ALMANACH
DES DAMES.

SE VEND A PARIS,

Chez Treuttel et Würtz, rue Bourbon, n° 17;

Et aux adresses suivantes:

Delaunay, Palais-Royal, galerie de bois;
Janet, rue Saint-Jacques, n° 59;
Lenormant, rue de Seine, n° 8, faubourg Saint-Germain.
Pélicier, Pal.-Royal, galerie des offices, n° 10;

A Strasbourg,

Chez Treuttel et Würtz, rue des Serruriers, n° 30.

A Londres,

Même maison de commerce, 30 Soho-square.

DE L'IMPRIMERIE DE J. DIDOT L'AINÉ,
rue du Pont de Lodi, n° 6.

Almanach des Dames, pour l'An 1823.



TUBINGUE, Chez J. G. Cotta, Libraire,
A PARIS, Chez Treuttel & Würtz, Libraires,
Rue de Bourbon, N.° 17.

1823

CALENDRIER

POUR L'AN 1823.

SAISONS.

LE PRINTEMPS commencera le 21 mars, à 9 h. 58 min. du matin, le soleil entrant au signe du Bélier, époque de l'équinoxe du Printemps.

L'ÉTÉ commencera le 22 juin, à 7 h. 19 m. du matin, le soleil entrant au signe de l'Écrevisse, époque du solstice d'Été.

L'AUTOMNE commencera le 23 septembre, à 9 h. 15 min. du matin, le soleil entrant au signe de la Balance, époque de l'équinoxe d'Automne.

L'HIVER commencera le 22 décembre, à 2 h. 23 min. du matin, le soleil entrant au signe du Capricorne, époque du solstice d'Hiver.

FÉVRIER.

Les jours croissent de 45 m. le matin et de 45 m. le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Samedi.	s. Ignace.		21
2	*Dimanche.*	PURIFIC. *Sexa.*	D. Q. le 2,	22
3	Lundi.	s. Blaise.	à 10 h. 44 m.	23
4	Mardi.	s. Gilbert.	du soir.	24
5	Mercredi.	ste. Agathe.		25
6	Jeudi.	s. Vast, év.		26
7	Vendredi.	s. Romuald.		27
8	Samedi.	s. Jean de M.		28
9	*Dimanche.*	*Quinquagésime.*		29
10	Lundi.	ste. Scholast.		30
11	Mardi.	s. Severin.	N. L. le 11,	1
12	Mercredi.	*Les Cendres.*	à 3 h. 1 m.	2
13	Jeudi.	s. Lezin.	du mat.	3
14	Vendredi.	s. Valentin.		4
15	Samedi.	s. Faustin.		5
16	*Dimanche.*	*Quadragésime.*		6
17	Lundi.	ste. Marianne.		7
18	Mardi.	s. Siméon, év.	P. Q. le 18,	8
19	Mercredi.	s. Gabin, 4 *T.*	à 11 h. 11 m.	9
20	Jeudi.	s. Eucher.	du mat.	10
21	Vendredi.	s. Pépin.		11
22	Samedi.	ste. Isabelle.		12
23	*Dimanche.*	*Reminiscere.*		13
24	Lundi.	s. Mathias.		14
25	Mardi.	s. Cesaire.	P. L. le 25,	15
26	Mercredi.	s. Taraise.	à 5 h. 16 m.	16
27	Jeudi.	s. Porphyre.	du matin.	17
28	Vendredi.	s. Romain.		18

MARS.

Les jours croissent de 51 m. le matin et de 54 le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Samedi.	s. Aubin, évêq.		19
2	*Dimanche.*	*Oculi.*		20
3	Lundi.	ste. Camille.		21
4	Mardi.	s. Casimir.	P. Q. le 4,	22
5	Mercredi.	s. Drausin.	à 6 h. 58 m.	23
6	Jeudi.	ste. Colette.	du soir.	24
7	Vendredi.	s. Thomas d'A.		25
8	Samedi.	s. Jean de D.		26
9	*Dimanche.*	*Lætare.*		27
10	Lundi.	ste .Doctrovée.		28
11	Mardi.	40 martyrs.		29
12	Mercredi.	s. Euloge.	N. L. le 12,	30
13	Jeudi.	ste. Euphrasie.	à 6 h. 43 m.	1
14	Vendredi.	s. Silvain.	du soir.	2
15	Samedi.	s. Zacharie.		3
16	*Dimanche.*	*La Passion.*		4
17	Lundi.	ste. Gertrude.		5
18	Mardi.	s. Alexandre.		6
19	Mercredi.	s. Joseph.	P. Q. le 19,	7
20	Jeudi.	s. Joachim.	à 6 h. 27 m.	8
21	Vendredi.	s. Benoit.	du soir.	9
22	Samedi.	s. Aprodise.		10
23	*Dimanche.*	*Rameaux.*		11
24	Lundi.	s. Simon, m.		12
25	Mardi.	ANNONCIAT.		13
26	Mercredi.	s. Ludger.	P. L. le 26,	14
27	Jeudi.	s. Rupert.	à 5 h. 51 m.	15
28	Vendredi.	*Vendredi saint.*	du soir.	16
29	Samedi.	s. Eustase.		17
30	*Dimanche.*	PAQUES.		18
31	Lundi.	ste. Balbine.		19

AVRIL.

Les jours croissent de 49 m. le matin et de 50 le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Mardi.	s. Hugues.		20
2	Mercredi.	s. François.		21
3	Jeudi.	s. Richard.	D. Q. le 3,	22
4	Vendredi.	s. Ambroise év.	à 3 h. 19 m.	23
5	Samedi.	s. Vincent.	du soir.	24
6	*Dimanche.*	*Quasimodo.*		25
7	Lundi.	s. Hégésippe.		26
8	Mardi.	s. Perpétue.		27
9	Mercredi.	ste. Marie.		28
10	Jeudi.	s. Onésime.		29
11	Vendredi.	s. Léon; pape.	N. L. le 11,	1
12	Samedi.	s. Justin.	à 6 h. 57 m.	2
13	*Dimanche.*	s. Marcelin.	du mat.	3
14	Lundi.	s. Tiburce.		4
15	Mardi.	s. Palerne.		5
16	Mercredi.	s. Druon.		6
17	Jeudi.	s. Anicet.		7
18	Vendredi.	s. Parfait.	P. Q. le 18,	8
19	Samedi.	s. Elphege.	à 0 h. 50 m.	9
20	*Dimanche.*	s. Hildegonde.	du matin.	10
21	Lundi.	s. Anselme.		11
22	Mardi.	ste. Opportune.		12
23	Mercredi.	s. George.		13
24	Jeudi.	ste Beuve.		14
25	Vendredi.	s. Marc. évang.	P. L. le 25,	15
26	Samedi.	s. Clet, pape.	à 7 h. 9 m.	16
27	*Dimanche.*	s. Polycarpe.	du matin.	17
28	Lundi.	s. Vital. m.		18
29	Mardi.	s. Robert.		19
30	Mercredi.	s. Eutrope.		20

MAI.

Les jours croissent de 37 m. le matin et de 37 m. le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Jeudi.	s. Jacq. s. Ph.		21
2	Vendredi.	s. Athanase.		22
3	Samedi.	Inv. de la S. C.	D. Q. le 3,	23
4	*Dimanche.*	ste. Monique.	à 9 h. 58 m.	24
5	Lundi.	*Rogations.*	du matin.	25
6	Mardi.	s. Jean P. Lat.		26
7	Mercredi.	s. Stanislas.		27
8	Jeudi.	ASCENSION.		28
9	Vendredi.	s. Grég. de Naz.		29
10	Samedi.	s. Gordien.	N. L. le 10,	30
11	*Dimanche.*	s. Mamert.	à 4 h. 22 m.	1
12	Lundi.	s. Épiphane.	du soir.	2
13	Mardi.	s. Servais.		3
14	Mercredi.	s. Boniface.		4
15	Jeudi.	s. Isidore.		5
16	Vendredi.	s. Honoré, év.		6
17	Samedi.	s. Eric, roi.	P. Q. le 17,	7
18	*Dimanche.*	PENTECOTE.	à 7 h. 41 m.	8
19	Lundi.	s. Célestin.	du matin.	9
20	Mardi.	s. Bernardin.		10
21	Mercredi.	s. Hospice. *4T.*		11
22	Jeudi.	ste. Julie, v.		12
23	Vendredi.	s. Didier, év.		13
24	Samedi.	s. Donatien.	P. L. le 24,	14
25	*Dimanche.*	*La Trinité.*	à 9 h. 16 m.	15
26	Lundi.	s. Philip de N.	du soir.	16
27	Mardi.	s. Hildevert.		17
28	Mercredi.	s. Germain.		18
29	Jeudi.	FÊTE-DIEU.		19
30	Vendredi.	s. Hubert.		20
31	Samedi.	ste. Pétronille.		21

JUIN.

Les jours croissent de 8 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	*Dimanche.*	s. Probas.		22
2	Lundi.	s. Pamphile.		23
3	Mardi.	ste. Clotilde.	D. Q. le 2,	24
4	Mercredi.	s. Quirin.	à 1 h. 51 m.	25
5	Jeudi.	s. Boniface.	du matin.	26
6	Vendredi.	s. Jean. P. L.		27
7	Samedi.	s. Paul de C.		28
8	*Dimanche.*	s. Medard.	N. L. le 8,	29
9	Lundi.	s. Prime.	à 11 h. 57 m.	1
10	Mardi.	s. Landry.	du soir.	2
11	Mercredi.	s. Barnabé.		3
12	Jeudi.	s. Justin.		4
13	Vendredi.	s. Ant. de P.		5
14	Samedi.	s. Rufin.		6
15	*Dimanche.*	s. Modeste.	P. Q. le 15,	7
16	Lundi.	s. Ferréole.	à 3 h. 32 m.	8
17	Mardi.	s. Adolphe.	du soir.	9
18	Mercredi.	ste. Marine.		10
19	Jeudi.	s. Gervais. s. P.		11
20	Vendredi.	s. Silvère.		12
21	Samedi.	s. Leufroy.		13
22	*Dimanche.*	s. Paulin.		14
23	Lundi.	s. Basile.	P. L. le 23,	15
24	Mardi.	s. Jean-Bapt.	à 0 h. 13 m.	16
25	Mercredi.	s. Prosper.	du soir.	17
26	Jeudi.	s. Babolein.		18
27	Vendredi.	s. Crescent.		19
28	Samedi.	s. Irénée.		20
29	*Dimanche.*	s. Pierre s. P.		21
30	Lundi.	Com. de s. Paul.		22

JUILLET.

Les jours diminuent de 28 m. le matin et de 29 le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Mardi.	s. Martial.	D. Q. le 1,	23
2	Mercredi.	Visit. de N. D.	à 1 h. 40 m.	24
3	Jeudi.	s. Anatole.	du soir.	25
4	Vendredi.	Tr. de s. Mart.		26
5	Samedi.	ste. Zoé.		27
6	*Dimanche.*	s. Tranquillin.		28
7	Lundi.	s. Aubierge.		29
8	Mardi.	ste. Elisabeth.	N. L. le 8,	1
9	Mercredi.	s. Cyrille	à 6 h. 50 m.	2
10	Jeudi.	ste. Felicité.	du matin.	3
11	Vendredi.	Tr. de s. Ben.		4
12	Samedi.	s. Gualbert.		5
13	*Dimanche.*	s. Turiaf.		6
14	Lundi.	s. Isaac.		7
15	Mardi.	s. Henri, emp.	P. Q. le 15,	8
16	Mercredi.	N. D. du M. C.	à 1 h. 30 m.	9
17	Jeudi.	s. Sperat.	du matin.	10
18	Vendredi.	s. Clair.		11
19	Samedi.	s. Vincent de P.		12
20	*Dimanche.*	ste. Marguerite.		13
21	Lundi.	s. Victor.		14
22	Mardi.	ste. Magdel.		15
23	Mercredi.	s. Apollinaire.	P. L. le 23,	16
24	Jeudi.	ste. Christine.	à 3 h. 38 m.	17
25	Vendredi.	s. Jac. s. Chr.	du matin.	18
26	Samedi.	Tr. de s. Marc.		19
27	*Dimanche.*	s. Pantaléon.		20
28	Lundi.	ste. Anne.		21
29	Mardi.	ste. Marthe.	D. Q. le 30,	22
30	Mercredi.	s. Abdon.	à 10 h. 59 m.	23
31	Jeudi.	s. Germ. l'Aux.	du soir.	24

AOUT.

Les jours diminuent de 48 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Vendredi.	ste. Sophie.		25
2	Samedi.	s. Étienne, pap.		26
3	*Dimanche.*	Inv. de s. Ét.		27
4	Lundi.	s. Dominique.		28
5	Mardi.	s. Yon.		29
6	Mercredi.	Trans. de N. S.	N. L. le 6,	30
7	Jeudi.	s. Gaëtan.	à 2 h. 3 m.	1
8	Vendredi.	s. Justin.	du soir.	2
9	Samedi.	s. Romain.		3
10	*Dimanche.*	s. Laurent.		4
11	Lundi.	S. de la S. Cou.		5
12	Mardi.	ste. Claire.		6
13	Mercredi.	s. Hippolyte.	P. Q. le 13,	7
14	Jeudi.	s. Eusèbe. *V. J.*	à 2 h. 30 m.	8
15	Vendredi.	ASSOMPT.	du soir.	9
16	Samedi.	s. Roch.		10
17	*Dimanche.*	s. Mamès.		11
18	Lundi.	ste. Hélène.		12
19	Mardi.	s. Louis, év.		13
20	Mercredi.	s. Bernard.		14
21	Jeudi.	s. Privat.	P. L. le 21,	15
22	Vendredi.	s. Symphorien.	à 6 h. 50 m.	16
23	Samedi.	s. Timothée.	du soir.	17
24	*Dimanche.*	s. Barthélemy.		18
25	Lundi.	s. LOUIS.		19
26	Mardi.	s. Zéphirin.		20
27	Mercredi.	s. Césaire.		21
28	Jeudi.	s. Augustin.		22
29	Vendredi.	s. Méderic.	D. Q. le 29,	23
30	Samedi.	s. Fiacre.	à 6 h. 27 m.	24
31	*Dimanche.*	s. Ovide.	du matin.	25

SEPTEMBRE.

Les jours diminuent de 51 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Lundi.	s. Leu s. Gilles.		26
2	Mardi.	s. Lazare.		27
3	Mercredi.	s. Grégoire.		28
4	Jeudi.	ste. Rosalie.	N. L. le 4,	29
5	Vendredi.	s. Bertin.	à 10 h. 28 m.	1
6	Samedi.	s. Onésipe.	du soir.	2
7	*Dimanche.*	s. Cloud.		3
8	Lundi.	NAT. de N. D.		4
9	Mardi.	s. Omer.		5
10	Mercredi.	s. Nicolas Tol.		6
11	Jeudi.	s. Patient.		7
12	Vendredi.	s. Serdot.	P. Q. le 12,	8
13	Samedi.	s. Maurille.	à 6 h. 55 m.	9
14	*Dimanche.*	Ex. de la S. C.	du matin.	10
15	Lundi.	s. Cyprien.		11
16	Mardi.	ste. Euph.		12
17	Mercredi.	s. Lambert. *4T.*		13
18	Jeudi.	s. JeanChr.		14
19	Vendredi.	s. Janvier.		15
20	Samedi.	s. Eustac.	P. L. le 20,	16
21	*Dimanche.*	s. Matthieu.	à 9 h. 10 m.	17
22	Lundi.	s. Maurice.	du matin.	18
23	Mardi.	ste. Thècle.		19
24	Mercredi.	s. Andoche.		20
25	Jeudi.	s. Firmin.		21
26	Vendredi.	ste. Justine.		22
27	Samedi.	s. Côme s. Dam.	D. Q. le 27,	23
28	*Dimanche.*	s. Céran.	à 1 h. 5 m.	24
29	Lundi.	s. Michel.	du soir.	25
30	Mardi.	s. Jérôme.		26

OCTOBRE.

Les jours diminuent de 52 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Mercredi.	s. Remy, év.		27
2	Jeudi.	ss. Anges Gard.		28
3	Vendredi.	s. Denis l'Ar.		29
4	Samedi.	s. Franç. d'As.	N. L. le 4,	1
5	*Dimanche.*	ste. Aure.	à 8 h. 51 m.	2
6	Lundi.	s. Bruno.	du matin.	3
7	Mardi.	s. Serge.		4
8	Mercredi.	s. Demètre.		5
9	Jeudi.	s. Denis, évêq.		6
10	Vendredi.	s. Géréon.		7
11	Samedi.	s. Nicaise.		8
12	*Dimanche.*	s. Wilfrid.	P. Q. le 12,	9
13	Lundi.	s. Géraud.	à 2 h. 15 m.	10
14	Mardi.	s. Caliste.	du matin.	11
15	Mercredi.	ste. Thérèse.		12
16	Jeudi.	s. Gal, abbé.		13
17	Vendredi.	s. Cerboney.		14
18	Samedi.	s. Luc, évang.		15
19	*Dimanche.*	s. Savinien	P. L. le 19,	16
20	Lundi.	s. Sendou.	à 10 h. 20 m.	17
21	Mardi.	ste. Ursule.	du soir.	18
22	Mercredi.	s. Mellon		19
23	Jeudi.	s. Hilarion.		20
24	Vendredi.	s. Magloire.		21
25	Samedi.	s. Crépin.		22
26	*Dimanche.*	s. Rustique.	D. Q. le 26,	23
27	Lundi.	s. Frumence.	à 7 h. 53 m.	24
28	Mardi.	s. Sim. s. Jude.	du soir.	25
29	Mercredi.	s. Faron, évêq.		26
30	Jeudi.	s. Lucain.		27
31	Vendredi.	s. Quentin *V. J.*		28

NOVEMBRE.

Les jours diminuent de 41 m. le matin et de 38 le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Samedi.	LA TOUSS.		29
2	*Dimanche.*	*Les Morts.*	N. L. le 2,	30
3	Lundi.	s. Marcel.	à 9 h. 50 m.	1
4	Mardi.	s. Charles.	du soir.	2
5	Mercredi.	ste. Berthile.		3
6	Jeudi.	s. Léonard.		4
7	Vendredi.	s. Williebrod.		5
8	Samedi.	stes. Reliques.		6
9	*Dimanche.*	s. Mathurin.		7
10	Lundi.	s. Leon, pape.	P. Q. le 10,	8
11	Mardi.	s. Martin, év.	à 11 h. 0 m.	9
12	Mercredi.	s. René.	du soir.	10
13	Jeudi.	s. Brice.		11
14	Vendredi.	s. Maclou.		12
15	Samedi.	s. Eugene.		13
16	*Dimanche.*	s. Edme.		14
17	Lundi.	s. Agnan.		15
18	Mardi.	s. Mandé.	P. L. le 18,	16
19	Mercredi	ste. Elisabeth.	à 10 h. 30 m.	17
20	Jeudi.	s. Edmond.	du matin.	18
21	Vendredi.	Prés. de N. D.		19
22	Samedi.	ste. Cécile.		20
23	*Dimanche.*	s. Clément.		21
24	Lundi.	ste. Flore, v.		22
25	Mardi.	ste. Catherine.	D. Q. le 25,	23
26	Mercredi.	ste. Gen. Ard.	à 3 h. 43 m.	24
27	Jeudi.	s. Vital.	du mat.	25
28	Vendredi.	s. Sosthène.		26
29	Samedi.	s. Saturnin.		27
30	*Dimanche.*	*Avent.* s. And.		28

DÉCEMBRE.

Les jours diminuent de 10 m. le matin et le soir jusqu'au 21.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Lundi.	s. Éloi.		29
2	Mardi.	s. Franç.-Xav.	N. L. le 2,	30
3	Mercredi.	s. Mirocle.	à 1 h. 45 m.	1
4	Jeudi.	ste. Barbe.	du soir.	2
5	Vendredi.	s. Sabas.		3
6	Samedi.	s. Nicolas.		4
7	*Dimanche.*	ste. Fare.		5
8	Lundi.	*Conception.*		6
9	Mardi.	ste. Gorgonie.		7
10	Mercredi.	ste. Valère.	P. Q. le 10,	8
11	Jeudi.	s. Fuscien.	à 7 h. 5 m.	9
12	Vendredi.	s. Damase.	du soir.	10
13	Samedi.	ste. Luce.		11
14	*Dimanche.*	s. Nicaise.		12
15	Lundi.	s. Mesmin.		13
16	Mardi.	ste. Adéla.		14
17	Mercredi.	ste. Olymp. *4 T.*	P. L. le 17,	15
18	Jeudi.	s. Gatien.	à 9 h. 59 m.	16
19	Vendredi.	s. Meuris.	du soir.	17
20	Samedi.	s. Philogone.		18
21	*Dimanche.*	s. Thomas, ap.		19
22	Lundi.	s. Ischirion.		20
23	Mardi.	s. Yves.		21
24	Mercredi.	s. Delphin. *V. J.*	D. Q. le 24,	22
25	Jeudi.	NOEL.	à 1 h. 27 m.	23
26	Vendredi.	s. Étienne.	du soir.	24
27	Samedi.	s. Jean évang.		25
28	*Dimanche.*	ss. Innocents.		26
29	Lundi.	s. Thom. de C.		27
30	Mardi.	ste. Colombe.		28
31	Mercredi.	s. Sylvestre.		29



Raphaël pinx^t. *Delvaux sc.*

La Sainte Famille.

EXPLICATION DES GRAVURES.

N° 1.

LA SAINTE FAMILLE.

PAR RAPHAEL SANZIO.

La vierge, debout dans un paysage, d'une main tient l'enfant Jésus par-dessous le bras, et de l'autre, qu'elle appuie sur la tête de saint Jean, elle semble lui faire entendre qu'il doit s'incliner devant le fils de Dieu. Les deux enfants, dont la pose est aussi aimable que gracieuse, se regardent mutuellement, avec un air non moins original que naïf. Derrière ces trois figures, dans un chemin montueux, on aperçoit saint Joseph à mi-corps.

Raphaël peignit ce tableau avec beaucoup de soin pour le duc d'Urbin. Celui-ci en fit présent au roi d'Espagne, qui, à son tour, le donna au roi de Suède Gustave-Adolphe, père de la reine

Christine. Cette princesse, à qui l'on reproche d'avoir méconnu le mérite de plusieurs tableaux du Corrége qu'elle fit mutiler, eut pour celui-ci une prédilection particulière : tout le temps qu'il fut en sa possession, on ne le vit qu'à travers une glace qui le couvroit. Ce tableau devint ensuite la propriété de D. Livio Odescalchi, neveu d'Innocent XI, il passa des mains de ce dernier dans la collection du duc d'Orléans régent. Aujourd'hui il est en Angleterre, avec les principaux chefs-d'œuvre de la célèbre galerie dite *du Palais-Royal*.



D. Teniers pinx.t *Delvaux sc.*

Femme jouant de la Guitarre.

N° 3.

LA GUITARE.

PAR DAVID TENIERS, LE JEUNE.

Ce tableau représente une jeune femme jouant de la guitare ; près d'elle sont deux enfants, dont l'un fait des bulles de savon avec un chalumeau de paille. Cette composition est d'un style agréable ; le caractère de la figure principale est plein de finesse et de gaieté ; la touche en est spirituelle. Mais les draperies manquent de vérité, et paroissent être faites plutôt de pratique que copiées sur la nature. Ce tableau, quoique très précieux, semble appartenir à cette classe des productions de Teniers qu'il composoit et terminoit dans l'espace d'un ou de deux jours, pour satisfaire aux nombreuses demandes des amateurs.



Julie Ribault pinx.t Delvaux sc

Méprise de Piron.

N° 4.

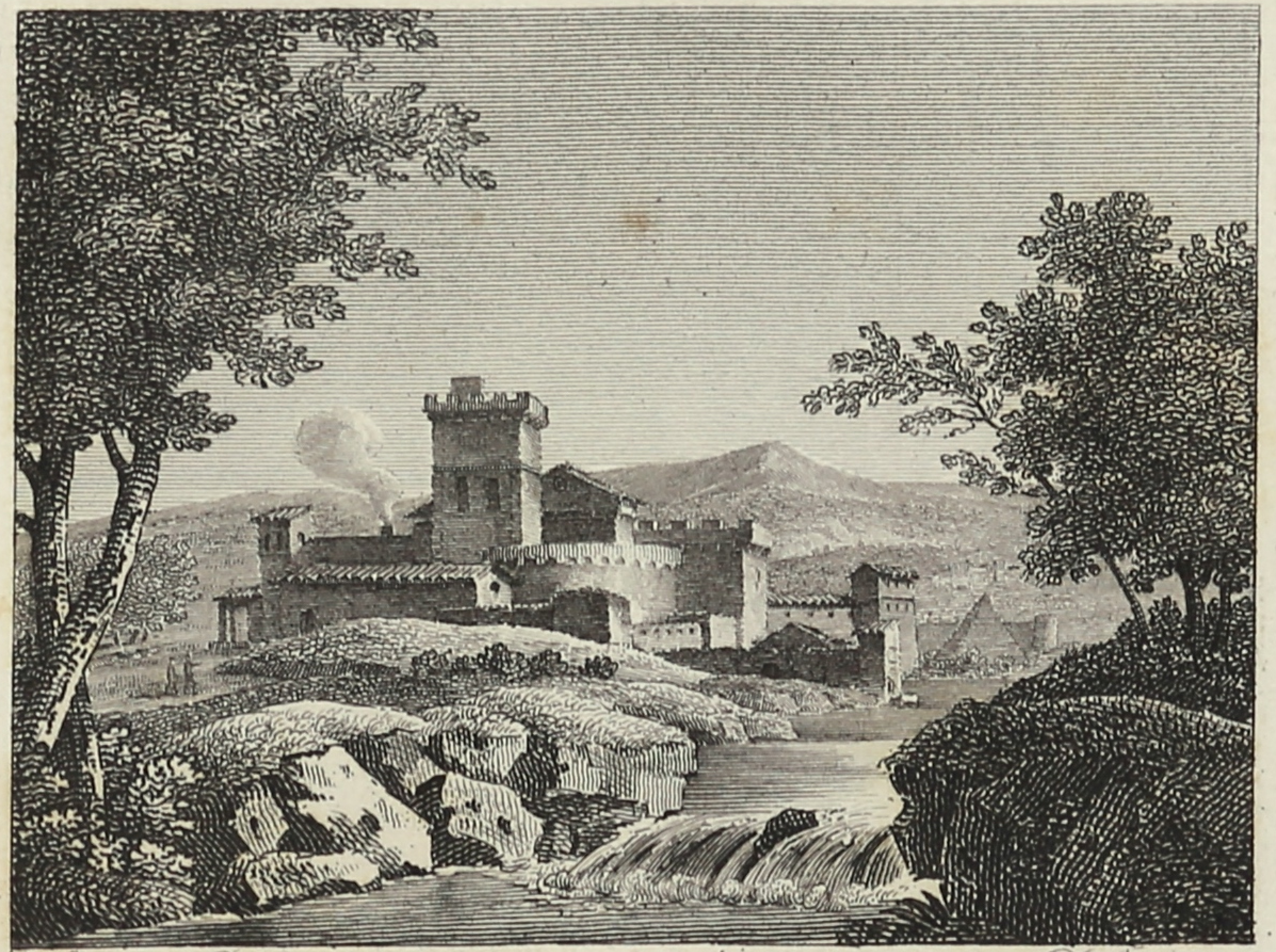
MÉPRISE DE PIRON.

PAR MADEMOISELLE JULIE RIBAULT.

Piron, fatigué d'une promenade au bois de Boulogne, s'assied sur un banc près de la porte de la Conférence : bientôt il est salué par tous les passants. « Oh! oh! se dit-il, je suis beau-« coup plus connu que je ne pensois! » Une vieille femme survient qui se jette à genoux. Piron, qui croit qu'elle lui parle, se penche, prête l'oreille, et finit par entendre que cette bonne femme récite un *ave* à une image de la Vierge placée au-dessus du banc où il étoit assis. Il voit aussi que c'est à cette image que s'adressoient tous les saluts qu'il avoit d'abord pris pour lui. Alors Piron dit, en s'en allant : « Voilà bien les « poëtes! ils croient que toute la terre les con-« temple, quand on ne songe seulement pas qu'ils « existent. »

Ce tableau, qui a été vu avec plaisir au salon

de 1822, se recommande par la naïveté de la composition, le précieux de l'exécution, et la vérité de l'effet.



Guaspre Poussin pinx.t Delvaux sc.

Vue d'Italie.

N° 5.

PAYSAGE.

PAR GUASPRE POUSSIN.

La composition de ce tableau paroît avoir été tirée de quelques études que le peintre aura faites près de *Grotta Ferrata*, couvent situé aux environs de Frascati. Les fabriques de ce monument ont beaucoup de rapport avec celles que Le Guaspre a introduites dans ce paysage. Pour lui donner le style qu'il a jugé convenable, l'artiste y aura ou ajouté ou retranché quelques accessoires. Ce tableau, tiré du cabinet de M. Bourdois, est bien touché, et d'une couleur vigoureuse.



Noël pinx.t Delvaux sc.

Clair de Lune.

N° 6.

PAYSAGE AU CLAIR DE LUNE.

PAR M. NOEL.

On voit sur la droite une partie d'un édifice considérable qui domine la rivière ; à gauche, sur une langue de terre qui s'avance au milieu des eaux, une vieille tour accompagnée de quelques constructions. Sur le devant, des pêcheurs sont occupés, les uns à amarrer un bateau, les autres à apprêter leur repas, pour lequel ils ont allumé du feu sur le bord de la rivière.

Ce tableau d'un de nos meilleurs paysagistes est agréablement composé ; il présente de la fermeté dans les masses, et un contraste pittoresque entre le ton argentin de la lumière de la lune et la couleur rougeâtre du feu des pêcheurs. Il est tiré du cabinet de M. Saulieu. Sa forme ovale a été rendue carrée pour l'approprier au cadre de notre recueil.



H. Jacob delt. Delvaux sc.

Clémence Isaure.

N° 7.

CLÉMENCE ISAURE.

Clémence Isaure, issue d'Isaure Torsin, un des premiers comtes de Toulouse, vécut vers la fin du quatorzième siécle, ou vers le commencement du quinzième. Après avoir perdu une grande partie de sa fortune, elle en employa les restes à l'encouragement des arts, et particulièrement à la restauration des lettres. Elle leur donna une nouvelle vie en léguant à l'Hôtel-de-ville de Toulouse des fonds pour les prix que l'académie de cette cité distribuoit tous les ans. Ces prix étoient une violette d'or, une églantine d'argent, et un souci du même métal. Les capitouls et les habitants de Toulouse lui érigèrent, au milieu du seizième siécle, une statue de marbre blanc. Ce monument de leur reconnoissance fut mis sur son tombeau. En 1557, on plaça cette statue dans une des salles de l'Hôtel-de-ville, et on la couronnoit de fleurs tous les ans, le 3 mai, jour de la distribution des prix : tous les ans aussi on récitoit, en l'hon-

neur d'Isaure, une oraison latine. Plusieurs auteurs de mérite ont fait son éloge, entre autres Le Franc de Pompignan.



Converset del.t Delvaux sc

Rénée de France

N° 8.

RENÉE DE FRANCE.

Renée de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, naquit à Blois, le 25 octobre 1510. A peine âgée de trois ans, elle perdit sa mère. Vers le même temps elle fut accordée à l'infant Ferdinand d'Autriche; puis à Charles d'Autriche, devenu célèbre sous le nom de Charles-Quint; elle fut demandée ensuite par Henri VIII, roi d'Angleterre; puis promise à Joachim, marquis de Brandebourg. Enfin cette même politique, qui fit projeter et défaire ces divers mariages, finit par engager François Ier à donner la main de sa belle-sœur à Hercule d'Est, duc de Ferrare et de Modéne. Cette union ne fut pas heureuse. Renée, ayant osé blâmer son époux de ce qu'il avoit abandonné les intérêts de la France pour embrasser ceux de l'empereur, perdit ses bonnes graces. Plus tard son inclination naturelle, fortifiée par les entretiens qu'elle eut avec Calvin en 1505, lui ayant fait embrasser le protestantisme, Hercule, dont l'intérêt étoit le seul guide, et qui craignoit que cette dernière action ne lui suscitât quelques démêlés avec le saint-siége, ne fit plus que persécuter et abreuver d'ennuis une femme que sa naissance, ses vertus et sa sagesse auroient dû lui rendre chère. Pour lui faire abjurer sa nou-

velle croyance, il eut l'infamie de la priver à un inquisiteur qui lui avoit été envoyé par Henri II. Armé de pleins pouvoirs, et voyant que les arguments théologiques les plus subtils échouoient contre la saine philosophie de Renée, ce prêtre fanatique fit éprouver à la fille de Louis XII les traitements les plus affreux; et après l'avoir isolée de toute sa famille, et même de ses domestiques, qui ne pouvoient plus l'approcher sans danger, il mit le comble à ses malheurs en lui arrachant ses enfants. Tant d'outrages et de persécutions ne changèrent rien aux sentiments de la princesse: elle persista dans sa croyance. A la mort de son époux, qui arriva en 1558, elle retourna en France. Montargis, qui lui fut assigné pour retraite, devint bientôt le refuge d'une foule de protestants, qui venoient près d'elle chercher des consolations et un appui contre la persécution de Guise; mais le duc, qui avoit juré leur perte, loin de considérer Renée comme une princesse dont il étoit le gendre, la somma de lui livrer ces infortunés, et la menaça, si elle s'y refusoit, de prendre la ville de force. Renée par sa noble fermeté parvint à conjurer l'orage. Obligée plus tard, sur un ordre du roi, de renvoyer près de cinq cents réformés qui s'étoient renfermés dans la ville, elle pourvut aux frais de leur voyage, et versa des larmes à leur départ. La fille de Louis XII cultiva les lettres et les sciences, posséda plusieurs langues savantes, étudia les mathématiques, l'astronomie, la philosophie, et s'occupa aussi de théologie. Elle mourut à Montargis, le 12 juin 1575.

ALMANACH DES DAMES.

LE BAPTÊME

DE S. A. R. MONSEIGNEUR DE DUC DE BORDEAUX.

Quel pompeux appareil à nos yeux étalé !
L'aube se montre à peine, et le peuple assemblé
Du temple auguste, en foule, a pénétré l'enceinte.
Ministres du Très-Haut, préparez l'huile sainte ;
Un jeune et tendre enfant, au matin de ses jours,
De la religion implorant le secours,
A ce frein salutaire offre sa noble tête.
Loin de lui, Dieu puissant, écarte la tempête ;
Veille sur nos destins : c'est pour nous qu'aujourd'hui
Nous osons t'implorer, en t'invoquant pour lui.
Entends nos vœux, entends : Que l'honneur et la gloire
Accompagnent ses pas aux champs de la victoire,
Et qu'au trône, où l'amour et les lois et le sang
Auront marqué sa place, il soit juste et puissant.
Assise à ses côtés, que la vérité régne ;

Qu'il soit propice aux bons, que le méchant le craigne !
O toi, dont le pouvoir ainsi que les bienfaits
S'étendent chaque jour sur tout ce qui respire,
O Dieu de la patrie, ô Dieu de cet empire,
Tu lis au fond des cœurs, exauce les Français.

Le front orné du diadème,
Noble attribut de ses aïeux,
Louis, ramené par toi-même,
Poursuit son règne glorieux.

Déja la vérité féconde,
L'antique foi, le vieil honneur,
Les arts, réparateurs du monde,
Ont repris toute leur splendeur.

Arbitre de nos destinées,
Protecteur éclatant des lis,
O Dieu, retranche à nos années,
Ajoute à celles de Louis !
Donne les mœurs à la jeunesse,
Donne à l'âge mûr la sagesse,
A la vieillesse un doux repos,
Et qu'heureuse et libre, la France
Des trois pouvoirs maintienne la balance,
Et soit la terre des héros.

M. DE TALAIRAT.

LE PAUVRE MALADE.

ROMANCE.

Dans la solitaire bourgade,
A ses maux rêvant tristement,
Languissoit un pauvre malade
D'un mal qui l'alloit consumant;
Il disoit : Gens de la chaumière,
Voici l'heure de la prière,
Et les tintements du beffroi;
Vous qui priez, priez pour moi.

Mais quand vous verrez la cascade
S'ombrager de pâles rameaux,
Vous direz : Le jeune malade
Est délivré de tous ses maux.
Lors revenez sur cette rive,
Chanter la complainte naïve,
Et quand tintera le beffroi,
Vous qui priez, priez pour moi.

Jeune, à la haine, à l'imposture,

J'opposai mes mœurs et le temps;
D'une vie honorable et pure
Le terme approche, je l'attends.
Il fut court, mon pélerinage :
Je meurs au printemps de mon âge.
Mais j'entends tinter le beffroi :
Vous qui priez, priez pour moi.

Ma compagne, ma seule amie,
Digne objet d'un constant amour,
Je t'avois consacré ma vie,
Hélas! je n'ai vécu qu'un jour.
Plaignez-la, gens de la chaumière,
Lorsqu'à l'heure de la prière
Elle viendra sous le beffroi
Vous dire aussi, Priez pour moi!

MILLEVOYE.

ÉPIGRAMME.

Ne fais point tant l'homme d'état;
Car, Paul, à te parler sans feindre,
Pour avoir le portrait d'un fat,
On n'auroit qu'à te faire peindre.

F. DE MAUCROIX.

ADIEUX AU COLLÉGE DE BELLEY.

Asile vertueux qui formas mon enfance
A l'amour des humains, à la crainte des dieux,
Où je sauvai la fleur de ma tendre innocence,
Reçois mes pleurs et mes adieux.

Trop tôt je t'abandonne ; et ma barque légère,
Ne cédant qu'à regret aux volontés du sort,
Va se livrer aux flots d'une mer étrangère,
Sans gouvernail et loin du bord.

O vous dont les leçons, les soins et la tendresse,
Guidoient mes foibles pas au sentier des vertus,
Aimables sectateurs d'une aimable sagesse,
Bientôt je ne vous verrai plus !

Non, vous ne pourrez plus condescendre et sourire
A ces plaisirs si purs, pleins d'innocents appas ;
Sous le poids des chagrins si mon ame soupire,
Vous ne la consolerez pas.

En butte aux passions, au fort de la tourmente,

Si leur fougue, un instant, m'écartoit de vos lois,
Puisse au fond de mon cœur votre image vivante
Me tenir lieu de votre voix!

Qu'elle allume en mon cœur un remords salutaire,
Qu'elle fasse couler les pleurs du repentir,
Et que des passions l'ivresse téméraire
Se calme à votre souvenir.

Et toi, douce amitié, viens, reçois mon hommage;
Tu m'as fait dans tes bras goûter de vrais plaisirs:
Ce dieu tendre et cruel qui m'attend au passage
Ne fait naître que des soupirs.

Ah! trop volage enfant, ne blesse point mon ame
De ces traits dangereux puisés dans ton carquois!
Je veux que le devoir puisse approuver ma flamme;
Je ne veux aimer qu'une fois.

Ainsi dans la vertu ma jeunesse formée,
Y trouvera toujours un appui tout nouveau,
Sur l'océan du monde une route assurée,
Et son espérance au tombeau.

A son dernier soupir, mon ame défaillante
Bénira les mortels qui firent mon bonheur;

On entendra redire à ma bouche mourante
Leurs noms si chéris de mon cœur.

M. Alphonse de Lamartine.

LA PAUVRE FILLE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne ;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantoit sur l'aubépine en fleurs,
Sa mère lui portoit la douce nourriture ;
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.

Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère ?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau,
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau ?
Rien ne m'appartient sur la terre,
Je n'eus pas même de berceau,
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur,
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur !
Je ne partage point les jeux de la veillée,
Jamais sous un toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir;
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui petille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière,
En pleurant, j'adresse mes pas,
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas !

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant peut-être y répandit ma mère !

Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire :
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents;
La pauvre fille est sans parents

Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.

J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée ;
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée !

M. Alex. Soumet.

ÉPITRE AUX MUSES.

Illustres filles de mémoire,
Chastes sœurs du dieu des beaux-arts,
Vous dont l'empire plein de gloire
Brille loin des fureurs de Mars ;
Déités qui de tant de charmes
Comblez vos heureux favoris,
Qu'on implore dans les alarmes,
Et qui savez porter les ris
Jusque dans le séjour des larmes ;
Muses, dont les accents si doux
Ont vaincu les plus fiers courages,
Vous qui seules des premiers âges,
Par des secrets connus de vous,
Avez poli les mœurs sauvages,

Et rassemblant à votre voix
Les humains encore inhabiles
Dans l'art de se soumettre aux lois,
Leur avez fait quitter les bois
Pour le riant séjour des villes;
Vous que la sage antiquité
Honoroit d'un culte fidele,
Et de qui la troupe immortelle,
Des ans bravant l'autorité,
Chaque jour apparoît plus belle,
Dont les prestiges inouïs
Jadis enchantoient dans Athènes,
Et que le plus grand des Louis
Fixa sur les bords de la Seine:
Ah! quand ses enfants en ce jour
Chez nous ramènent l'espérance,
Lorsque leur fortuné retour
En tous lieux promet l'abondance,
Muses, volez dans ce séjour
Que Louis vous offrit en France,
Alors que sa brillante cour,
Où régnoit la magnificence,
Des arts, des plaisirs, de l'amour,
Étoit la noble résidence.
Revenez dans ces doux climats,
Où bientôt vous verrez encore

Un peuple entier qui vous adore
Marcher en foule sur vos pas.
Arts enchanteurs qu'il idolâtre,
Vers divins, chants harmonieux,
Tableaux fidéles qu'au théâtre
Présente un peintre ingénieux,
Venez encor dans ma patrie,
Venez, par de nouveaux succès,
Immortaliser le génie,
Et séduire tous les Français.
Quand, jouet de vains artifices,
Ce peuple inconstant et léger
Portoit ailleurs ses sacrifices,
Et, sans prévoir aucun danger,
Creusoit les affreux précipices
Où ses erreurs et ses caprices
Avant peu devoient le plonger;
Ah! succombant dans son délire,
Chassant d'insensés novateurs,
Il sentit enfin dans les pleurs,
Muses, que, loin de votre empire,
On ne trouve que fausseté,
Vil mensonge, triste imposture,
Jamais l'accent de la nature,
Ni le ton de la vérité.
Oui, c'est à vous de rēparer

Les maux produits par l'ignorance.
Ah! reprenez votre influence;
Venez chez ce peuple charmant,
Trop puni de son inconstance,
Du goût, des arts, de l'élégance,
Prendre encor le sceptre brillant;
Venez rendre à notre langage
Son naturel et son vrai sens;
Venez recevoir, sans partage,
Et notre hommage et notre encens.
Le doux, l'harmonieux Virgile,
Pour arracher les fiers Romains
Aux maux d'une guerre civile,
Fit entendre ses sons divins:
Le retour d'un régne plus juste
Fut dû, dans ces temps désastreux,
Aux chants du favori d'Auguste.
Muses, voilà votre destin.
Ah! chez nous, après tant d'orages,
Venez chasser tous les nuages,
Et nous montrer un jour serein!
Bientôt sur nos heureux rivages
Fixant les plaisirs et les ris,
Et rappelant tous les esprits
A l'amour d'un culte plus sage,
Captivant tous les cœurs soumis,

Notre paix sera votre ouvrage !
Muses, d'un si glorieux prix
Je vous offre le noble gage :
Un Bourbon règne sur les lis,
Un Richelieu vous encourage.

M. P. A. M. V. Foucher.

L'AMI DE LA TEMPÊTE.

(Imitation de lord Byron.)

Au sein de la forêt déserte,
Mugissez, orageux autans,
Arrachez la couronne verte
De ces pins, superbes Titans,
Du chêne altier brisez le faîte,
Confondez la terre et les cieux;
Le désordre plaît à mes yeux :
Je suis l'ami de la tempête.

J'aime à sentir sur mon visage
Votre souffle perturbateur;
Ah ! quelle est belle, votre rage !
Que votre voix a de grandeur !

Pour moi, c'est un hymne de fête.
Mon ame, fougueux aquilon,
S'associe à vos tourbillons :
Je suis l'ami de la tempête.

Vous me causiez non moins de joie,
Lorsque sur les flots écumants,
Suivi de mes hommes de proie,
Je chassois les vaisseaux errants.
La foudre assuroit ma conquête,
Sur l'esquif aux flancs entr'ouverts
J'abordois couronné d'éclairs.
Je suis l'ami de la tempête.

Ainsi du pouvoir populaire,
Dans nos vieilles sociétés,
Contre les maîtres de la terre
Je poussois les flots ameutés.
En vain ils ont proscrit ma tête,
Il me reste le fer et l'or,
J'existe : rois, tremblez encor,
Je suis l'ami de la tempête.

M. de L. X.

LA FOLLE.

ENTENDEZ-VOUS cette voix qui murmure
Dans le torrent qui gronde sous nos pas:
C'est mon époux ; il me parle, il me jure
Qu'il me pardonne. Il ne pardonne pas.

Dès que la nuit couvrira la nature,
Son spectre affreux paroîtra devant moi.
Meurs, dira-t-il, meurs, épouse parjure ;
L'abyme attend un monstre tel que toi.

Il m'adoroit. Je lui fus infidèle.
Il disparut dans ce gouffre profond ;
Sur ce rocher depuis lors je l'appelle :
Écoutez bien, il m'entend, il répond.

« O Malvina, douce et charmante amie,
« Viens, viens encor reposer sur mon sein !
« Viens ; le printemps renaît dans la prairie ;
« L'autan se tait, et le ciel est serein. »

Fuyons ! fuyons ! je sens frémir la roche.

Fuyons ! le spectre est sorti du torrent.
Ne tardons plus... il nous voit... il approche...
Son œil est sombre, et son glaive est sanglant.

Je l'ai trahi ; terrible fut l'outrage !
Il vient ! il vient ! Dieu ! quel sera mon sort ?
Amis, amis, sauvez-moi de sa rage :
Je l'ai trahi, j'ai mérité la mort.

M. J. Boucher Deperthes.

LE VIEILLARD DEVENU AVEUGLE.

Près de la fin d'une longue carrière,
Mes yeux au jour viennent de se voiler ;
C'est par des chants, comme le vieil Homère,
Qu'en mon malheur je puis me consoler.

En regrettant les plaisirs qui me quittent,
Je vous dirai combien ils furent doux ;
Comme en leur cours nos ans se précipitent,
Et de quel prix les moments sont pour vous.

Vous m'entendrez bénir ma destinée,
Quoique du temps je ressente les coups ;

Et de mes jours la chaîne fortunée,
Mes vœux au ciel l'imploreront pour vous.

Ah! jouissez, dans une autre Arcadie,
De tous les biens que Virgile a chantés!
Au souvenir d'une assez longue vie,
Je vous dirai : Moi je les ai goûtés.

Soyez heureux en voyant ces campagnes
Riches des dons de Cérès, de Bacchus,
Ces prés, ces fleurs, ces bois et ces montagnes;
Et plaignez-moi, car je ne les vois plus.

Portez vos pas à ces brillantes fêtes
Où le plaisir devance vos souhaits,
D'aimables fleurs couronnez-y vos têtes :
Ces jeux riants pour moi ne sont plus faits.

De tous les arts, prodiges de notre âge,
Voyez cent fois les chefs-d'œuvre divins :
Je ne puis plus leur porter mon hommage;
Pour en jouir mes efforts seroient vains.

Et ces beautés, orgueil de la nature,
Charme des cœurs et délices des yeux,
Ne les plus voir, c'est, des maux que j'endure,

Ah! croyez-moi, c'est le plus douloureux.

Mais du tableau des maux de la vieillesse
Pourquoi voudrois-je ici vous affliger ?
Cherchons plutôt, et ce sera sagesse,
Tout ce qui peut au moins les soulager.

A mon malheur je dois cet avantage
De ne plus voir cent objets odieux;
Et j'en supporte avec plus de courage
La sombre nuit qui me cache les cieux.

De l'air hagard du dévot fanatique,
De son cou tors, de ses sourcils froncés,
De l'air pédant du dévot politique,
Mes yeux éteints ne seront plus blessés.

A mes regards l'absurde calomnie
N'offrira plus mes traits dénaturés,
Et j'entendrai les témoins de ma vie
Compter mon nom dans les noms honorés.

De l'écrivain, menteur périodique,
Je ne lis plus les coupables pamphlets,
Empoisonneurs de la raison publique,
Adulateurs des plus criants forfaits.

Si j'ai besoin de remplir l'heure oisive,
De mes amis n'ai-je pas le secours?
Ils charmeront mon oreille attentive
Par leurs brillants et solides discours.

Je n'aurai plus, ô Racine, ô Molière,
Entre les mains vos immortels écrits;
Mais une voix et secourable et chère
Viendra me rendre et mes pleurs et mes ris.

Divin Horace, et toi, bon La Fontaine,
Pour vous j'ai moins à regretter mes yeux :
Que ma raison demeure toujours saine,
Je puis par cœur vous répéter tous deux.

Un bon ami, prenant en main Tacite,
Me redira les crimes des tyrans,
Et les vertus dont l'aspect les irrite,
Et de leurs cœurs les remords déchirants.

Et toi, Mentor, politique sublime,
Trop peu connu des peuples et des rois,
Je t'entendrai dénoncer comme un crime
La guerre impie et les sanglants exploits.

On me lira sans cesse ce Voltaire

Qui sut si bien embellir la raison,
Dont le génie a porté la lumière
Jusqu'aux confins d'un immense horizon.

De Saint-Lambert, de Thomas, de Delille,
Je me ferai redire les beaux chants
Tant qu'une oreille heureusement docile
Jusqu'à mon cœur portera leurs accents.

O des talents merveilleuse puissance!
A votre voix le bonheur m'est rendu;
Vous remplacez, dans votre bienfaisance,
Par vos clartés, le jour que j'ai perdu.

Puissent ainsi, par une douce pente,
Couler mes ans jusques à leur déclin,
Et l'amitié de sa main complaisante
Guider mes pas au reste du chemin!

A. Morellet.

ACHÉMÉNIDE.

(Extrait d'une traduction inédite de l'Énéide.)

Intereà fessos ventus cum sole reliquit, etc.
Lib. III.

LE jour meurt: l'aquilon s'endort au sein des nues.
Nous abordons d'Enna les rives inconnues;
Un grand port loin des vents nous offroit ses abris,
Mais l'Etna sur ces bords vomit d'affreux débris.
Tantôt s'ouvre en tonnant son immense cratère,
De longs torrents de cendre il inonde la terre;
Tantôt ses rocs aux cieux roulent en tourbillons,
Tombent, et sur ses flancs tracent d'ardents sillons:
Le gouffre en feu mugit; sous sa voûte qui fume
Sa lave enfle en grondant ses flots noirs de bitume.
Encelade, dit-on, sous ces rocs obscurcis
Cache ses vastes flancs, que la foudre a noircis:
Le poids du mont l'écrase; et sa brûlante haleine
Chasse au loin les rochers qu'il soulève avec peine;
Si, las de ses douleurs, il retourne son corps,
Le ciel fume, et l'Etna tremble de ses efforts.

Effrayés de ce bruit sans le comprendre encore,
Tremblants, dans les forêts nous attendons l'aurore,
La nuit qui règne aux cieux, ce fracas plein d'horreur,
Ce prodige, en nos sens tout verse la terreur;
Des nuages obscurs nous cachent les étoiles,
Et la lune pâlit en roulant sous leurs voiles.
L'Olympe enfin se dore : effacée à son tour,
L'ombre humide s'enfuit devant l'astre du jour.
Soudain, hors des forêts, une ombre à face humaine,
Pâle, les bras tendus, vers la plage se traîne :
Ses cheveux hérissés, son front sombre et maigri,
Tout annonce un mortel par le malheur flétri.
Son corps foible est couvert de joncs tressés d'épine;
Mais c'est un Grec, de Troie il hâta la ruine :
Lui-même, il voit de loin nos armes, nos soldats;
Il recule, et la peur semble arrêter ses pas.
Bientôt, vers le rivage accourant tout en larmes :
« Par ces astres brillants, témoins de mes alarmes,
« Par les dieux, par ce jour qui luit encor pour moi,
« Arrachez-moi, Troyens, de ces lieux pleins d'effroi!
« Que je fuie, il suffit : jadis sous vos murailles,
« Sur les vaisseaux des Grecs j'apportai les batailles;
« Je le sais trop : eh bien! fils de Laomédon,
« Si mon crime ne peut espérer de pardon,
« Frappez, ou plongez-moi dans ces mers où nous sommes;
« Si je meurs, je mourrai du moins des mains des hommes. »

Il dit, tombe à nos pieds sans force et sans chaleur,
Les embrasse, et d'un Grec nous pleurons le malheur.
Quel est, lui disons-nous, le sujet de vos plaintes,
Votre nom, vos aïeux? qui peut causer vos craintes?
Anchise le premier, pour gage de sa foi,
Lui tend sa main sacrée, et calme son effroi.
« Ithaque est ma patrie : Adamaste mon père
« Vécut pauvre (que n'ai-je estimé sa misère !) ;
« Mais son Achéménide, au pied de vos remparts,
« Voulut auprès d'Ulysse affronter les hasards.
« Ici nos Grecs, fuyant un cyclope terrible,
« M'oublièrent, errant sous sa caverne horrible ;
« C'est là que Polyphème étend son corps pesant,
« S'enivre de carnage, et regorge de sang.
« S'il sort (dieux, sauvez-nous de ce monstre difforme !)
« Ce géant jusqu'aux cieux lève sa tête énorme ;
« Tout fuit, tout s'épouvante à son aspect affreux,
« Et sa gorge engloutit les chairs des malheureux.
« Je l'ai vu dans son antre, apprêtant leur supplice,
« Prendre en sa vaste main deux des soldats d'Ulysse ;
« J'ai vu leurs corps brisés sur un roc tressaillir,
« Leurs crânes sur le seuil en mille éclats jaillir,
« Et le monstre, broyant leurs entrailles fumantes,
« Faire crier leurs os sous ses dents dévorantes.
« Témoin de leur trépas, brûlant de les venger,
« Ulysse se souvint d'Ulysse en ce danger.

« Dès qu'enivré de sang, sur son bras redoutable
« Le géant courbe enfin sa tête épouvantable ;
« Dès que, parmi les chairs et les vins qu'il vomit,
« Immense, il couvre au loin son antre qui gémit ;
« En cercle rassemblés autour de ses victimes,
« Le sort marque tous ceux qui vont punir ses crimes ;
« Nous l'entourons : des dieux nous implorons l'appui ;
« Nous approchons du monstre et nous fondons sur lui.
« Un tronc d'arbre noueux, qu'un fer aigu prolonge,
« Dans son œil effroyable au même instant se plonge.
« Cet œil étinceloit sur son front menaçant :
« D'un bouclier d'Argos tel brille le croissant ;
« Telle Phébé rayonne en l'horreur des nuits sombres.
« Du moins de nôs amis nous vengeâmes les ombres.

« Fuyez ces bords ; fuyez, trop malheureux nochers !
« Cent cyclopes hideux errent sur ces rochers.
« Tous, tels que Polyphème, habitant ces rivages,
« Renferment leurs troupeaux dans leurs antres sauvages.
« Phébé m'a vu trois fois, en finissant son cours,
« Traîner dans ces forêts mes misérables jours ;
« Là, j'entends des géants tonner la voix bruyante ;
« Là, je tremble au fracas de leur marche effrayante.
« Nourri d'herbes, de glands, de quelques fruits amers,
« Le jour fuit, et ma vue erre encor sur les mers...
« J'aperçois vos vaisseaux ; sans les connoître encore,

« Je vole, heureux de fuir ces rives que j'abhorre !
« Frappez : je meurs content, quel que soit mon trépas ;
« Mais sur ces bords cruels ne m'abandonnez pas. »
A peine il a parlé, nous voyons vers la plage,
Appuyant son grand corps sur un pin sans feuillage,
S'avancer hors d'un roc son ténébreux séjour,
Un monstre informe, affreux, vaste, et privé du jour.
Son troupeau qui le suit charme seul sa souffrance ;
Son chalumeau pesant pend à son col immense ;
Il touche enfin les flots : il s'y plonge en hurlant,
Se courbe, et dans leur sein lave son œil sanglant.
Au milieu de leur gouffre il fend les mers profondes,
Marche, et ses flancs encor s'élèvent sur les ondes.
Nous nous hâtons de fuir : tout se tait ; nos vaisseaux
S'ouvrent au suppliant et volent sur les eaux.
La rame entre nos mains monte et tombe en cadence.
Polyphème l'entend, se retourne, s'élance,
Étend ses vastes bras, rechasse au loin les flots,
Et poursuit, mais en vain, nos pâles matelots.
Il élève un grand cri... L'Italie agitée
Voit trembler à ce bruit sa rive épouvantée ;
La mer au loin bondit : de longs ébranlements
Font mugir de l'Etna les abymes fumants.
Soudain sortent des bois les cyclopes sauvages,
Ils descendent des monts, et couvrent les rivages ;
Mais ces enfants d'Etna, portant leurs fronts aux cieux,

Nous menacent en vain de regards furieux ;
Race horrible ! on croit voir dans un bois solitaire
Le cyprès de Diane ou l'arbre du tonnerre.
La voile est déployée au souffle heureux des vents,
On fatigue à l'envi les cordages mouvants ;
Mais les rocs de Scylla montrent de loin leurs cimes,
Et Charybde près d'eux fait gronder ses abymes :
La mort est là ; fuyons, ou, redoublant d'efforts,
Suivons l'étroit canal sans toucher les deux bords.
Du détroit de Pélore accourt soudain Borée,
Du Pantage écumant nous franchissons l'entrée ;
Achéménide alors, vers Mégare et Tapsos,
Sur ces mers qu'il connoît dirige nos vaisseaux.
Ainsi de tant d'écueils dont elle étoit la proie
Un compagnon d'Ulysse, un Grec a sauvé Troie.

M. V. d'Auverney.

ÉPIGRAMME.

Jamais Damis, fier de ses doctes veilles,
Ne me salue : eh ! cher Damis,
Pourquoi me cacher tes oreilles
Quand tu m'as montré tes écrits ?

M. D. Monières.

ÉPITRE

A L'AUTEUR DES APOLOGISTES INVOLONTAIRES DE LA RELIGION.

J'AI vu ton concile nouveau,
Et j'admire ton art suprême.
Eh quoi! d'Alembert et Rousseau,
Maupertuis, Diderot lui-même,
Ces philosophes qui jadis
Ne prêchoient guère l'Évangile,
Tout-à-coup, pieux, convertis,
Auroient-ils donc changé de style?
Ou, bien éclairés sur nos maux,
Fruit de leurs maximes extrêmes,
Pour condamner leurs faux systèmes
Ces morts sortent-ils des tombeaux?
Est-ce là ce même Voltaire
A médire toujours enclin,
Qui pendant sa longue carrière,
Traitant tout sur le ton badin,
Ne respecta rien sur la terre,
Et se moqua du droit divin?

Dis-moi par quel noble avantage
Dupuis, Raynal et Condorcet,
Chez toi parlent même langage
Que Fénélon et Bossuet?
Docte abbé de qui les lumières
Égalent les vertus du cœur,
Qui du monde as vu les chimères,
Et n'en partages point l'erreur;
O toi chez qui l'on voit ensemble
Le goût du vrai, l'amour du bien;
Toi long-temps l'unique soutien
De ces lévites que rassemble
Un zéle pur vraiment chrétien;
Dans cette lutte difficile
Où t'engage la vérité,
Combien ton art se montre habile!
En vain un censeur irrité
Avec force fulmine et tonne
Contre tous ces fameux auteurs,
Au mépris il les abandonne?
Non; il augmente leurs lecteurs.
Depuis le premier jour du monde,
Abbé, ce fait t'est bien connu,
On aime le fruit défendu;
Et par-tout circule à la ronde
L'auteur que l'on a confondu.

Pour toi, ta sage expérience
T'a fait prendre un autre chemin;
Tu viens, leurs livres à la main,
Leur démontrer que ta croyance
N'a besoin que de leur science
Pour prouver ton culte divin.
Sans efforts, mais non pas sans charmes,
J'aime à te voir les terrasser :
Eux-mêmes te livrent les armes
Dont tu te plais à les frapper :
Bien loin de craindre leur présence,
Tu vas te mettre au milieu d'eux;
Tu descends dans leur conscience;
Épiant jusqu'à leur silence,
Tu les surprends dans leurs aveux;
Sans relâche sur leurs ouvrages
Ta main va crayonnant les pages
Où se trahissent leurs desseins;
Et, ne voulant point d'autres gages
Que l'heureux fruit de tes larcins
Pour conquérir tous leurs suffrages,
Tu viens dire à ces beaux esprits :
Niez donc vos propres hommages,
Et condamnez tous vos écrits!
Par là, les forçant à se taire,
Bientôt, par un art tout nouveau,

Arouet condamne Voltaire,
Jean-Jacques condamne Rousseau.
Si parfois, fier de ta victoire
Et de tant d'ennemis défaits,
Tu chantes tes propres succès,
Cet orgueil sied bien à ta gloire.
Ainsi, ton aimable raison,
Corrigeant au lieu de proscrire,
Du mauvais sépare le bon,
Et fait grace à l'art de bien dire.
Enfin, puisqu'un monde pervers
De Voltaire fait ses délices,
Puisque, sur de pareils travers,
Ni contre de pareils caprices,
On ne peut rien dans l'univers,
Vouloir de la terre où nous sommes
Exiler sa prose et ses vers,
Seroit peu connoître les hommes;
Absoudre tous ses torts divers,
En faveur de son éloquence
Et du charme de son talent,
Seroit au moins grande imprudence,
Et céder bien facilement:
Mais, d'une égide tutélaire
Garantir ses nombreux lecteurs;
Offrir un appui salutaire

Contre ses brillantes erreurs;
Venir, d'un ton franc et sincère,
Dissiper ses fausses lueurs;
Démontrer que son beau génie
Condamne trop légèrement;
Que souvent lui-même il s'oublie,
Et qu'un bon mot, une saillie,
Ne vaut pas un raisonnement;
De l'auteur qui ne veut que plaire,
En appeler au vrai penseur;
Opposer au jeune frondeur
L'homme que la raison éclaire;
Parler sans fiel et sans humeur;
Fort de son propre caractère,
Séduire l'esprit et le cœur;
Aux rêves d'une folle ivresse,
Avec calme opposer sans cesse
Le langage de la vertu;
Blâmer sans haine et sans rudesse,
C'étoit l'œuvre de la sagesse;
Et ce triomphe t'est bien dû.

M. P. A. M. V. Foucher.

ÉPITRE A ADOLPHE,

SUR LA VERTU DANS LE MALHEUR.

Digne et fidèle ami, dont l'ame peu commune
Au sein de la grandeur dédaignoit la fortune,
Est-il vrai qu'aujourd'hui, jouet de sa rigueur,
La fortune inconstante ait pu troubler ton cœur ?
Quoi ! sous l'adversité fléchiroit ton courage,
Et pauvre, désormais je te verrai, moins sage,
Rêver pour ta chaumière un plus vaste horizon !
Ah ! d'un vœu si funeste éloigne ta raison ;
De ma tendre amitié que la voix fraternelle
A la philosophie, Adolphe, te rappelle.
  L'homme, dans tous ses goûts et frivole et léger,
Rend toujours son bonheur frivole et passager ;
Toujours à ses besoins mêlant quelques chimères,
Poussé vers le repos par des routes contraires,
Et du trésor qu'il a rejetant le secours,
Il se croit misérable et tourmente ses jours.
Mais sous le toit modeste, éloigné des mensonges,
Le sage, indépendant de l'empire des songes,

Dans l'enclos de ses biens renfermant ses desirs,
Toutefois peut goûter de fortunés loisirs.
Ce calme doux et pur que chaque instant raméne,
De son asile heureux écarte au loin la peine.
Assis vers le foyer où, jouant sans fracas,
Ton fils tourne un hochet, repose entre tes bras,
Où sa jeune raison, qu'éclaire la sagesse,
T'exprime, en bégayant, sa naïve tendresse;
Lorsque près d'une épouse active à te charmer,
Tu lis dans ses regards le bonheur de t'aimer;
A ton cou suspendu quand ton fils s'entrelace;
Pour t'embrasser encor, quand sa mère l'embrasse...
N'es-tu donc point, Adolphe, au comble de tes vœux?
Réponds; que te faut-il? n'es-tu donc point heureux?
Moins entouré d'honneurs, en es-tu moins paisible?
Ce rang que tu n'as plus, tu le disois pénible:
Et voudrois-tu, pour l'or que les dieux t'ont repris,
Perdre avec ton repos le cœur de tes amis?
L'amitié, qui du pauvre aime à sécher les larmes,
Toujours à la fortune a refusé ses charmes.
Et l'amour; insensé! trahirois-tu l'amour,
Toi qu'il a couronné des myrtes les plus tendres?
Car si tes biens détruits renaissoient de leurs cendres,
Cet amour, ces plaisirs, retirant leurs bienfaits,
Délaisseroient ton cœur, isolé pour jamais;
Et ton cœur, sans retour puni de son ouvrage,

Pour douleur éternelle en garderoit l'image.
Ami, délivre-toi de ton coupable ennui.
La rougeur sur le front, quoi! verrai-je aujourd'hui
Adolphe humilié d'un revers qui l'honore!
Sous le poids du malheur Adolphe, jeune encore,
Amant chéri des arts, se croiroit abaissé!
C'est le sort et non lui qui doit être lassé :
Conquérant glorieux de son indépendance,
Libre au sein des devoirs qu'impose l'indigence,
Grand dans la servitude, et soumis par vertu,
Adolphe infortuné doit-il être abattu?
Cet illustre mortel, l'esclave de Phrygie,
Qui jadis dans les fers exalta son génie,
Se jouant des rigueurs de son adversité,
Sous la verge arrivoit à l'immortalité :
La liberté toujours, déifiant les êtres,
Fait entendre une voix plus forte que nos maîtres...
Mais contre le malheur quand je songe à t'armer,
Du malheur, plus que toi, j'ai droit de m'alarmer :
L'étude cependant, l'étude me console;
Elle embellit mes jours; et le temps qui s'envole,
Devant elle jamais ne reste suspendu;
Elle rend à mon cœur tout ce qu'il a perdu.
Un poids me pèse-t-il, ma raison le soulève;
Souvent je ris encore, et si parfois je rêve,
Ce n'est plus qu'à l'erreur de ces puissants humains

Qui, comptant m'asservir, asserviront mes mains.
Rien n'interrompt le cours, le vol de ma pensée ;
La trace du pouvoir aussitôt effacée,
Sans blesser mon orgueil, s'évapore à mes yeux.
Les vrais chagrins pour moi partent seuls de ces lieux
Où la mort ne rend plus les objets qu'elle y ronge ;
Sur la perte des miens ma douleur se prolonge ;
J'aime à la reporter sur leurs doux souvenirs ;
Sur toi, dont la disgrace éveille les soupirs.
Mais au dur esclavage, en tous lieux, à toute heure,
J'oppose l'énergie ; et pour que je ne pleure,
Le démon des beaux-arts, assis sur l'horizon,
Me dit qu'il faut chanter quand je suis en prison.
Ainsi tout me complaît ; j'obéis, et je chante :
De la loi qu'on m'impose une loi plus puissante
Tempère la rigueur ; à des maîtres plus grands
Je livre mes esprits, mon bonheur et mes sens.
En tout ma liberté ne connoît point d'entraves.
Il n'en est pas ainsi des volontés esclaves
Du mortel énervé dont le stérile honneur
Est de suivre la route où l'attend son labeur ;
Car son ame, attachée au lien qui l'enchaîne,
Insensible aux attraits d'une voix souveraine,
Et ne concevant rien qui tende à l'agrandir,
Est toute dans ce bras qu'un autre fait agir.
Mais cet être, on l'oublie ; et quoique sans prétendre

Au sublime laurier qui survit à la cendre
Du poëte ou de l'homme utile à ses neveux,
La gloire est en moi-même, et j'y rêve comme eux.

Ranime de tes jours la languissante aurore;
Pour toi les jours heureux n'ont pas fini d'éclore,
O mon ami! l'un à l'autre lié,
Nous resserrons les nœuds d'une tendre amitié;
Notre ame sur sa foi s'est toujours reposée,
Et pour nous ce trésor, ce don de l'Élysée,
Au temps doit sa douceur, comme le fruit charmant,
Tribut de la Provence, et dont chaque moment
Voit s'environner d'or la sphère parfumée,
L'orange, qui, plus mûre, en est plus embaumée...
Que l'amitié triomphe! obéis à ses vœux;
Donne, donne à ta vie un cours moins orageux;
Et quand de ton bonheur ta raison désespère,
Pour fixer l'infidèle, ami, songe à ton père,
Lui dont le noble orgueil n'aura jamais fléchi,
Mais de qui les cheveux dans les pleurs ont blanchi
Depuis que de la mort sa tendresse jalouse
Poursuit dans les tombeaux l'ombre de son épouse.
L'adversité jamais n'eut le droit d'accabler
Ce vieillard que l'amour seul a pu désoler.
D'un front toujours serein, vois-le, plein de constance,
Des revers les plus grands repousser la souffrance;

Ton père, que sans cesse éprouva le destin,
Vois-le, riche en vertu, t'indiquer le chemin
Où l'homme, libre encor dans sa marche asservie,
Brave, sans murmurer, les chances de la vie :
Tant l'esprit qui s'épure aux leçons du malheur,
Des orages humains peut demeurer vainqueur !

M. Sylvain Blot.

LA FILLE D'O-TAITI.

ODE.

« Oh ! dis-moi, tu veux fuir? et la voile inconstante
« Va bientôt de ces bords t'enlever à mes yeux?
« Cette nuit, j'entendois, trompant ma douce attente,
« Chanter les matelots qui replioient leur tente :
« Je pleurois à leurs cris joyeux.

« Pourquoi quitter notre île ? En ton île étrangère
« Les cieux sont-ils plus beaux ? a-t-on moins de douleurs ?
« Les tiens, quand tu mourras, pleureront-ils leur frère ?
« Couvriront-ils tes os du plane funéraire
« Dont on ne cueille pas les fleurs ?

« Te souvient-il du jour où les vents salutaires
« T'amenèrent vers nous pour la première fois ?
« Tu m'appelas de loin sous nos bois solitaires ;
« Je ne t'avois point vu jusqu'alors sur nos terres,
« Et pourtant je vins à ta voix.

« Oh ! j'étois belle alors : mais les pleurs m'ont flétrie.
« Reste, ô jeune étranger, ne me dis pas adieu ;
« Ici, nous parlerons de ta mère chérie ;
« Tu sais que je me plais aux chants de ta patrie,
« Comme aux louanges de ton Dieu.

« Tu rempliras mes jours : à toi je m'abandonne.
« Que t'ai-je fait pour fuir ? demeure sous nos cieux ;
« Je guérirai tes maux, je serai douce et bonne,
« Et je t'appellerai du nom que l'on te donne
« Dans le pays de tes aïeux.

« Je serai, si tu veux, ton esclave fidèle,
« Pourvu que ton regard brille à mes yeux ravis ;
« Reste, ô jeune étranger ; reste, et je serai belle :
« Mais tu n'aimes qu'un temps comme notre hirondelle ;
« Moi, je t'aime comme je vis.

« Hélas ! tu veux partir : aux monts qui t'ont vu naître,
« Sans doute quelque vierge espère ton retour ;

« Eh bien, daigne avec toi m'emmener, ô mon maître !
« Je lui serai soumise, et l'aimerai peut-être,
« Si ta joie est dans son amour.

« Loin de mes vieux parents, qu'un tendre orgueil enivre,
« Du bois où dans tes bras j'accourus sans effroi,
« Loin des fleurs, des palmiers, je ne pourrai plus vivre;
« Je mourrois seule ici. Va, laisse-moi te suivre;
« Je mourrai du moins près de toi.

« Si l'humble bananier accueillit ta venue,
« Si tu m'aimas jamais, ne me repousse pas.
« Ne t'en va pas sans moi dans ton île inconnue,
« De peur que ma jeune ame, errante dans la nue,
« N'aille seule suivre tes pas. »

Quand le matin dora les voiles fugitives,
En vain on la chercha sous son dôme léger;
On ne la revit plus dans les bois, sur les rives :
Pourtant la douce vierge, aux paroles plaintives,
N'étoit pas avec l'étranger.

M. Victor Hugo.

MIRVAL.

ROMANCE.

Au pied de la tourelle sombre,
Le luth en main,
Chante, Mirval, chante dans l'ombre
Quelque refrain !
Que de la matinale aurore
Le doux rayon
Demain te trouve assis encore
Près du donjon !

Depuis six mois emprisonnée
Dans ces réduits,
Nelva languit abandonnée
A ses ennuis.
Modulant sur mon luth d'ébène
De tendres sons,
Ici je viens charmer sa peine
Par mes chansons.

Du haut de ces tours ennemies
Si tu m'entends,
O la plus belle des amies !
Plains mes tourments.
Combien de larmes répandues
Dans ce séjour !
Que d'heures s'écoulent perdues
Pour notre amour !

Les habitants de la vallée,
Sachant ton deuil,
Plaignent ta jeunesse immolée
Au froid orgueil ;
Et quand je raconte au village
Tes longs malheurs,
Chacun sur ton triste esclavage
Verse des pleurs.

Aux doux charmes de l'espérance
Ouvre ton sein ;
Le moment de ta délivrance
Approche enfin :
Bientôt de ce château superbe
Les noirs créneaux
S'écrouleront épars sur l'herbe
De ces coteaux.

Alors un astre tutélaire
Luira pour nous :
De toi je recevrai, j'espère,
Le nom d'époux;
Et l'amour égayant la trace
De nos loisirs,
Les chagrins amers feront place
Aux doux plaisirs.

M. AUGUSTE MOUFLE.

ÉPIGRAMME.

Ce petit noble, ou soi-disant,
Fait grandement le suffisant;
Et nul ne le vaut, ce lui semble.
Quant à moi, je ne pense point
Qu'on puisse être un sot de tout point
Jusqu'à ce que l'on lui ressemble.

F. DE MAUCROIX.

LE PÈRE HUBERT.

ANECDOTE.

Je viens d'entendre un prêtre octogénaire faire un récit qui m'a glacé d'effroi : si je puis le raconter avec la touchante simplicité du respectable ecclésiastique, je suis assuré d'inspirer l'intérêt le plus vif. Je vais l'essayer : puisse l'émotion qu'il m'a fait éprouver passer dans l'ame de mes lecteurs ! Écoutons le père Hubert.

« Quelques années avant la révolution, j'étois « supérieur d'un couvent de l'ordre de Saint-Do- « minique, dans une des premières villes de « France. Jaloux de remplir les devoirs de mon « état, je me livrois à la prédication, et j'étois « souvent appelé pour porter des consolations au « lit de souffrance des pauvres et des malades. « Une nuit, c'étoit au commencement du mois de « mai (le souvenir ne s'en effacera jamais de « ma mémoire), je commençois à goûter les

« douceurs du sommeil : j'entends frapper à la
« porte de ma chambre ; j'interroge, le frère me
« répond qu'on est venu me chercher pour assis-
« ter une personne souffrante. Je me léve aussi-
« tôt ; et j'avois à peine franchi le seuil de la mai-
« son, que je suis accosté par quatre hommes,
« qui, sans me donner le temps de leur adresser
« la parole, me placent un pistolet sur la poi-
« trine, et, m'ayant mis un mouchoir sur les yeux,
« m'ordonnent de les suivre. Où vous voudrez,
« leur dis-je ; et même à la mort, s'il le faut !
« Rassurez-vous, me répond l'un d'entre eux, ce
« n'est point à vos jours que nous en voulons ;
« mais votre ministère est indispensable à une
« dame qui touche à sa dernière heure, et c'est
« pour la préparer à ce terrible moment que
« nous venons vous chercher. — En ce cas, la vio-
« lence est inutile. — Plus tard vous saurez tout,
« avançons. A quelque distance nous trouvons
« une voiture, on me force d'y monter ; et après
« une heure de course durant laquelle on m'a
« fait aller et revenir plusieurs fois sur mes pas,
« au moment où l'on m'a fait descendre et ôté le
« mouchoir, je me suis trouvé dans un lieu soli-
« taire que je ne connoissois pas ; et j'ai aperçu,
« au milieu d'un groupe de cavaliers armés, une

« femme jeune encore, belle, éperdue, les che-
« veux en désordre et les yeux noyés de larmes.
« Madame, voilà le prêtre, a dit l'un d'eux, ap-
« prochez-vous de lui. Je l'ai vue aussitôt tomber
« à mes genoux et les arroser de pleurs : l'effroi
« se peignoit sur tous ses traits, ses mouvements
« étoient convulsifs. Je ne saurois vous révéler
« sa confession ; le ciel l'a entendue : le ciel a dû
« être touché de ses malheurs, mais il n'a pas
« permis qu'elle pût se soustraire au sort affreux
« dont elle étoit menacée. Sauvez-moi ! s'écria-t-
« elle après avoir terminé sa confession ; cette
« mort inattendue me fait horreur ; sauvez-moi !
« Je vais m'y employer, lui dis-je ; et après lui
« avoir donné la bénédiction et m'être attendri
« sur son sort, Non, vous n'accomplirez pas ce
« barbare sacrifice ! m'écriai-je en me tournant
« du côté de ses bourreaux. Regardez votre vic-
« time ; contemplez sa douceur, sa jeunesse, ses
« graces, les bras suppliants qu'elle tend vers
« vous pour vous conjurer de révoquer la sen-
« tence cruelle. Eh ! qui vous a donné le droit de
« disposer de ses jours ? la justice humaine vous
« désavoue, la justice divine vous condamne. Le
« sang que vous allez verser retombera sur vos
« têtes ! Au nom de la terre et du ciel, arrêtez !..

« Toi-même, arrête, me répond l'un de ces for-
« cenés : tu as rempli ton devoir, il suffit ; ton
« zèle est déplacé ; désormais ta présence est inu-
« tile : tu chercherois en vain à désarmer nos
« bras, l'arrêt est prononcé, il doit s'exécuter.

« A ces mots, le fatal bandeau est replacé sur
« mes yeux ; je suis ramené à la voiture, et les
« chevaux avoient à peine fait quelques pas,
« qu'une forte détonation d'armes à feu m'annonça
« que la malheureuse avoit cessé de vivre. Après
« maints et maints détours, comme à la sortie,
« je me suis retrouvé à la porte du couvent. Il
« étoit deux heures du matin. Rentré dans ma
« cellule, je ne me couchai point ; le sommeil
« avoit fui de ma paupière. Je tombai aux pieds
« de la croix de mon divin Sauveur ; j'implorai sa
« miséricorde en faveur de cette femme qui al-
« loit comparoître devant son tribunal. Et même
« aujourd'hui, quand je songe à cette nuit de dé-
« solation, je sens comme un poids qui pèse sur
« mon cœur et m'empêche de respirer librement.
« Mais le ciel m'est témoin que j'ai fait tout ce
« qui a dépendu de moi pour sauver cette infor-
« tunée, et que j'aurois volontiers sacrifié ma vie
« pour conserver la sienne. »

M. Talairat.

LE GÉNIE.

ODE.

A M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND.

Malheur à l'enfant de la terre
Qui, dans ce monde injuste et vain,
Porte en son ame solitaire
Un rayon de l'esprit divin !
Malheur à lui ! l'impure envie
S'acharne sur sa noble vie,
Semblable au vautour éternel,
Et, de son triomphe irritée,
Punit ce nouveau Prométhée
D'avoir ravi le feu du ciel.

D'un éclat magique et céleste
La gloire fascine ses yeux;
Il subit le pouvoir funeste
De ce fantôme impérieux.
Ainsi l'oiseau, foible et timide,

Tu fuis : le feu pur qui t'anime
S'éveilla dans l'autre univers.
Contemplant ces vastes rivages,
Ces grands fleuves, ces bois sauvages,
Aux humains tu disois adieu ;
Car dans ces lieux que l'homme ignore
Du moins ses pas n'ont pas encore
Effacé les traces de Dieu.

Tu vins, dans un temps plus tranquille,
Fouler cette terre des arts
Où croît le laurier de Virgile,
Où tombent les murs des Césars.
Tu vis la Grèce, humble et domptée :
Hélas ! il n'est plus de Tyrtée
Chez ces peuples, jadis si grands ;
Des fers chargent leurs mains serviles,
Et le rocher des Thermopyles
Porte les tours de leurs tyrans.

Ces cités que vante l'histoire
Pleurent leurs enfants aguerris ;
Le vieux souvenir de leur gloire
N'habite plus que leurs débris ;
Les dieux ont fui : dans les prairies,
Éleusis de ses théories

N'entend plus les pieux concerts ;
Délos cherche ses chœurs fidèles ;
L'airain, qui gronde aux Dardanelles,
Trouble seul les temples déserts.

A l'ombre de la pyramide,
Tente immobile de la mort,
Le camp voyageur du Numide
T'accueillit, errant sur ce bord.
Tu vis encor le mont auguste
Où, maudit par son peuple injuste,
Mourut le Sauveur des humains ;
Sur le tombeau qui nous rachète,
La muse sainte du prophète
T'enseigna ses secrets divins.

Enfin au foyer de tes pères
Tu vins, rapportant pour trésor
Tes maux aux rives étrangères,
Et tes hautes leçons du sort.
Tu déposas ta douce lyre :
Dès-lors la raison qui t'inspire
Au sénat parla par ta voix ;
Et la liberté rassurée
Confia sa cause sacrée
A ton bras, défenseur des rois.

Dans cette arène où l'on t'admire,
Sois fier d'avoir tant combattu,
Honoré du double martyre
Du génie et de la vertu.
Poursuis, remplis notre espérance :
Sers ton prince, éclaire la France,
Dont les destins vont s'accomplir;
L'anarchie, altière et servile,
Pâlit devant ton front tranquille
Qu'un tyran n'a point fait pâlir.

Que l'envie, aux pervers unie,
Te poursuive de ses clameurs,
Ton noble essor, fils du génie,
T'enlève à ces vaines rumeurs :
Tel l'oiseau du cap des tempêtes
Voit des nuages sur sa tête
Rouler l'amas séditieux;
Pour lui, loin du bruit de la terre,
Bercé sur son aile légère,
Il plane et s'endort dans les cieux (1).

M. V. M. Hugo.

(1) L'Albatros dort en volant.

L'ORAGE.

IDYLLE.

La jeune Lycoris, au pied d'un hêtre assise,
Seule et loin du hameau, du beau Myrtil éprise,
Goûtoit en l'attendant les faveurs du sommeil,
Et dans un doux repos espéroit le réveil;
Mais bientôt elle entend un bruit épouvantable :
Elle se léve, fuit, pousse un cri lamentable,
Appelle, en frémissant, son fidèle berger,
Qui, loin d'elle, ne peut la soustraire au danger.
Que faire ? elle aperçoit une grotte sauvage ;
Elle y court, et s'y met à l'abri de l'orage,
Qui, s'étendant au loin, effrayoit ses regards,
Et la laissoit en proie aux plus tristes hasards.
Malheureuse bergère !.. une pâleur subite,
Se répand sur ses traits, son jeune cœur palpite ;
Le ciel est obscurci, les vents sont déchaînés,
Tout jette la terreur dans ses sens consternés.
Accourez près de moi, mes fidèles compagnes,

Dit-elle, et vous hâtez de quitter les montagnes.
Quoi? ne voyez-vous pas ces nuages affreux
Du soleil pâlissant dérober tous les feux?
Fuyez, que tardez-vous?.. Et toi, berger si tendre,
Myrtil, mon cher Myrtil, près de moi viens te rendre;
Ta présence saura dissiper ma frayeur,
Ranimer mon courage et rassurer mon cœur.
Peux-tu m'abandonner à mes vives alarmes?
Dissipe mon effroi, viens essuyer mes larmes.
Eh quoi! ne dois-tu pas prendre soin de mes jours?
Ma voix doit-elle en vain implorer ton secours?
Déja de tous côtés la foudre m'environne;
Tout mon corps est ému, je tremble, je frissonne;
Mes yeux sont éblouis par de fréquents éclairs;
Des tourbillons de feux éclatent dans les airs;
Du fleuve épouvanté l'onde s'enfle et s'agite,
S'étend avec fureur, et déja dans sa fuite
Ne peut plus résister aux fougueux aquilons;
Elle inonde nos prés, ravage nos vallons;
Un deuil universel plane sur la nature;
Une haleine empestée a séché la verdure;
Les oiseaux effrayés se sauvent vers leurs nids,
Et volent en tremblant réchauffer leurs petits.
Le tonnerre en éclats tombe sur nos asiles;
Nos toits sont ébranlés; nos demeures tranquilles,
L'espoir de nos moissons, nos granges, nos hameaux

Ne nous présentent plus que de vastes tombeaux.
Jour affreux ! l'univers va-t-il donc se dissoudre ?
Dieu veut-il nous frapper et nous réduire en poudre ?
Un voile épais et sombre attriste mes regards,
J'entends la foudre au loin gronder de toutes parts ;
Le soleil à mes yeux dérobe sa lumière ;
Sous mes pas incertains je sens trembler la terre ;
Des autans furieux j'entends les sifflements,
Et l'écho retentit de longs gémissements ;
Un désordre effrayant afflige la nature,
Tout respire la mort et son haleine impure.
Tout fuit ; on voit déja les troupeaux dispersés
Rentrer dans le bercail, l'un sur l'autre entassés.
La grêle a dépouillé nos fertiles campagnes,
Et le cèdre orgueilleux, du sommet des montagnes,
Tombe et se précipite au milieu des guérets ;
L'arbre seul de la mort, le funèbre cyprès,
Résiste et se relève au milieu des alarmes ;
L'image du trépas a pour lui mille charmes;
Il voit avec fierté s'élever nos tombeaux,
Et pour les ombrager il étend ses rameaux.

PAR M. DUSAUSOIR.

LA VEILLE DE NOEL,

HYMNE A LA VIERGE.

Chantez au Seigneur un nouveau cantique ; car un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné...
(Messe de Noël.)

Entre mes doigts guide ce lin docile,
Pour mon enfant tourne, léger fuseau.
Seul, tu soutiens sa vie encor débile :
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Les entends-tu, chaste reine des anges,
Ces tintements de l'airain solennel?
Le peuple, en foule, entourant ton autel,
Avec amour répète tes louanges.

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Porte des cieux, vase élu, Vierge sainte,

Toi qui du monde enfantas le Sauveur,
J'essaie en vain d'exalter ta splendeur :
L'hymne pieux devient un chant de plainte.

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Paisible, il dort du sommeil de son âge,
Sans pressentir mes douloureux tourments.
Reine du ciel, accorde lui long-temps
Ce doux repos, qui n'est plus mon partage.

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Le monde entier m'oublie et me délaisse ;
Je n'ai connu que d'éternels soucis :
Vierge sacrée, au moins donne à mon fils
Tout le bonheur qu'espéroit ma jeunesse.

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Tendre arbrisseau menacé par l'orage,
Privé d'un père, où sera ton appui?
A ta faiblesse il ne reste aujourd'hui

Que mon amour, mes soins et mon courage

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mère du Dieu que le chrétien révère,
Ma foible voix s'anime en t'implorant.
Ton divin fils est né pauvre et souffrant :
Ah! prends pitié des larmes d'une mère!

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Des pas nombreux font retentir la ville ;
Ce bruit confus, s'éloignant par degrés,
M'apprend la fin des cantiques sacrés.
J'écoute encor... déja tout est tranquille.

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Tout dort ; hélas! je travaille et je veille :
La paix des nuits ne ferme plus mes yeux.
Permets du moins, appui des malheureux,
Que ma douleur jusqu'au matin sommeille!

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mais non : rejette, ô divine espérance,
Ces lâches vœux, vains murmures du cœur :
Je veux bénir cette longue souffrance,
Gage certain d'un immortel bonheur.

Entre mes doigts guide ce lin docile,
Pour mon enfant tourne, léger fuseau.
Seul, tu soutiens sa vie encor débile :
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

MADAME TASTU.

LES SUITES DU JEU.

CONNAISSEZ-VOUS Damon, ce joueur déhonté
Qui contre les tripots effrontément déclame ?
Il a tout mis en gage au mont-de-piété,
Et voudroit à présent pouvoir vendre sa femme,
Pour en jouer le prix en cinq points d'écarté.

P. J. DELCAMP.

ÉLÉGIE.

Tout passe, et sur-tout la beauté :
Un seul moment vient la détruire ;
Mais un poëte, avec sa lyre,
Lui donne l'immortalité.

Éléonore, quoique belle,
N'occuperoit plus l'univers :
Parny la chante dans ses vers ;
Éléonore est immortelle.

Ce don de ne jamais finir,
Les dieux l'accordent au poëte ;
Et la voix de leur interprête
Résonne au loin dans l'avenir.

Heureuse l'amante chérie
Qu'il sauve de l'affront des ans,
Et qu'il porte à travers les temps
Sur les ailes de son génie !

M. J.-J. Reda.

CHANT DU MATIN.

IDYLLE.

Salut, ô jour naissant! salut, brillante aurore!
Du pourpre de vos feux l'orient se colore.
Derrière la forêt qui s'étend sur ces monts
Déja de la lumière éclatent les rayons.

Déja des feux du jour se dore la rosée,
Et l'eau de la cascade en paroît embrasée.
Le matin, beau de grace et de sérénité,
Ramène les plaisirs, les jeux et la gaieté.

Zéphyr, qui reposoit au sein de son amante,
Abandonne son lit, et, d'une aile odorante,
Vole des jeunes fleurs avancer le réveil,
Et d'un souffle d'amour dissipe leur sommeil.

Loin du front des mortels, l'essaim riant des songes
Emporte, en voltigeant, ses gracieux mensonges;

Mais amant de Philis, et près d'elle assidu,
Près d'elle il semble encor tendrement retenu.

Hâtez-vous, ô zéphyrs, de dérober à Flore
Les parfums les plus doux que lui verse l'aurore.
Volez, et trouvez-vous à ce moment heureux
Où l'aimable Philis rouvrira ses beaux yeux.

Volez, jeunes zéphyrs, volez près de sa couche;
Déposez doucement vos baisers sur sa bouche;
Doucement sur son sein exhalez vos soupirs,
Et, si vous l'éveillez, offrez-lui des plaisirs.

Songez sur-tout, songez, dès que Philis s'éveille,
Songez à murmurer tout bas à son oreille
Qu'au pied de la cascade, assis sur le gazon,
Seul, bien avant le jour, je soupirois son nom.

M. J. B. D. L... de F...

A ISNEL,

PARTIE DEPUIS QUINZE JOURS POUR LA VILLE.

AINSI qu'une vapeur légère
Dissipée au souffle des vents,
J'ai vu fuir ces trop courts instants
De félicité passagère
Qu'embellissoient tes entretiens charmants.
Je t'ai perdue, ô toi qui m'es si chère,
Toi que j'aime si tendrement,
Toi dont l'esprit heureux, l'agréable enjouement,
Soumettroient l'ame la plus fière!
Enchaîné loin de toi par un destin cruel,
Combien je vais, hélas! souffrir de ton absence!
Cédant à mon chagrin mortel,
Et, plus que le trépas, craignant ton inconstance,
Que de fois, en dépit du serment solennel
Qui t'unit à moi dès l'enfance,
Je croirai voir, ô mon Isnel,
Un rival, qu'un sourire aura mis dans tes chaînes,
Te demander, pour prix de ses brûlantes peines,

L'espoir d'un retour criminel!...
Mais pourquoi, jeune et tendre amie,
Soupçonner ton cœur de détour?
Ce cœur, gouverné par l'amour,
N'est pas fait pour la perfidie.
Tu fermeras l'oreille aux aveux imposteurs
D'un amas insensé de jeunes séducteurs
Qui vont, à tes regards étalant leur audace,
S'efforcer d'usurper la place
Qu'en des temps plus heureux tu cédas à mes pleurs.
Tu leur diras que je t'adore;
Tu leur diras : « Objet de ses amours,
« Puisqu'en moi seul il met le bonheur de ses jours,
« Je veux que son bonheur dure long-temps encore.
« Ah! si vous connoissiez l'amant que j'ai charmé,
« L'amant qui sous ses lois me retient enchaînée,
« De son heureuse destinée
« Que vous seriez jaloux!... on n'est pas plus aimé!
« Favori des neuf sœurs, cher au dieu de la lyre,
« C'est pour moi qu'égaré sous les ombrages verts,
« Dans les nobles accès d'un amoureux délire,
« Il aime à cadencer les vers
« Qu'à mes côtés son luth soupire;
« Ces vers à qui mon nom, tendrement répété,
« Devra peut-être un jour son immortalité. »

Ainsi, tu tromperas, à leurs desirs rebelle,
De mes rivaux nombreux l'espérance infidèle;
Ainsi, de nos amours gardant toujours la foi,
Tu me conserveras, quand je suis loin de toi,
Au nœud qui nous unit pour jamais asservie,
Ce cœur si nécessaire au charme de ma vie.
Tu te rappelleras ces moments de bonheur
Où ton sein agité palpitoit sur mon cœur,
Ces baisers pleins de feu que ma lèvre enflammée
Imprimoit à longs traits sur ta bouche embaumée,
Et de nos entretiens le tendre épanchement,
Et ce bosquet témoin de ton premier serment;
Ce bosquet enchanteur, où j'ai juré moi-même,
De mettre à te chérir ma volupté suprême...
Sur ces bords, tant de fois célébrés dans mes chants,
Ah! reviens, maîtresse adorée!
N'attends pas que du Nord les sinistres enfants,
Se déchaînant dans la contrée,
Forcent l'hirondelle éplorée
A quitter nos vallons riants.
Tout nous promet encor des heures fortunées
Au pied de ces coteaux par l'automne enrichis:
Sous ces saules pleureurs, dans l'onde refléchis,
Nous verrons s'écouler nos douces matinées.
Des fleurs de l'arrière-saison
Nos mains couronneront cet ormeau solitaire,

Ce jeune ormeau dont l'écorce légère
M'offre ton chiffre heureux tracé près de mon nom.
Assis près du ruisseau limpide
Qui sur le mobile gazon
Va roulant son cristal humide,
Et caressé en son cours rapide
La fleur modeste du vallon;
Bientôt, sur ma lyre sonore,
Je ferai redire aux échos
Ces chants voluptueux que, dans un doux repos,
Je me plais à former pour celle que j'adore.
Ta voix répétera mes vers;
Sous tes doigts, à ton tour, s'agitera ma lyre;
Et, fière des accords que ta beauté m'inspire,
Des plus tendres baisers tu paieras mes concerts.

M. Auguste Moufle.

MADRIGAL.

Jaloux de conserver le repos de mon ame,
Je ne cherchois qu'à plaire, et l'on m'a fait aimer.
Ainsi le papillon badine avec la flamme
Qui finit par le consumer.

M. V. L.

MA SOLITUDE.

STANCES.

Asile fortuné que baigne une onde pure,
Où le marbre, l'ivoire et l'or n'ont jamais lui,
O riant hermitage, enfant de la nature,
Tu lui dois la fraîcheur qui te pare aujourd'hui.

Sous un ombrage épais, aux accords de la lyre,
Je m'essaie à chanter les héros et les dieux ;
J'ai des amis, l'amour daigne enfin me sourire ;
Et je n'attends plus rien de la bonté des cieux.

Que m'importe, en effet, que Lisidor se plonge
Dans l'abyme où l'entraîne un orgueil insensé ?
Comme un léger brouillard s'envolera le songe :
Ce qui luit au matin, le soir est effacé.

En vain le crime heureux, sur le bord de la tombe,
Pour son dernier asile invoque le néant :
L'éternité répond ; et sitôt qu'il succombe,

Sur l'autre bord c'est Dieu qu'aperçoit le méchant.

J'aime, quand vient la nuit, à voir briller la flamme
Du foyer où se trouve un paisible sommeil;
A des songes riants s'abandonne mon ame,
Et j'attends sans effroi le moment du réveil.

Douce sérénité, fille de l'innocence,
Tu foules rarement le seuil de la grandeur :
Tu préfères t'asseoir auprès de l'indigence ;
C'est toi qui de ses maux adoucis la rigueur.

Heureux, heureux celui qui peut cacher sa vie !
Il échappe aux regards d'un insolent orgueil :
La médiocrité n'excite point l'envie ;
Plus on est élevé, plus on craint un écueil.

Prosternée aux autels de l'aveugle fortune,
La foule, chaque jour, sollicite les cieux :
Moi, sans les fatiguer d'une plainte importune,
Du peu que j'ai reçu je rends graces aux dieux.

Ah! si je suis toujours aimé de mon amie,
Si mon amour suffit à sa félicité,
Convive satisfait, du banquet de la vie
Je descendrai gaiement aux rives du Léthé.

Que je puisse expirer auprès de mon amante,
Entendre les soupirs exhalés de son sein,
Voir ses beaux yeux en pleurs, sentir sa main tremblante
Qui presse sur son cœur ma défaillante main!

Et toi, Zelmire, et toi, dont j'adorai les charmes!
Quand près de mon tombeau tu porteras tes pas,
Tu laisseras peut-être échapper quelques larmes;
Et mon ame aussitôt volera dans tes bras.

M. Talairat.

ÉPITRE A UN POÈTE.

Antiquam exquirite matrem.
(Virg. Æneid., lib. III.)

Noble fils des neuf sœurs, qui donnas à la France
D'un talent généreux la brillante espérance,
Qui déja sur la scène as fait couler ses pleurs
Par les sombres accents de tragiques douleurs,
Pourquoi, livrant au deuil Melpomène plaintive,
Égarer sur les mers ta muse fugitive?
Loin des champs paternels, vers quels bords étrangers
Vas-tu d'un long voyage affronter les dangers?

C'est la Grèce, dis-tu, c'est l'illustre Ionie,
C'est le sol des héros; le berceau du génie,
Que demandent tes vœux ; et ton cœur, exalté
Par l'amour des beaux-arts et de l'antiquité,
Au souvenir des Grecs, de leur gloire éphémère,
Rêve sur leur cercueil l'ombre du vieil Homère.
. . . .

Quel besoin cependant et t'appelle et t'entraîne
Vers la plage déserte où fut jadis Athène?
Pourquoi chercher si loin un sol inspirateur?
Poëte, si tu veux de ton art enchanteur
Trouver cet aliment, cette flamme féconde,
Qui produit le talent, l'éveille, le seconde,
Et soumet à la lyre, à ses accords puissants,
Tous les cœurs, transportés, émus par ses accents,
Parcours de ton pays les annales célèbres,
Et des âges obscurs dissipe les ténèbres :
François, autour de toi nos cités et nos champs
Te présentent épars des souvenirs touchants;
Et la gloire, en cent lieux, de monuments antiques
Voit s'élever encor des débris poétiques.
Sur le sol généreux des Celtes, des Gaulois,
Interroge la nuit qui couvre leurs exploits,
Réveille de la mort et ranime la cendre
Des héros qu'au cercueil la France a vus descendre;

Aux pages de Clio vois les fastes des temps,
Les usages, les mœurs, et les faits éclatants :
Le berceau de la France eut aussi ses miracles,
Ses superstitions, ses dieux, et ses oracles;
Son enfance est fertile en triomphes divers;
Le glaive du Gaulois parcourut l'univers.

Poëte, prends la lyre, évoque la mémoire
Des siècles écoulés, des âges de la gloire :
Tu verras nos aïeux, ces guerriers voyageurs,
Des peuples enchaînés héroïques vengeurs;
Ces soldats de Brennus, dont l'invincible lance
Des Romains effrayés confondit l'insolence,
Apparoître en vainqueurs dans la cité de Mars,
Et sur les murs détruits planter leurs étendards;
Tu verras cette France et ses fils intrépides
Promener sur les flots leurs conquêtes rapides,
Et, du nord au midi portant leur pavillon,
Tracer dans l'univers un belliqueux sillon.
Tantôt, du Capitole évitant l'esclavage,
Dans les camps indomptés du Sicambre sauvage,
La France offre au poëte, à son pinceau brillant,
Le bracelet paré d'un or étincelant,
Et la hache féroce et la robe flottante,
Que décore à longs plis une pourpre éclatante;
Tantôt du paladin, sur ses pas glorieux,

Sur l'autel renversé de l'humble monastère,
Où, d'un monde frivole abjurant les plaisirs,
Le repentir plaintif exhaloit ses soupirs,
Offroit à l'Éternel ses pleurs et sa souffrance,
Et du pardon promis embrassoit l'esperance.
Sous la voûte du cloître et des murs vieillissants,
De la religion j'écoute les accents;
Et l'hymne solennel et la sainte prière
Ont frappé mon oreille au fond du sanctuaire.
Séjour silencieux, doux exil des forêts,
Combien d'illusions et de plaisirs secrets
Enchantent le poëte au sein de vos ombrages!
Il y peut oublier le monde et ses orages,
Épurer sa pensée, et, reposant son cœur,
Y goûter la nature et son charme vainqueur.
Oh! comme à votre aspect son ame recueillie
S'abandonne aux douceurs de la mélancolie,
Antique Vallombreuse, austère Montfleury,
Quand, au fond du bocage, à son œil attendri
S'offre de votre seuil la ruine sacrée
Et de vos saints tombeaux l'enceinte révérée.
Pour son ame attristée un nouveau jour a lui,
Et l'inspiration s'asseoit auprès de lui.

Fils des Muses, veux-tu des souvenirs funèbres,
De tragiques fureurs, des attentats célèbres?

Melpomène, emportant sa coupe et ses poignards,
De Thèbes et d'Argos a quitté les remparts :
Debout sur un cercueil, aux rives de la Seine,
Elle semble oublier les forfaits de Mycène,
Rêve au malheur des rois par le crime immolés,
Et demande au trépas leurs mânes consolés.
A sa voix, Brunehaut, Frédégonde, tremblantes,
Soulèvent en pleurant leurs couronnes sanglantes,
Et leurs spectres, vomis de l'empire des morts,
Vengent l'humanité par le cri des remords.
Là, vois-tu s'élever le fantôme homicide
De ce fils qui s'arma d'un glaive parricide?
Entends-tu les soupirs de ce fils assassin
Qui de son propre enfant a déchiré le sein?
Ici, l'affreux rival de Thyeste et d'Atrée
Agite un fer sanglant dans sa main abhorrée;
Et l'ombre de Clovis, de sa postérité
Détourne en gémissant son œil épouvanté.

Ainsi la vieille France, à l'appel du poëte,
Est toujours éloquente et n'est jamais muette :
Riche en grands souvenirs, en renoms immortels,
La terre des Louis, des Charles, des Martels,
Par le fer des combats, par les arts souveraine,
Des autres nations marche toujours la reine.
Grande dans les succès, grande dans les revers,

Son génie invincible étonne l'univers.
Lorsque la Grèce entière au tombeau descendue,
De tous les monuments de sa splendeur perdue,
A peine au voyageur errant sur son cercueil
Montre quelques débris, seuls témoins de son deuil,
La France, d'un berceau qu'ennoblit la victoire,
S'élève, le front ceint de vingt siècles de gloire,
Et, gardant du passé l'éternel souvenir,
Nourrit le germe heureux d'un plus grand avenir.
Toi donc, qui, transporté d'un sublime délire,
A l'inspiration veux accorder ta lyre,
Ne va pas, sur des bords proscrits par le malheur,
D'un peuple infortuné contempler la douleur,
Et, demandant en vain à la Grèce flétrie
De la gloire et des arts l'immortelle patrie,
Voir les pleurs de l'esclave et le fer des bourreaux
Outrager, profaner la cendre des héros:
Tu foules une terre en merveilles féconde;
La France est l'ornement et le flambeau du monde.

M. Charles de Saint-Maurice.

ÉLÉGIE.

Ma sœur, il est parti; ma sœur, il m'abandonne;
Je sais qu'il m'abandonne, et j'attends, et je meurs;
Je meurs. Embrasse-moi, pleure pour moi, pardonne :
Je n'ai pas une larme, et j'ai besoin de pleurs.
Tu gémis; que je t'aime! oh! jamais le sourire
Ne te rendit plus belle au plus beau de nos jours.
Tourne vers moi les yeux; si tu plains mon délire,
Si tes yeux ont des pleurs, regarde-moi toujours :
Mais retiens tes sanglots; il m'appelle, il me touche;
Son souffle en me cherchant vient d'effleurer ma bouche.
Laisse, tandis qu'il brûle et passe autour de nous,
Laisse-moi reposer mon front sur tes genoux.
Écoute : ici, ce soir, à moi-même cachée,
Je ne sais quelle force attiroit mon ennui :
Ce n'étoit plus son ombre à mes pas attachée,
O ma sœur, c'étoit lui!
C'étoit lui; mais changé, mais triste; sa voix tendre
Avoit pris des accents inconnus aux mortels,
Plus ravissants, plus purs, comme on croit les entendre
Quand on rêve les cieux au pied des saints autels.

Il parloit, et ma vie étoit près de s'éteindre.
L'étonnement, l'effroi, ce doux effroi du cœur
M'enchaînoit devant lui; je l'écoutois se plaindre,
Et, mourante pour lui, je plaignois mon vainqueur.
Il parloit; je voyois la nature attentive;
Tout se taisoit : des vents l'haleine étoit captive;
Du rossignol ému le chant sembloit mourir;
On eût dit que l'eau même oublioit de courir.
Hélas! qu'avoit-il fait alors pour me déplaire?
Il étoit malheureux, sensible comme toi;
　　Non, je n'avois plus de colère :
Il n'étoit plus coupable, il étoit devant moi.
Sais-tu ce qu'il m'a dit? des reproches, des larmes.
　　　Il sait pleurer, ma sœur!
Oh Dieu! que sur son front la tristesse a de charmes!
Que j'aimois de ses yeux la brûlante douceur!
Sa plainte m'accusoit; le crime, je l'ignore :
J'ai fait pour l'expliquer des efforts superflus.
Ces mots seuls m'ont frappée, il me les crie encore :
　　　« Je ne te verrai plus! »

Et je l'ai laissé fuir, et ma langue glacée
A murmuré son nom qu'il n'a pas entendu;
Et sans saisir sa main ma main s'est avancée,
Et mon dernier adieu dans les airs s'est perdu.

Madame Marceline Desbordes Valmore.

LES DEUX BAIGNEUSES.

FRAGMENT.

L'AIR étoit pur, Phébus moins radieux
Doroit au loin la surface tranquille;
Éole, retenant son souffle impétueux,
Sur les eaux dormoit immobile:
Dans ce calme silencieux,
Églé paroît; Églé, simple et naïve,
S'avance alors d'un pas mystérieux,
Et quelque temps incertaine, craintive,
D'un œil timide interroge ces lieux.
Près d'elle étoit sa jeune sœur Hortense,
Belle déja, mais ne le sachant pas.
La vive Églé brûle d'impatience,
Et le desir précipite ses pas:
Elle s'apprête à dévoiler ses charmes,
Et rit long-temps des naïves alarmes,
De l'embarras de sa charmante sœur,
Qui n'ose au sein des flots s'avancer avec elle.
Non loin de là, sous l'abri protecteur

D'un vieux rocher, fortuné spectateur,
Je voyois tout du coin de la prunelle.
J'ai vu tomber ce jaloux vêtement,
Voile léger, que la pudeur oppose,
Que l'œil franchit toujours impunément,
Et que dans la nuit parfois ose
Déranger la main d'un amant.
Oui, je l'ai vu, j'ai vu ce sein charmant,
Des amours et des ris voluptueux théâtre,
J'ai vu ces deux globes d'albâtre
Que surmonte un bouton naissant,
Palpiter sous l'onde écumante,
Et de plaisir et de saisissement.
J'ai vu la mer plus lentement
Dérouler son eau transparente;
J'ai vu les flots couler plus mollement,
D'une peau de satin caresser la surface,
Et dessiner, par un doux mouvement,
Ces charmes nus dont la blancheur efface
La blancheur du lis éclatant.
Au milieu des eaux jaillissantes,
J'ai vu les Tritons amoureux,
Armés de leurs conques bruyantes,
L'environner de leurs groupes joyeux.
J'ai vu les jeunes Néréides,
Du sein de leurs palais humides,

Lever leurs fronts couronnés de roseaux,
Considérer dans leur jalouse rage
Les traits d'Églé, son gracieux corsage,
Et de dépit se cacher sous les eaux...
Moins timide, la jeune Hortense,
A l'imiter se détermine enfin.
Elle a gardé son vêtement de lin;
Elle s'approche, et, craintive, elle avance
Son joli pied, le retire soudain,
L'avance encor, l'avance et le retire.
Mais de sa sœur la voix et le sourire
L'ont ranimée; elle pose en tremblant
Un pied, puis deux, s'effraie et se rassure;
Et dans les flots, timide, elle descend
Jusqu'au genou, puis jusqu'à la ceinture.
Églé s'approche alors en souriant;
Leurs blanches mains se sont entrelacées;
Et les deux sœurs, côte à côte placées,
Vont affronter le liquide élément.

M. Casimir B...

VOYAGE AU MÉZIN*.

Qu'il est doux de gravir les hauteurs du Mézin par une belle nuit du mois d'août, et de se trouver sur le sommet de la montagne au moment du lever du soleil! Que ce passage subit de l'ombre à la lumière est admirable! et qu'il est imposant le spectacle qui s'offre alors aux regards enchantés! Aux bords de l'horizon un globe de feu, resplendissant de lumière, répandant à-la-fois la vie et la chaleur: il s'avance comme un géant superbe, ou plutôt c'est un dieu; j'entends le bruit de son char, le hennissement des chevaux; et déja il s'est emparé de l'espace. Dans le lointain j'aperçois les Alpes; je distingue leurs têtes chenues, et les neiges éternelles qui couvrent les monts les plus élevés. Je crois voir Annibal et ses intré-

(1) Le Mézin, qui sépare la Haute-Loire de l'Ardèche, est le pic le plus élevé des Cévennes : sa hauteur est de 1774 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

pides soldats s'y frayer une route, et s'élancer à travers mille écueils, impatients qu'ils sont de dévorer la riche proie que leur offre la belle Italie. Insensés! ils y trouveront leurs tombeaux. Ce fils enorgueilli des montagnes, issu des glaciers, le Rhône superbe, promenant ses flots impétueux dans les riches campagnes de la Provence, ne paroit à mes yeux qu'une bande argentée, qui se trouve comme jetée à travers d'immenses prairies, pour en rehausser l'éclat et nuancer les couleurs. Plus près de moi, les vallées profondes de l'Ardèche et les montagnes de la Lozère forment un contraste frappant, et viennent m'offrir un tableau d'un autre genre; tandis que sous mes yeux, et presque à mes côtés, s'éléve une pyramide agréable, qui fut autrefois le cratère d'un volcan, et où la Loire et l'Allier ont aujourd'hui leur source. O toi, qui feras toujours le charme des yeux, par la grace et l'élégance de ta forme, Gerbier de jonc, salut! De ces mêmes flancs d'où sont parties les laves que je vois étaler au loin leurs masses bizarres, leurs couleurs noires ou grisâtres, et qui portèrent la dévastation et l'effroi dans les champs d'alentour, s'écoulent maintenant deux rivières charmantes, qui, semant

l'abondance et la fertilité sur leurs pas, servent également l'agriculture et le commerce. Sous mes pieds est ce lieu célébre, consacré jadis au silence, à la pénitence et au recueillemeut; aujourd'hui, séjour abandonné, et dont on aura bientôt perdu jusqu'à la trace. Là vivaient d'austères cénobites, placés, pour ainsi dire, entre le ciel et la terre, comme pour indiquer aux hommes la route qui doit les ramener à leur céleste et dernière patrie. Leurs vertus, semblables à la fleur des montagnes, exhalaient un parfum odorant. Mais l'orage les a dispersés, et les cloîtres de la Chartreuse de Bonnefoi ne répètent plus l'hymne touchant des pieux solitaires. De l'autre côté est le lac de Saint-Front; placé à la base de la montagne, il est alimenté par elle. Le Mézin, couvert de neiges durant huit mois de l'année, et presque toujours enveloppé de brouillards épais, forme un immense réservoir dont l'eau s'écoule dans le beau lac de Saint-Front.

Si le lever du soleil est admirable à contempler des hauteurs du Mézin, le coucher de cet astre nous offre à son tour des tableaux imposants et sombres, majestueux et touchants. Son char de feu a roulé sur nos têtes; le dieu se précipite à

l'occident, impatient qu'il est de reposer dans les bras de sa chère Téthys. Quelques reflets de ses brillants rayons, qui viennent teindre de pourpre l'azur des nuages, voilà tout ce qui reste de tant d'éclat et lumière. Déja le silence et l'obscurité sont descendus dans les vallons: la nuit règne au pied du Mézin, et la clarté brille encore sur sa tête. Les hautes montagnes sont les objets de l'amour particulier du soleil; c'est sur elles que se portent ses derniers regards, c'est à elles qu'il adresse ses derniers adieux. Mais l'ombre a remplacé la lumière, le jour a fait place à la nuit. Le silence est sur la terre, le ciel alors vient parler à mon imagination et à mon cœur. Qu'elle est imposante cette marche des astres disséminés dans l'immensité des cieux! Les étoiles scintillent plus vivement, et cette lampe éthérée répand sur tous les objets une teinte mélancolique, qui plonge l'ame dans une douce et profonde rêverie. Bientôt les nuages viennent errer autour de moi; ils enveloppent les pitons des hautes montagnes; et, semblables à des êtres aériens et fantastiques, ils revêtent mille formes pour me plaire. Je me crois transporté sur les monts de la Calédonie, et les chants des bardes viennent se retracer à

ma mémoire. Divin Ossian! si j'avois ta harpe sonore et brillante, j'essaierois de chanter ce que je vois, ce que je sens. Est-ce le souffle du zéphyre qui me caresse? est-ce la voix d'un fantôme errant sur les nuages qui vient de se faire entendre? Malgré moi, j'ai tressailli. Seroit-ce un pressentiment? Eh! s'il étoit possible que tout ce que j'aimois, tout ce qui me fut cher, et que la tombe a dévoré impitoyablement, un père, une mère, des amis, une amante, fussent là, tout près de moi! s'ils pouvoient me voir et m'entendre!.... Douce et cruelle illusion! tu viens rouvrir la source de mes pleurs! Hélas! je les ai perdus pour jamais.

J'ai décrit une belle journée passée au Mézin, je vais essayer de peindre un jour d'orages. A des sensations douces succéderont des émotions fortes: l'ame n'avait qu'à se replier sur elle-même pour jouir du tableau riant qui lui était offert; elle aura besoin de toute sa force pour supporter le spectacle à-la-fois effrayant et sublime auquel elle va assister.

Le jour a reparu, mais le soleil ne se montre point: il est intercepté par les nuages. Des vallées ou plutôt des profonds abymes de l'Ardèche, s'élèvent d'épaisses vapeurs qui forment comme

un rideau incessamment levé entre la montagne et les objets extérieurs. Du sein de ces nues obscures, partent quelquefois des étincelles électriques; et un bruissement lointain, pareil au roulement des tambours, vous annonce que la foudre gronde à vos pieds. Tout à coup les nuages s'amoncèlent, l'air s'épaissit, la respiration devient pénible, la foudre monte, et vous vous trouvez au milieu des éclairs et du tonnerre. Spectacle effrayant et magnifique! il semble que la Divinité veuille se manifester à vous : oui, ce tonnerre et ces éclairs, ce sont sa voix et ses ministres. La terre se tait en sa présence.... Oh! si je pouvois m'élancer à travers ces nuages qui recèlent la foudre dans leurs flancs, si je pouvois m'élever au-dessus d'eux!.... Oui, j'en suis assuré, je verrois le Dieu du ciel et de la terre; je le verrois dans toute sa majesté, et peut-être.... Insensé! que dis-tu? pourrois-tu bien soutenir la vue de celui qui fait pâlir le soleil? Foible créature, contente-toi de l'admirer et de l'adorer.

M. Talairat.

LE JEUNE POETE

DÉLAISSÉ PAR UN AMI.

ODE ÉLÉGIAQUE,

Qui a obtenu une mention honorable au jugement de l'académie des Jeux Floraux, le 3 mai 1822.

« Au culte des neuf sœurs abandonnant ta vie,
« De leurs charmes en vain tu veux t'envelopper,
« Jeune élève du Pinde !... aux poisons de l'envie
« Nul ne peut échapper.

« En vain, toujours rebelle aux amorces du vice,
« D'un sublime transport tu sens ton cœur épris:
« Crains que de tes concerts une affreuse injustice
« Ne soit l'indigne prix.

« Sans cesse poursuivi par l'envie odieuse,
« Plus d'une fois sans doute, en ta course arrêté,
« Tu mouilleras de pleurs la corde harmonieuse
« De ton luth attristé.

« Plus d'une fois, en butte à sa rage homicide,
« Persécuté, trahi, sans relâche outragé,
« Tu laisseras tomber sur ta lyre timide
« Ton front découragé.

« Heureux si, respectant ta plainte et tes blessures,
« Un monstre plus hideux, fertile en trahisons,
« Ne vient pas sur tes mœurs, innocentes et pures,
« Distiller ses poisons!

« Mais, quel que soit enfin le sort qui te menace,
« Quels que soient les revers qui viennent t'accabler,
« Nourrisson des neuf sœurs, regarde le Parnasse,
« Et marche sans trembler! »

C'est ainsi qu'en ces jours où l'erreur nous abuse,
Un maître de la lyre, illustre par ses chants,
De ses doctes avis guidoit ma jeune muse
Dans ses accords touchants.

Dès-lors, cherchant des bois les abris solitaires,
Parcourant les vallons, gravissant les coteaux,
J'osai chanter, assis sur les molles fougères,
Les plaisirs des hameaux.

Chaque jour, reposant ma course vagabonde

Sur les prés émaillés, à l'ombre des buissons,
Je faisois aux échos de la forêt profonde
Répéter mes chansons.

Bientôt un dieu charmant, sur ces rives fleuries,
D'une flamme rapide aiguillonnant mon cœur,
Dans l'âge séduisant des douces rêveries,
Vint m'offrir le bonheur.

Au fond des verts bosquets, sur l'herbe parfumée,
L'amour, prompt à combler mes plus tendres desirs,
Me fit boire à longs traits dans la coupe embaumée
Des jeux et des plaisirs.

Qu'ils sont doux, à vingt ans, les baisers d'une amante
Dont le cœur s'est ouvert à nos aveux pressants!
Quel trouble inexprimable et quelle ardeur brûlante
Ils portent dans nos sens!

Moins doux est pour la rose un baiser du zéphyre,
Quand les feux du midi décolorent son sein,
Ou quand l'insecte impur, que sa fraîcheur attire,
L'outrage d'un larcin.

Fuyant et les ennuis et le bruit de la ville,
D'espérance enflammé, loin des regards jaloux,

Que de fois j'attendis, en ce champêtre asile,
L'heure du rendez-vous!

Quel charme, quand, assis près d'une onde argentée,
Appelant de mes vœux l'objet de mon amour,
Les doux frémissements de la feuille agitée
M'annonçoient son retour!

Tout sourioit alors à mon ame charmée,
Dans de chastes plaisirs s'écouloient mes beaux jours,
Lorsque la calomnie, à ma perte animée,
Empoisonna leur cours.

De quels horribles traits sa bouche dévorante
Osa flétrir ma vie et déchirer mon cœur!
Quels nuages affreux sur ma tête innocente
Assembla sa fureur!

Soudain de mon bonheur l'illusion s'efface;
L'amour a moins d'attraits, ses flambeaux ont pâli;
Et le monstre odieux dont l'aspect seul nous glace
De joie a tressailli.

C'en est fait, il triomphe, et sa fureur impie
De mes amis trompés entraîne la moitié;
Et, pour comble de maux, seul il faut que j'expie
Les torts de l'amitié.

Oui, de la calomnie, à mon adolescence,
Sur moi les traits jaloux sont venus s'épuiser;
Mais, fort de ma vertu, sûr de mon innocence,
J'osai les mépriser.

Trop long-temps accablé du plus sanglant outrage,
A mon abattement la raison met un frein;
Et, la main sur le cœur, je léve avec courage
Un front calme et serein.

Tel, courbé par l'autan jusqu'au niveau des herbes,
Un fragile églantier, tendre espoir des coteaux,
Au retour du soleil, redresse, plus superbes,
Ses verdoyants rameaux.

Bravant des envieux l'insolente furie,
De mes chagrins amers je rejette le poids;
J'invoque Mnémosyne, et ma lyre attendrie
A reconnu ma voix.

De combien de revers, ô lyre enchanteresse,
Ont su me consoler tes sons pleins de douceurs!
C'est toi qui de mon ame, en proie à la tristesse,
As calmé les douleurs.

Heureux cent fois le jour où, dans un beau délire,

Phébus me fit sentir son magique pouvoir,
Et du laurier promis aux enfants de la lyre
Flatta mon noble espoir !

Frémissez sous mes doigts, cordes mélodieuses !
Unissez vos accords aux accents de mes vers,
Et faites expirer les haines ténébreuses
Au bruit de vos concerts !

Ramenez près de moi des cœurs que je regrette ;
Des feux de l'amitié je veux les ranimer,
Et, resserrant les nœuds d'une union parfaite,
Les forcer à m'aimer.

Les reverrai-je enfin ?... O jour rempli de charmes !
Oui, ce sont mes amis, je les tiens embrassés :
Leurs consolantes mains ont essuyé mes larmes ;
Tous mes maux sont passés !

Je les vois, les entends, et leur retour m'honore....
Mais d'où vient qu'en mon cœur reste un dernier regret ?
Je sens mes pleurs couler !... ah ! mon bonheur encore
Seroit-il imparfait ?

Hélas ! il est trop vrai : pourroit-il ne pas l'être ?
De ceux qui, sans pitié, jadis m'ont pu trahir,

Un seul... et le plus cher... le plus cruel peut-être...
S'obstine à me haïr !

Long-temps l'amitié sainte unit nos destinées,
Anima nos travaux, égaya nos loisirs,
Quand, sur le sol natal, nos riantes années
Couloient dans les plaisirs.

Je l'aimois, et, trompé par une erreur cruelle,
Il en croit un soupçon dont on veut me flétrir;
Et des liens tissus par l'amitié fidèle
Il ose s'affranchir !

Tendres fleurs d'amitié, bientôt il vous effeuille !
Et quand, pour les juger, je lui livrois mes mœurs,
Sur la foi des méchants, trop crédule, il accueille
D'odieuses clameurs.

Mais où m'emporte, hélas ! un souvenir pénible ?
Où ma foible raison va-t-elle s'égarer?
Cet ami que je pleure est-il donc inflexible ?
Dois-je encore espérer?

N'importe ! malgré lui, malgré son inconstance,
Mon cœur vers lui s'envole et l'implore tout bas :
Je n'imiterai point sa froide indifférence,
Et je lui tends les bras.

A son ame rigide en paix je m'abandonne ;
Mais qu'il sache du moins, qu'il soit sûr aujourd'hui
Que, fidèle à l'honneur, ce cœur qui lui pardonne
Est digne encor de lui.

Et toi qui fais ma gloire et que l'amour anime,
O ma lyre! apprends-lui qu'oubliant mes revers,
L'espoir de le toucher, de gagner son estime,
Seul m'inspira ces vers.

Jadis, aux mains d'Orphée, harmonieuse et tendre,
Des tigres de l'Hémus tu domptas la fierté ;
Et les fleuves charmés suspendoient, pour t'entendre,
Leur cours précipité.

Le roc s'attendrissait ; la farouche Euménide,
L'enfer même, à ta voix, d'allégresse a frémi ;
Et tu ne rendrois pas au poëte timide
Le cœur de son ami !

Que dis-je? A tes accents s'ouvre enfin son oreille ;
Ce n'est point un vain songe ; ô lyre! grace à toi,
Il s'émeut!... dans son cœur l'amitié se réveille,
Et l'entraîne vers moi.

Qu'il vienne!... assez long-temps j'ai pleuré son absence ;

Une fatale erreur nous a trop divisés :
Resserrons des liens qu'aveugle en sa vengeance,
Le mensonge a brisés.

Retrouver un ami, c'est renaître à la vie :
Malheur au cœur glacé qui, fier et sans pitié,
Dans ce siècle d'orgueil, de misère et d'envie,
Se ferme à l'amitié !

Assez tôt du cercueil le néant nous dévore ;
Et, s'il nous faut pleurer nos amis expirants,
Combien il est, ô ciel ! plus douloureux encore
De les pleurer vivants !

M. AUGUSTE MOUFLE.

LE NAVIRE.

FABLE.

Au gré des plus fougueux autans,
Un navire rouloit, emporté sur l'abyme,
Sa dernière ancre, enfin ses mâts flottants.
Peuple, l'ancre sauveur, c'est ton roi légitime.

M. C. L. MOLLEVAUT

CHANT DE MORT

D'HALFADAN, PRISONNIER DES SCANDINAVES.

Accourez tous, enfants du Nord,
Frappez, que mon sort s'accomplisse.
Halfadan ne craint pas la mort.
Ne faut-il pas que le brave périsse?

Assez long-temps à vos guerriers
Mon bras fit mordre la poussière :
Quelles armes, quels boucliers
Les préservoient de ma colère?

Je t'entendois dans les combats,
O Ducomar! bras invincible,
Répéter d'une voix terrible :
Le brave ne périra pas.

Tu t'abusois, tu fléchis sous ma lance,
Les loups dispersèrent tes os;
Et maintenant dans le champ du repos
Ta tombe atteste ma vaillance.

O guerrier ! calme ta douleur,
N'accuse pas le destin d'injustice,
La mort atteindra le vainqueur :
Ne faut-il pas que le brave périsse !

M. J. Boucher Deperthes.

LE PETIT RUISSEAU.

STANCES MORALES.

Petit ruisseau, qui dans ton cours
Arroses la tendre verdure,
C'est à ton généreux secours
Que la rose doit sa parure :
Tu la fais briller à nos yeux
Pendant la fraîche matinée ;
Mais, par un destin rigoureux,
Le soir, cette rose est fanée !

La charmante reine des fleurs,
Qui s'élève sur ton rivage,
Et nous séduit par ses couleurs,
De notre jeunesse est l'image ;

Bientôt, par l'orage emporté,
Son éclat fuit!... osez me croire,
Demain, la plus rare beauté
Ne vivra que dans la mémoire!

Rien n'échappe à l'aile du temps,
Sans cesse il plane sur nos têtes;
Automne, hiver, été, printemps,
Tout est soumis à ses conquêtes.
Hélas! dans son rapide cours
Que rien n'arrête et ne prolonge,
Il prouve à l'âge des amours
Que le plaisir n'est qu'un beau songe.

Il est un facile moyen
De moins redouter sa colère,
De l'amitié le doux lien
A tout âge a droit de nous plaire.
Il est la source des plaisirs;
D'un ami l'indulgence aimable
M'accueille et comble mes desirs;
Mon bonheur est inaltérable.

Semblable à ce petit ruisseau,
Qui serpente dans la prairie,
Et dépose, en fuyant, son eau

Sur l'herbe nouvelle et fleurie ;
En vain, sur son bord agité,
La foudre exerce ses ravages,
Il suit, sans être épouvanté,
Son cours, et brave les orages.

Comme lui, je suis sans effroi ;
Du sort je crains peu la furie,
Lorsque je vois autour de moi
Les arts, gloire de ma patrie ;
Alors, je suis vraiment heureux,
Je brave le temps et l'envie ;
Je dis, dans un transport joyeux,
C'est un beau songe que la vie.

M. Dusausoir.

LE VER LUISANT.

FABLE.

Un ver luisant erroit sous de vertes charmilles ;
La flèche d'un serpent lui déchire le sein :
« Que t'ai-je fait, dit-il, misérable assassin ?
« — Tu brilles. »

M. C. L. Mollevault.

A DAPHNÉ.

IDYLLE.

Ma muse ne vient point, amante des exploits,
A des héros sanglants prostituer sa voix.
Douce, simple, et modeste en ses accords timides,
Et fuyant des combats les scènes homicides,
Seule, et sa flûte en main, sous des ombrages frais,
Loin, bien loin du tumulte elle cherche la paix.

C'est le murmure uni de l'onde et du zéphyre,
C'est un abri sacré qui tendrement l'attire.
Tantôt, des clairs ruisseaux suivant les longs détours,
Solitaire et pensive, elle erre avec leur cours;
Tantôt, en se jouant sous des toits de verdure,
Elle foule des fleurs la riante parure;
Ou bien, assise en paix sur d'humbles tapis verts,
Elle est tout au plaisir de méditer des vers,
Des vers pour toi, Daphné: ta beauté ravissante
D'une ame encor plus belle est l'image touchante;
Ta naïve candeur, ton aimable gaieté,

Des matins de printemps ont la sérénité.
Du nom de ton ami depuis que tu m'appelles,
Pour moi que le destin a de faveurs nouvelles!
Daphné, mon avenir semble tout lumineux,
Et chacun de mes jours est un jour plus heureux.

Dans leur grace champêtre, ah! puissent-ils te plaire
Ces chants qu'à nos bergers doit ma muse bergère!
Souvent, des bois touffus recherchant la fraîcheur,
Curieuse, elle suit dans leur sombre épaisseur
Les satyres légers et les jeunes dryades :
Quitte-t-elle les bois, c'est les tendres naïades
Qu'en secret elle vient, tranquille au bord des eaux,
Épier, à travers les mobiles roseaux.
Sous les toits ignorés des modestes chaumières
Qu'environne la paix d'ombres hospitalières,
Visitant quelquefois leurs simples possesseurs,
Elle y vient s'attendrir des vertus de leurs cœurs.
Là, dans tous les regards quelle pure allégresse!
Là, qu'un modique sort lui fait voir de richesse!
Elle en est tout émue, et, dans ses doux transports,
Elle enchante l'écho qui redit ses accords.
Souvent, sous des abris où se glisse un jour tendre,
Elle est tout à l'amour qui vient de la surprendre;
Et l'amour, qui l'entend célébrer ses plaisirs,
Couronne ses cheveux, le jouet des zéphyrs.

Que je puisse, ô Daphné, jouir de ta présence !
Je ne veux d'autre bien, ni d'autre récompense.
Je verrai tes beaux yeux arrêtés sur les miens,
Et mes tendres regards s'attacheront aux tiens.
Si tu flattes mes chants d'un gracieux sourire,
Mes chants auront le prix auquel ma muse aspire.
Que tout autre, étranger à ma félicité,
Cherche le grand éclat de la célébrité;
Qu'il confie à ses chants le soin de sa mémoire,
Et veuille à l'avenir en transmettre la gloire;
Que ses derniers neveux, pour le combler d'honneurs,
Sur son froid monument viennent semer des fleurs;
Qu'ils forment sur sa tombe un berceau de feuillage,
Et que sa cendre au frais dorme sous cet ombrage.

J. B. D. L... de F...

LE POUVOIR DE L'AMOUR.

J'ai bravé sur les mers les autans furieux;
Souvent dans les combats j'ai compromis ma vie.
Je ne redoutois rien; j'en étois glorieux!
(La vanité jamais resta-t-elle impunie?)
J'ai dû baisser les yeux
En voyant *Carolie*.

P. J. Delcamp.

A UNE ÉPINGLE

A LAQUELLE S'ÉTOIT PIQUÉE UNE JOLIE FEMME.

(Imitation de Jean Second.)

Dis-moi donc, épingle cruelle,
Que t'a fait cette main plus blanche que les lis ;
Que t'ont fait ces doigts si jolis
Pour déchaîner contre eux ta fureur criminelle ?
De Caroline, à l'avenir,
Respecte la main innocente ;
C'est son cœur seul qu'il faut punir
De sa froideur désespérante.
Quelle gloire pour toi, si tu pouvois un jour,
Au gré de mes desirs, blesser ce cœur rebelle
Que n'ont point effleuré les flèches de l'amour,
Ni les tendres soupirs d'un amant trop fidèle !

M. P. J. Delcamp.

CHANT

POUR LE MARIAGE DE DEUX AMIS.

Le troubadour, abandonnant la lyre,
Avoit perdu sa gaieté d'autrefois;
Mais l'amitié lui sourit et l'inspire,
Pour elle encore il retrouve sa voix.
« Vous qui régnez par des lois fraternelles,
« Et balancez le pouvoir de l'amour,
« Sainte amitié, sur vos divines ailes,
« Portez au cieux le chant du troubadour! »

Quel pur enceus monte vers les nuages,
Et va des dieux implorer la faveur?
Quel doux génie habite ces rivages?
Autour de lui tout se livre au bonheur.
Il a formé des chaînes éternelles,
Et réuni la constance à l'amour.
« Sainte amitié, sur vos divines ailes,
« Portez aux cieux le chant du troubadour! »

L'aimable espoir qui colore la vie

Sur deux mortels étend son voile d'or ;
Du temps futur, à leur ame ravie,
En souriant il ouvre le trésor.
Que les plaisirs empressés et fidéles
Couvrent leur front des myrtes de l'amour !
« Sainte amitié, sur vos divines ailes,
« Portez aux cieux le chant du troubadour ! »

Le troubadour au temple d'hyménée
A vu s'unir ses amis les plus chers ;
Il a repris sa lyre fortunée,
Et du bonheur se rappelle les airs.
En cheveux blancs, à des fêtes nouvelles,
Gaiement encore il dira leur amour.
« Sainte amitié, sur vos divines ailes,
« Portez aux cieux le chant du troubadour ! »

Hymen charmant, notre voix te conjure
De leur créer le destin le plus doux ;
Dans les attraits d'une volupté pure
Tiens enivré le cœur de ces époux :
Pour triompher des desirs infidéles,
Garde à jamais le bandeau de l'amour...
« Sainte amité, sur vos divines ailes,
« Portez aux cieux le chant du troubadour ! »

M. Sylvain Blot.

LA HARPE DU SCALDE,

OU LE RÉVEIL DE L'HONNEUR.

(Poëme imité du Scandinave.)

Déja du jour la clarté pâlissante
Cède à la nuit le domaine des airs ;
Des aquilons la fureur mugissante
De noirs frimas sème les champs déserts ,
Mais pour Ingeld , insensible à la gloire ,
Qu'importe , hélas ! ou la nuit ou le jour ?
Dans son palais , voluptueux séjour,
De ses aïeux abjurant la mémoire ,
Roi sans vertus , enfant dégénéré ,
Il cache au monde un front déshonoré ,
Et , dans les bras d'une amante adultère ,
Fuit les devoirs du sceptre héréditaire.
Du Danemarck il n'entend plus la voix ;
De ses guerriers en vain le cri l'implore ,
La Suède insulte à l'étendard danois ;
Mais , des plaisirs Ingeld esclave encore ,
Languit en proie au feu qui le dévore.

O Valfader! ô chantre harmonieux!
O toi qui vis s'élever sous tes yeux
Du fils de Frod la trompeuse jeunesse,
Que t'ont servi les soins de ta tendresse?
D'un prince ingrat quel salaire attends-tu?
De son royaume il bannit la vieillesse,
L'exil, voilà le prix de la vertu!
Mais de la nuit les voiles s'épaississent;
Dans le palais cependant retentissent
La folle joie et ses bruyants transports,
Des fiers Danois le monarque suprême,
Foulant aux pieds et sceptre et diadème,
La coupe en main, enivre ses remords:
Ses compagnons, que les plaisirs unissent,
A son opprobre en riant applaudissent.

Mais tout-à-coup le banquet est troublé;
Pâle, muet, le monarque a tremblé;
Loin du palais son oreille attentive
Entend les sons d'une harpe plaintive;
La voix s'approche, et, debout sur le seuil,
Un Scalde ainsi chante l'hymne du deuil:
« Le vent du nord appelle la tempête,
« Et nul mortel n'ose me secourir;
« Proscrit, errant, où reposer ma tête?
« Je n'ai plus qu'à mourir.

« Que t'ai-je fait, Ingeld; quel est mon crime?
« Je t'ai chanté les combats glorieux,
« Et je t'offris l'exemple magnanime
« De tes nobles aïeux.
« Loin de ces murs dont ton ordre m'exile,
« Me verra-t-on promener mes douleurs,
« Aux ennemis demander un asile,
« La vengeance et des pleurs?
« Dans les châteaux d'Islande ou de Norwége,
« Le Scalde iroit subir une autre loi,
« Et dénoncer, par un chant sacrilége,
« L'opprobre de son roi!
« Le Scalde iroit, criminel et parjure,
« Trahir Ingeld et son lâche repos,
« Du nord ému, pour venger son injure,
« Irriter les drapeaux!
« Non, non, le Scalde est fidèle à ses maîtres;
« Je n'irai point aux rivages lointains,
« Hors de la terre où dorment mes ancêtres,
« Égarer mes destins.
« Je resterai : mais ma harpe inflexible
« Te redira ta honte et ton devoir,
« Et flétrira d'un monarque insensible
« Le barbare pouvoir.
« Le vent du nord appelle la tempête;
« Et nul mortel n'ose me secourir;

« Proscrit, errant, où reposer ma tête?
« Je n'ai plus qu'à mourir. »

Ainsi chantoit le Scalde solitaire;
De Valfader reconnoissant la voix,
Ingeld rougit et pâlit de colère :
L'honneur bientôt a repris tous ses droits,
Et dans son cœur son vain courroux expire.
Ingeld enfin est digne de l'empire;
Dans les combats il veut laver l'affront
Que le repos imprima sur son front.
Ingeld est roi! fuyez, lâches esclaves
Qui le berciez dans un honteux sommeil :
Des voluptés secouant les entraves,
Le noble fils des héros scandinaves
Va par la gloire illustrer son réveil.

M. Ch. de Saint-Maurice.

ÉPIGRAMME.

Placé près de Clarisse et privé de la vue,
Que Célicour est malheureux!
Mais Clarisse a parlé sans qu'il l'ait entendue;
Ah! que Célicour est heureux!

M. E. Héreau.

L'AVARICE ET L'ENVIE.

CONTE.

L'Avarice et l'Envie, à la marche incertaine,
Un jour s'en alloient par la plaine
Chez un méchant ou chez un fou,
Chez vous, ou chez quelque autre, ou chez moi-même... En somme
Elles alloient je ne sais où,
Comme le héron du bon-homme.
Bien que sœurs, ces monstres hideux
Ne s'aiment pas; aussi, tout le long de la route,
Sans se parler, ils cheminoient tous deux.
L'Avarice le dos en voûte,
Examinoit ce coffre hasardeux
Pour qui sans cesse elle redoute.
L'Envie aussi l'examinoit sans doute.
Comptant tous les écus dans son coffre entassés,
Chemin faisant, dame Avarice
Se répétoit, pour son supplice,
« Je n'en ai point encore assez. »
De son côté, l'Envie, au regard louche,

Lorgnant cet or, objet de tous ses soins,
Disoit en se tordant la bouche :
« Elle en a trop, car j'en ai moins. »
Chacune à sa façon méditoit sur ce coffre.
Desir soudain à leurs yeux s'offre,
Desir, ce dieu puissant qui seul peut exaucer
Tous les souhaits qu'on lui veut adresser.
Desir dit aux deux sœurs : « Mesdames,
« Je suis galant, vous êtes femmes,
« Choisissez donc tout ce qu'il vous plaira,
« Trésors, honneurs, et cætera ;
« Sur-tout expliquons-nous sans trouble :
« La première qui parlera
« Aura tout ce qu'elle voudra;
« La seconde en aura le double. »
Vous jugez dans quel embarras
Ce discours mit nos deux luronnes;
Avares, envieux, que faire en un tel cas?
Chacune des deux sœurs en murmuroit tout bas :
« Que me font, ô Desir, tes trésors, tes couronnes?
« Que m'importent ces biens que m'accorde ta loi ?
« Un autre en aura plus que moi. »
Et chacune, à ce mot funeste,
D'hésiter sans savoir pourquoi.
Le Desir, dieu léger et leste,
Les donne au diable, jure, peste,

Et s'indigne de rester coi.
L'Envie enfin, toujours implacable et cruelle,
Regarde sa sœur en grondant,
Puis tout-à-coup se décidant:
« Que l'on m'arrache un œil, dit-elle. »

M. V. d'Auverney.

MOÏSE SUR LE NIL.

ODE.

En ce même temps, la fille de Pharaon vint au fleuve pour se baigner, accompagnée de ses filles qui marchoient le long du bord de l'eau.
(Ex. ch. II, v. 5.)

« Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour;
« Venez, le moissonneur repose en son séjour;
« La rive est solitaire encore;
« Memphis élève à peine un murmure confus;
« Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
« N'ont d'autre témoin que l'aurore.

« Au palais de mon père on voit briller les arts:

« Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards
« Qu'un bassin d'or et de porphyre ;
« Ces chants aériens sont mes concerts chéris ;
« Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris
« Le souffle embaumé du zéphyre.

« Venez : l'onde est si calme et le ciel est si pur !
« Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
« De vos ceintures transparentes ;
« Détachez ma couronne et ces voiles jaloux ;
« Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous
« Au sein des vagues murmurantes.

« Hâtons-nous... Mais, parmi les brouillards du matin,
« Que vois-je ?.. regardez à l'horizon lointain...
« Ne craignez rien, filles timides :
« C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
« Le tronc d'un vieux palmier, qui, du fond des déserts,
« Vient visiter les pyramides.

« Que dis-je ? si j'en crois mes regards indécis,
« C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis,
« Que pousse une brise légère.
« Mais non : c'est un esquif, où, dans un doux repos,
« J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots
« Comme on dort au sein de sa mère.

« Il sommeille, et de loin, à voir son lit flottant,
« On croiroit voir voguer sur le fleuve inconstant
« Le nid d'une blanche colombe.
« Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent;
« L'eau le balance, il dort; et le gouffre mouvant
« Semble le bercer dans sa tombe.

« Il s'éveille... accourez, ô vierges de Memphis!
« Il crie... ah! quelle mère a pu livrer son fils
« Au caprice des flots mobiles?
« Il tend les bras; les eaux grondent de toute part.
« Hélas! contre la mort il n'a d'autre rempart
« Qu'un berceau de roseaux fragiles.

« Sauvons-le... c'est peut-être un enfant d'Israël.
« Mon père les proscrit: mon père est bien cruel
« De proscrire ainsi l'innocence.
« Foible enfant! ses malheurs ont ému mon amour.
« Je veux être sa mère: il me devra le jour
« S'il ne me doit pas la naissance. »

Ainsi parloit Iphis, l'espoir d'un roi puissant,
Alors qu'au bord du Nil son cortége innocent
Suivoit sa course vagabonde;
Et ces jeunes beautés qu'elle effaçoit encor,

Quand la fille des rois quittoit ses voiles d'or,
Croyoient voir la fille de l'onde.

Sous ses pieds délicats déja le flot frémit.
Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit
La guide en sa marche craintive;
Elle a saisi l'esquif; fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front pour la première fois
Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt, divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide;
Et ses sœurs tour-à-tour au front du nouveau né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposoient un baiser timide.

Accours, toi qui de loin, dans un doute cruel,
Suivois des yeux ton fils, sur qui veilloit le ciel;
Viens ici comme une étrangère;
Ne crains rien : en pressant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas;
Car Iphis n'est pas encor mère.

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant
La vierge au roi farouche amenoit l'humble enfant

Baigné des larmes maternelles,
On entendoit en chœur, dans les cieux étoilés,
Les anges, devant Dieu de leurs ailes voilés,
Monter les lyres éternelles.

« Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil;
« Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil:
Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
« Le jour enfin approche où vers les champs promis
« Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
« Les tribus si long-temps captives. »

Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
C'est l'élu du Sina, c'est le roi des fléaux,
Qu'une vierge sauve de l'onde.
Mortels, vous dont l'orgueil méconnoît l'Éternel,
Fléchissez : un berceau doit sauver Israël;
Un berceau doit sauver le monde.

M. V. M. Hugo.

L'INCONNUE.

ÉLÉGIE.

Au déclin d'un jour nébuleux,
Dans le champ funéraire où chacun doit se rendre
J'étois venu m'asseoir et visiter la cendre
D'un ami, dont l'ame est aux cieux.
M'unissant à la paix profonde
Qui régnoit en ces lieux déserts,
J'oubliois ce triste univers,
Et je rêvois à l'autre monde.

Soudain je vis près d'un cercueil,
Ainsi qu'on nous peint les fantômes,
Apparoître une femme en longs habits de deuil,
Et pâle comme on l'est dans les sombres royaumes.
Une branche de buis, enlevée aux tombeaux,
A sa main étoit balancée;
Elle marchoit rêveuse, en murmurant ces mots
D'une voix triste et cadencée:

« En vain je foule aux pieds la poussière des morts ;
« Ce lieu n'est pas pour moi le terme de la vie.
« Le pouvoir de mourir surpasse mes efforts,
« Et toujours aux tombeaux, toujours je porte envie.
« Quand donc le fossoyeur franchira-t-il, le soir,
« D'un pas leste et joyeux, ma cendre abandonnée ?
« Seigneur, que vous tardez à remplir mon espoir !
« Qu'elle est lente à venir ma dernière journée ! »

Et près de moi la femme aux accents douloureux
Passa, sans suspendre sa plainte ;
Et le soleil couchant vint de ses derniers feux
Colorer la pâleur sur son visage empreinte.
Rempli d'étonnement, je la suivis des yeux,
En admirant tout bas sa grace enchanteresse,
Et je me rappelois Velleda la prêtresse,
Dont j'avois tant pleuré les destins malheureux.
Mais bientôt la nuit ténébreuse
L'eut dérobée à mes regards :
Je n'entendis plus rien que le bruit sourd des chars,
Et les cris qui venoient de la cité joyeuse.

J'avois gardé depuis ce jour,
Dans mes esprits frappés, cette touchante image.
Insensé ! j'éprouvois je ne sais quel amour !
Ainsi d'un œil charmé l'enfant suit un nuage.

Souvent je revenois le soir,
Pensif et solitaire, à la funèbre enceinte
Où j'avois recueilli sa plainte :
J'y revenois sans cesse, espérant la revoir.
Vingt fois j'interrogeois sur elle
Le vieux gardien de ces saints lieux;
Je la redemandois à la tombe nouvelle
Qui venoit attrister mes yeux.

Dans nos temples sacrés, près du Dieu qui console,
J'allois la chercher plein de foi;
Et, tout préoccupé, la divine parole
N'étoit plus qu'un vain son pour moi.
Le soir, lorsque la foule étoit presque écoulée,
Si je voyois de loin, dans nos jardins pompeux,
Passer furtivement quelque femme voilée
Qui sembloit craindre tous les yeux,
J'accourois sur ses pas, palpitant d'espérance,
Et je croyois déja mon bonheur assuré :
Mais ce n'étoit jamais que la fausse apparence
Du fantôme tant desiré.

D'une vaine chimère amant toujours fidéle,
A la rêver du moins je passois d'heureux jours,
Lorsqu'hier un ami, dont je maudis le zéle,
M'arrache à mes folles amours.

Il m'entraîne au fracas d'une fête brillante ;
J'arrive, et d'un regard distrait et dédaigneux,
Je parcours tristement cette foule dansante
Qui se croise au doux son des instruments joyeux.
Mais soudain je découvre, en croirai-je ma vue !
Parmi les chœurs légers et les ris éclatants,
La femme des tombeaux, cette belle inconnue,
Qui naguère trouvoit qu'on vivoit trop long-temps.
Et moi, qui la croyois mourante,
Moi, qui ne la rêvois qu'au milieu des douleurs,
Je la retrouve au bal, et parée, et riante,
Et le front couronné de fleurs !

M. A. S. Saint-Valry.

LA VIEILLESSE.

Mes amis, voyant terminée
Ma quatre-vingt-dixième année,
Viennent chez moi s'en réjouir :
Ils prétendent que la vieillesse
Est un bien comme la jeunesse,
Et que le sage en sait jouir.

J'aime cette philosophie
Qui console et charme la vie ;
J'en ferai l'objet de mes chants :
Pour elle que ne puis-je encore
Faire entendre une voix sonore
Et de mélodieux accents !

Cicéron, louant la vieillesse,
Répand sa grace enchanteresse
Sur cet intéressant sujet.
Où prendrai-je un meilleur modéle ?
Heureux, si, d'un pinceau fidéle,
Je puis en rendre quelque trait !

La nature, avec complaisance,
Des faveurs qu'elle nous dispense
Nous donne une juste fierté :
Nestor, au phrygien rivage,
S'enorgueillit de son grand âge,
Comme Héléne de sa beauté.

Pour arriver à la vieillesse,
Nul de nous qui dans sa jeunesse
Au ciel n'ait adressé des vœux :
Devenu vieux, peut-il se plaindre
Du sort qui lui permet d'atteindre

A ce qu'il demandoit aux dieux?

Dans un drame, œuvre du génie,
L'auteur donne à chaque partie
Un soin égal et ménagé:
Le dernier acte de sa pièce,
La nature, avec maladresse,
L'auroit-elle donc négligé?

Au jardin, la poire odorante
Acquiert la saveur qui contente
Un goût et délicat et sûr,
Mais c'est quand le front de l'automne
Va perdant sa verte couronne;
Et le vieillard est un fruit mûr.

Une main, des hommes amie,
Sur le chemin de notre vie
A semé les fleurs du plaisir.
Mais à la riante jeunesse
A-t-elle borné sa largesse?
Non : le vieillard peut les cueillir.

Toujours sobre, jamais austère,
Aux plaisirs de la bonne chère
Il ne sera point étranger :

Et les jouissances naïves
De ses gais et jeunes convives,
Il se plaît à les partager.

Des maîtres de cette sagesse
Qui fit la gloire de la Gréce
Où se dévoilent les secrets?
Plutarque et Platon nous apprennent
Que leurs grandes leçons se prennent
Dans la salle de leurs banquets.

Ce vieillard rassis et paisible,
Ne le croyez pas insensible
Aux douceurs de la volupté :
La nature bénigne et sage
Lui laisse, pour l'hiver de l'âge,
Quelque chaleur de son été.

Héléne, volant empressée
Vers Pâris, à la porte Scée,
Enchante les yeux des vieillards;
Ils ont oublié que pour elle
Se fait cette guerre cruelle
Qui va renverser leurs remparts.

Heureux sur-tout est le partage

Du vieillard qui, dans son jeune âge,
Connut les plaisirs de l'esprit!
La vérité, qu'il a servie,
Qui fut son idole chérie,
Il l'embrasse encore, et jouit.

Sous la main du temps qui m'entraîne,
Dit le législateur d'Athène,
Je vieillis m'instruisant toujours;
Et tous les soirs, à sa mémoire
Caton retrace, et s'en fait gloire,
Les souvenirs de tous les jours.

C'est par la voix de la vieillesse
Que les conseils de la sagesse
Des nations sont entendus,
Et que les droits de la justice,
En butte à l'humaine malice,
Sont proclamés et défendus.

Ainsi la faux du temps s'apprête;
Du vieillard épargnant la tête,
Elle respecte aussi son cœur;
Et, comme, aux îles fortunées,
Un vin gardé de cent années,
Vieillissant, il devient meilleur.

Le bon vieillard de La Fontaine
Se donne des soins, de la peine,
Pour le bien, le plaisir d'autrui;
Mais, trahissant sa bonhomie,
Sa naïveté nous confie
Que le grand plaisir est pour lui.

Ce doux emploi de la richesse
Fit le bonheur de ta vieillesse,
Sage et bienfaisante Geoffrin;
Fassent mes vers que ton nom dure
Jusque chez la race future,
Sans être gravé sur l'airain!

Qui de nous n'a souhaité d'être
L'hôte de ce vieillard champêtre
Des bords du Galèse argenté?
Tableau d'une heureuse vieillesse,
Qui nous fait pleurer de tendresse
Et console l'humanité.

Mais ce bonheur dans le vieil âge,
N'en peut-on jouir qu'au village?
Ne peut-on le trouver qu'aux champs?
Le vieillard au sein d'une ville,
Comme aux lieux qu'a chantés Virgile,

Peut voir heureux ses derniers ans.

C'est là qu'aux plaisirs de la table
La conversation aimable
Ajoute ses charmes piquants ;
Et, dans le salon prolongée,
Par le bon esprit dirigée,
Change les heures en instants.

C'est là, selon ses espérances,
Qu'il voit les belles connoissances
Et se propager et fleurir !
Heureux des fruits qu'il en présage
Et d'une gloire qu'il partage,
S'il put lui-même y concourir !

Enfin un bonheur du vieil âge,
Dont je puis rendre témoignage,
Et dont Cicéron n'a rien dit,
Est dans les soins d'un sexe aimable,
De qui la bonté secourable
Le soutient et le rajeunit.

Quand le terme fatal s'avance,
Elles nourrissent l'espérance
Au cœur le moins bien affermi ;

Et leur société vient rendre
Quelque sentiment doux et tendre
A l'ame de leur vieil ami.

Les dieux voyageurs sur la terre
Se reposent dans la chaumière
De Philémon et de Baucis;
Et fiers d'une faveur si belle
Les vieillards montrent l'escabelle
Où le roi des dieux s'est assis.

C'est l'honneur fait à ma vieillesse
Par l'heureux concours qui s'empresse
Autour de mes humbles foyers,
Et, suspendant par sa présence
Ma longue et cruelle souffrance,
Reçoit mes soins hospitaliers.

Le vieillard, à Lacédémone,
Le front paré d'une couronne
Au Gymnase se faisoit voir:
Mais, pour l'égalité civile,
Il étoit aux festins de ville
Réduit au simple brouet noir.

On ne fait plus aucune estime

De ce monastique régime :
Nos vieillards sont plus délicats ;
Il n'en est point qui ne préfère
Le punch et le vin de Madère
A l'eau du limpide Eurotas.

Que de ces liqueurs bienfaisantes
En libations abondantes
Des toasts aux vieillards soient portés ;
Et, dans cette innocente orgie,
Pour eux qu'aux confins de la vie
Les pas du temps soient arrêtés.

Souhaitez-leur d'atteindre encore
Les jours dont nous voyons l'aurore,
Un régne sage et glorieux,
Dédommagement légitime
Des temps de malheur et de crime
Écoulés sur vous et sur eux.

A. Morellet.

LA MORT DU RAMIER.

At illa
Flet noctem, ramoque sedens, miserabile carmen
Integrat, et mœstis latè loca questibus implet.
(VIRG. *Georg.* lib. IV, v. 513.)

Aux bords touffus où la Marne naissante
Déja jaunit et roule en écumant,
Un beau ramier dans son ardeur constante
Charmoit l'écho de son roucoulement.

D'un vol oisif effleurant la campagne,
En longs détours lentement il planoit,
Quand un chasseur caché dans la montagne
Voit l'imprudent : il le voit, c'en est fait.

Hélas! où fuir ?... la fuite est impossible :
L'éclair a lui. . le malheureux oiseau,
Frappé du coup, entend le bruit terrible,
Et vient, mourant, tomber sur un roseau.

Mais du roseau, qui se courbe, il retombe :

Triste jouet de l'élément trompeur,
Au fond d'un gouffre il rencontre sa tombe;
Et c'est ainsi qu'il échappe au chasseur.

Que faisois-tu, sensible colombelle,
Objet chéri de son unique amour?
Tu réchauffois tes petits sous ton aile,
Tu t'occupois de son prochain retour.

Mais le jour baisse, et déja l'heure arrive;
Vers l'horizon tu diriges tes yeux...
N'est-ce pas lui? de la lointaine rive
Un point s'éleve et brille dans les cieux.

Ce n'est, hélas! qu'un oiseau de passage
Qu'amene encor le retour du frimas:
C'est un corbeau de funeste présage!
Et ton ami... pourquoi ne vient-il pas?

Tu te disois: « Si pourtant, infidele,
« Quand mon amour calcule chaque instant,
« Il oublioit sa tendre tourterelle... »
Tu l'accusois... lui qui mouroit constant.

Les yeux fixés sur le désert rivage,
En gémissant tu l'auras attendu,

Et l'aigre cri de l'épervier sauvage
A ta douleur aura seul répondu.

Tu cesseras cependant de te plaindre,
Tu céderas au pouvoir du sommeil;
Ah! dors toujours! pour toi qu'il est à craindre
L'affreux moment, le moment du réveil!

Non loin des murs de l'antique tourelle
Où l'eau t'endort au monotone bruit,
Un corps flottant, à sa pente fidèle,
S'arrêtera sur la fin de la nuit.

Le doux éclat de la naissante aurore,
Et la fraîcheur des zéphyrs du matin,
T'éveilleront quand tout sommeille encore :
Tu vas enfin connoître ton destin.

Il faut quitter l'illusion d'un rêve,
Oublier même une ombre de bonheur;
Tourne les yeux vers cette humide grève,
N'y vois-tu rien qui soit cher à ton cœur?

Ah! c'est bien lui, le voilà qui surnage,
Meurtri, sanglant, à demi dépouillé:
Il a perdu son séduisant plumage,

Son col d'azur par la fange est souillé.

Il t'est rendu... mais la brise jalouse
Qui l'a conduit au pied de cette tour
Va, l'arrachant à sa plaintive épouse,
Au sein des eaux le perdre sans retour.

Si tu le suis, oseront-ils te suivre
Ces chers petits qui vont sans toi périr?
Entends leurs voix, pour eux consens à vivre...
Que je te plains de ne pouvoir mourir!

Quand je plaignois cette veuve fidèle,
Quand je plaignois ces pauvres orphelins,
Je ne songeois qu'à leur peine cruelle,
Sans soupçonner de plus affreux destins.

Mais de la nuit les clartés vacillantes
M'ayant guidé vers leur triste séjour,
Je vis tomber quelques plumes sanglantes...
Et l'épervier s'envoler de la tour.

M. Maquart.

VERS

PLACÉS A L'ENTRÉE D'UN TAILLIS.

O toi, qui me prêtas tes rameaux favorables
Contre les feux de l'ardent Sirius,
Et contre les yeux des Argus
Peut-être encor plus redoutables;
Je te salue, ô bois; sous ton feuillage frais,
Près de ma jeune et tendre amie,
Je goûtai des plaisirs si vrais,
Sans qu'il en coûtât même une larme à l'envie!
Pour tromper les jaloux, pour braver les chaleurs,
Tu nous offres ton ombre et ton abri tranquille;
De l'hiver, dans ton sein, affrontant les rigueurs,
Nous y pourrons encor retrouver un asile.
Les caresses de deux amants
Ranimeront la nature assoupie;
Peut-être à nos baisers tu redevras la vie;
Nous hâterons pour toi le retour du printemps.

M. B. D. L. M.

LE SCORPION, LE NAUTILE, ET LA TORTUE.

FABLE.

Près d'un bras de mer arrêté,
Et maudissant son impuissance,
D'un Nautile, à ses pieds par la vague apporté,
Un Scorpion imploroit l'assistance.
Égoïste, à mon sens, d'autres diront prudent,
Le Nautile, à cette requête,
Dans sa coquille s'enfermant,
Ne répond rien. En ce moment,
Une amphibie à l'ame plus honnête,
A la lourde maison, à la légère tête,
Une Tortue enfin, se traînant lentement,
Arrive.
« Ah! vous voilà fort à propos,
« Ma bonne amie; il faut me prêter votre dos,
« Et me porter sur l'autre rive,
« Lui dit le Scorpion.

« — Très volontiers, mon cher, et j'avois la pensée
« De vous en faire, moi, la proposition.
« Çà, montez, car je suis pressée. »
Aussitôt dit, aussitôt fait :
Le Scorpion a tenté l'escalade ;
Il se cramponne, et bientôt reparoît
Sur le dos de sa camarade.
Ils voguent. Tout-à-coup, au milieu du trajet,
La Tortue entendant résonner son écaille,
S'arrête et dit : « Quel est votre projet?
« Vous me piquez, je crois? — Ma commère se raille,
« Répond soudain le Scorpion,
« Son écaille est impénétrable ;
« Et puis, d'une telle action
« On sait que je suis incapable.
« J'essayois seulement mon aiguillon. — C'est bon,
« Lui repart la Tortue en se plongeant dans l'onde,
« Allez, mon bel ami, l'essayer chez Pluton. »

Que de gens dans le monde
On voit ainsi bâtis,
Qui sans cesse du mal se faisant une étude,
Pour n'en pas perdre l'habitude,
Par passe-temps, tirent sur leurs amis!

M. E. HÉREAU.

LE JEUNE POÈTE MOURANT.

ODE.

A mon suprême instant, la muse encor m'inspire ;
Viens, ô lyre, réponds à ce dernier transport,
Viens, la muse m'embrase, et, tandis que j'expire,
    Je veux chanter l'hymne de mort.

Ainsi, lorsque sa voix, en des heures de flamme,
Naguère m'invitoit aux chants harmonieux,
Sans résister, toujours j'abandonnois mon ame
    A son charme mystérieux.

Je disois la nature et sa splendeur profonde,
Et, comme un pur encens exhalé dans les airs,
Mes accords, où brilloit son image féconde,
    Montoient au roi de l'univers.

Du poëte, grand Dieu! tu reçois les cantiques;
Souvent pour l'inspirer ton souffle en lui descend :
Ce sont des chantres saints qui dans les jours antiques
    T'annonçoient au monde naissant

Et moi, j'ai trop aimé cette sublime ivresse;
Du nectar de la muse ardent à me nourrir,
J'épuisois constamment la coupe enchanteresse,
Hélas! son nectar fait mourir.

Falloit-il donc, rebelle à mon instinct de gloire,
Abjurer lâchement des honneurs éternels?
Falloit-il donc, au prix d'une illustre mémoire,
Acheter quelques jours mortels?

Non, quand l'orage fond sur la terre ébranlée,
L'aigle n'abaisse point son vol audacieux;
Il ne va point cacher, dans l'obscure vallée,
Le brûlant éclair de ses yeux.

Non, je n'ai pas éteint la flamme qui m'inspire;
Viens, ô lyre, réponds à mon dernier transport,
Viens, gémis sous mes doigts; et, tandis que j'expire,
Accompagne l'hymne de mort.

O lyre, ô que de fois, lorsqu'à tes vœux docile,
De Pindare en mes vers je rallumois les chants,
Ton orgueil me prédit cette palme fertile
Que toujours rajeunit le temps.

Pour la gloire et les arts le ciel m'avoit fait naître;

Je devois effacer mes plus brillants rivaux ;
Les siècles, en passant, devoient tous reconnoître
L'immense éclat de mes travaux.

Espoir bientôt déçu !... la rose s'est fanée,
Quand son calice à peine entr'ouvroit ses couleurs :
L'arbuste tombe avant le déclin de l'année ;
On n'aura pu voir que ses fleurs !

L'oubli silencieux à jamais me dévore.
Avenir tant aimé, j'ai trop peu fait pour toi :
Et les nouveaux concerts que je rêvois encore
Vont s'évanouir avec moi.

Adieu, parents chéris, dont j'étois l'espérance,
Vous pour qui d'un laurier mon front cherchoit l'honneur !
Et vous, amis, adieu nos vieux projets d'enfance,
Adieu nos songes de bonheur !

Vous qui me survivrez ; avec son charme austère,
Quand vous verrez l'automne en nos champs revenir ;
Oh ! donnez tous, alors, à ma cendre encor chère
Un triste et pieux souvenir.

Vous le savez, j'aimois ces beaux mois des tempêtes,
Ces champs morts, ce ciel pâle, et cette longue voix,

Cette voix des autans qui chassent sur nos têtes
Les feuilles éparses des bois.

Rempli d'illusions, j'aimois la fleur nouvelle
Qui sur l'onde se penche avec un léger bruit;
Et l'étoile du soir, silencieuse et belle,
Et le nuage qui s'enfuit.

Durant les nuits, souvent mon ame étoit ravie;
Je m'écriois, baigné de pleurs délicieux:
Quels rapports avez-vous, mystères de la vie,
Avec les mystères des cieux?

Le soleil, l'air fécond de ma terre natale,
Nourrissoient mon génie et mes nobles penchants;
Maintenant de la mort s'étend l'ombre fatale
Et ma voix dit les derniers chants.

M. F. Holmondurand.

A ZELMIRE.

En cueillant ces roses nouvelles
Qu'un matin voit naître et périr,
Songe au moins que tu dois, comme elles,
Briller un jour, et puis mourir.

Mais la Rose, fille de Flore,
Doit revenir charmer nos sens;
Chaque printemps la voit éclore,
Et la beauté n'a qu'un printemps.

Trop fière peut-être, ton ame
Craindroit de nommer son vainqueur;
Qu'un soupir trahisse ta flamme!
Et je lui devrai le bonheur.

M. Talairat.

ÉLÉGIE.

Je vivois solitaire, à l'abri de l'envie;
Heureux, tout me disoit que le soir de ma vie
Comme l'azur du ciel seroit pur et serein;
Hélas! je me plaisois à nourrir dans mon sein
De projets consolants une foule riante,
Et rêvois l'avenir d'une ame confiante.
Sur son prisme enchanteur comme je m'abusois!
Un orage terrible a brisé pour jamais
De mon bonheur naissant l'édifice éphémère.
Jour d'affreuse mémoire: une urne cinéraire
A remplacé pour moi la coupe des plaisirs.
Son image funèbre attriste mes loisirs;
Elle me suit par-tout. — « Quoi! me dit la Sagesse,
« Dédaignant mes leçons, ta plaintive foiblesse
« D'un élu de ton cœur déplore le destin;
« Tu gémis qu'il n'ait eu que l'éclat d'un matin;
« De tes soins paternels rien ne te dédommage?
« Eh! ne l'as-tu pas vu savourer du bel âge
« La douce insouciance et les illusions,
« Lui dont l'ame étrangère aux folles passions

« Ignora les méchants et leur audace impie?
« Va, quand on a passé le printemps de la vie,
« Ce qu'il en reste encor ne peut être envié.
« Regarde autour de toi : vois le juste oublié,
« L'hypocrite en crédit, et la fortune ingrate
« Se jouer à son gré de celui qu'elle flatte.
« Quel but n'est ici-bas marqué par la douleur ? »
Il n'est, je le vois bien, qu'un temps pour le bonheur;
Mais le cœur ulcéré peut-il être insensible?
Peut-il, à la raison froidement accessible,
Quand la nature parle, être sourd à sa voix?
La nature! oh, sans doute elle a les premiers droits,
Je le sens, j'y souscris. De ton ame sauvage
Je suis loin d'admirer le superbe courage,
Stoïcien glacé, qui te ris de mes pleurs.
Brave les coups du sort, méprise les douleurs;
Pour moi, non, je ne puis rougir de ma foiblesse,
Le moindre souvenir m'abreuve de tristesse,
Et mon esprit rêveur s'en repaît en tous lieux.
Des larmes sont l'encens que mon cœur offre aux dieux.
L'avouerai-je? autrefois, dans un joyeux délire,
Quelques couplets légers s'échappoient de ma lyre :
Oh! qu'ils sont loin de moi ces jours de volupté!
Des plaisirs à jamais je suis déshérité :
Plus de chants, plus de jeux, plus de folâtre joie.
Du chagrin et du temps me voilà donc la proie!

Mais l'excès du malheur soutient le sentiment :
Le coup qui m'a frappé m'a rendu plus aimant.
Vous qui pouvez encor m'attacher à la vie,
Êtres que je chéris, vous pour qui je m'oublie,
Et qui, la partageant, soulagez ma douleur,
Ramenez, s'il se peut, le calme dans mon cœur.
Nourrissons en commun notre peine secrète.
Vous l'aimiez tendrement celui que je regrette ;
Vous voyiez, pleins d'espoir, sa brillante santé,
Les charmes, la vigueur de cet âge vanté
Où les ris, les amours, et l'aimable folie,
S'unissent de concert pour embellir la vie ;
Les beaux arts enchantoient ses studieux loisirs ;
Il flattoit notre amour et combloit nos desirs ;
Il n'est plus !.. ah ! coulez, douces larmes d'un père !
Mais vous, amis, songez que ma douleur m'est chère.
Pardon, si je résiste à vos soins assidus :
Mon cœur suffit à peine à ses derniers tributs.

M. J. A. Marc.

LA LITTÉRATURE ET LA POLITIQUE.

DIALOGUE.

LA LITTÉRATURE.

C'EST en vain qu'aujourd'hui vous voulez m'échapper;
Envers moi de vos torts il faut vous disculper :
De votre iniquité j'ai trop lieu de me plaindre.
Madame, croyez-moi, cessons de nous contraindre;
Parlons à cœur ouvert, et convenez sur-tout
Que vous avez poussé ma patience à bout.

LA POLITIQUE.

Eh! madame, à quoi bon cette grande colère?
Est-ce ma faute, à moi, si par-tout je sais plaire,
Et si, d'un froid penchant détournant les François,
Je les vois, chaque jour, sourire à mes succès?
Le monde assez long-temps a connu votre régne;
Mon tour est arrivé, j'arbore mon enseigne.

LA LITTÉRATURE.

C'est ce dont je me plains, madame, et mon courroux
De vos prospérités a lieu d'être jaloux.

Subirai-je toujours votre insolent caprice ?
De mes droits les plus chers altière usurpatrice,
Peut-être, de ma voix que l'on sut étouffer,
A jamais, entre nous, croyez-vous triompher ;
Peut-être, empoisonnant l'esprit de la patrie,
Pensez-vous, d'une humeur que vous avez aigrie,
Éterniser l'empire, et, malgré mes efforts,
Au cœur d'un peuple aimable inculquer vos transports :
Mais, si l'on prône ici votre allure étrangère,
De toute nouveauté l'ivresse est passagère,
Madame, et quelque jour nous verrons s'attiédir
Ce chaud empressement qui vous fait applaudir ;
Un temps viendra sans doute où, par-tout méprisée,
Vous serez du public la fable et la risée ;
Et, tôt ou tard, réduite à déserter Paris,
Dans Londre, où vous comptez vos plus chers favoris,
Vous irez, étalant vos adroites rubriques,
Débiter à loisir vos discours narcotiques.

LA POLITIQUE.

Quelle sainte fureur vous anime aujourd'hui !
Est-ce à moi qu'il vous faut imputer votre ennui ?
Modérez, croyez-moi, l'ardeur qui vous enflamme.
Je vous connois : le fiel n'est pas fait pour votre ame ;
Et, par le temps qui court, vous n'en sauriez douter,
L'injure ne vaut rien pour se faire écouter.

LA LITTÉRATURE.

Je reconnois bien là votre adresse ordinaire.
Mais vous voulez en vain paroître débonnaire :
Votre bouche à la ruse a trop souvent recours ;
Toutes vos actions démentent vos discours.
Entre nous deux, madame, il n'est plus temps de feindre ;
Et celui qu'on opprime a le droit de se plaindre.

LA POLITIQUE.

Que me reprochez-vous ?

LA LITTÉRATURE.

L'esclavage odieux
Que vous faites peser sur mon front radieux.
Depuis qu'autour de nous votre langue coasse,
Apollon délaissé gémit sur le Parnasse,
Et les neuf sœurs, en proie au plus cruel oubli,
Désertent le coteau par leurs chants ennobli.
Nul de leurs favoris n'ose se faire entendre :
A votre affreux aspect, leur luth, jadis si tendre,
Cessa de moduler ces concerts ravissants,
Doux charmes de l'esprit, de l'oreille, et des sens.
Ce n'est plus qu'un combat de sarcasmes, d'injures ;
Votre régne, madame, est celui des brochures ;
Le siécle est, par vos soins, de fiel inoculé,
Et devant vous Boileau lui-même eût reculé.
Le plus mince écolier, pour vous prouver son zéle,

Augmente impudemment l'ennui qui me harcèle :
Dévorant des journaux qu'il épelle tout bas,
Sans cesse épiloguant ce qu'il ne comprend pas,
A peine a-t-il quitté les bancs de son collège,
Qu'il croit de tout fronder avoir le privilège ;
Discute avec hauteur l'intérêt des états ;
Juge, tous les matins, deux ou trois potentats ;
Caresse avec transport une erreur qui l'abuse,
Et, dans son vol étroit, plus pesant qu'une buse,
Pour rendre son triomphe et ses succès complets,
S'amuse à griffonner libelles et pamphlets,
Qui, pour prix de l'éclat de ses phrases concises,
Conduiront notre auteur aux prochaines assises ;
Heureux si du jury, témoin de son regret,
Son âge, tendre encor, peut adoucir l'arrêt,
Et s'il ne va, honteux de sa triste énergie,
Se mordre un peu les doigts à Sainte-Pélagie !
Que de savants, jadis du public estimés
Pour de nobles travaux justement renommés,
Depuis que pour vous seule ils ont fait vœu d'écrire,
Tous les jours, dans Paris, à leurs dépens font rire !
Eh ! qui ne riroit pas en lisant les écrits
Dont vos adorateurs, laborieux esprits,
Éternels partisans d'intrigue et de scandale,
Ultras et libéraux, sèment la capitale ?
L'un, fier de ses emplois, mais au fond esprit nul,

Prêche l'économie et soutient le cumul:
L'autre, en nous dévoilant mille projets sinistres,
D'une entière ineptie accuse les ministres,
Et, prompt à profiter du moment opportun,
Voudroit qu'on les chassât... pour en remplacer un.
Celui-ci, plus adroit dans sa marche obligeante,
Habile à composer sa figure changeante,
Vil flatteur du pouvoir, nageant entre deux eaux,
Parasite amateur de succulents morceaux,
Seroit, selon les temps, grace à sa course oblique,
Ou pour la monarchie, ou pour la république,
Pourvu que, remplissant ses vœux adulateurs,
Sur lui, de tous côtés, tombassent les faveurs.
Celui-là, convaincu de plus d'un faux notoire,
Vendant au plus offrant son style dérisoire,
Veut paroître honorable à nos yeux; mais l'honneur
Fut toujours dans sa bouche et jamais dans son cœur.
Il en est un sur-tout qui, plongé dans la boue,
Du crédule public insolemment se joue :
Journaliste hypocrite, autrefois histrion,
Il prétend, nous dit-il, à la religion
Ramener tous les cœurs entachés d'athéisme;
Prêche, en style dévot, contre le scepticisme,
Et croit, par ses discours à l'impie adressés,
Racheter les affronts sur sa tête amassés.
Mais tout Paris encor, malgré son beau génie,

Garde le souvenir de son ignominie;
Et rien qu'à ce portrait qu'il m'a plu d'animer,
Chacun, n'en doutez pas, va d'abord le nommer...

LA POLITIQUE.

De la médisance !...

LA LITTÉRATURE.

Oui, ma haine ést légitime:
Tous ces beaux raisonneurs me font votre victime;
Et quand ici pour vous tout semble conspirer,
Il peut m'être, du moins, permis d'en soupirer.
Je le répéte donc : chez vous tout est cohue,
Et messieurs vos suppôts méritent qu'on les hue.

LA POLITIQUE.

Doucement! je ne puis approuver ces transports:
Vous en avez trop cru de mensongers rapports;
Le mal n'est pas si grand que vous voulez le faire,
Et nous pouvons tomber d'accord dans cette affaire.
Laissez la médisance, et, pour bien des raisons,
Gardez-vous de céder à ces démangeaisons
Dont la farouche humeur de jour en jour altère
Les honnêtes penchants d'un heureux caractère,
Et qui, d'un cœur aigri bannissant le repos,
Nous font sur le prochain dauber à tout propos.
Vos reproches fougueux, comme c'est la coutume,
Me touchent d'autant moins qu'ils ont trop d'amertume.
Ce n'est pas sur ce ton que parle le bon droit:

Pour rire d'un boiteux il nous faut marcher droit;
Et, quand à mes amis vous reprochez l'injure,
Vous ne leur cédez point en cela, je vous jure.
Mais en de vains discours c'est trop nous exhaler,
Et sur nos différents je vais enfin parler.

J'usurpe, dites-vous, votre antique puissance,
Et chacun aujourd'hui me recherche et m'encense;
La France a reconnu mon empire et mes lois;
Mes vigoureux accents étouffent votre voix;
Vos lauriers sont flétris, et, s'il faut vous en croire,
J'accapare à moi seule et les biens et la gloire.
Je ne m'en défends pas; mais ces retours du sort
Sont l'ouvrage du temps, dont l'invincible effort
Des choses d'ici-bas change aisément la face :
C'est lui dont le pouvoir m'a mise à votre place.
Nulle et silencieuse alors que les François
Marchoient, dans les combats, de succès en succès;
Plus languissante encor lorsque, sur ce rivage,
Nos pensers généreux dormoient dans l'esclavage,
Vous avez oublié, dans vos noires humeurs,
Que les goûts du public changent avec ses mœurs;
Et, se croyant toujours au temps des Benserades,
Tous vos petits auteurs, grands faiseurs de charades,
Avec cet air altier que chacun leur connoît,
Pensoient, comme jadis aux beaux jours du sonnet,

Très habiles rimeurs d'histoires apocryphes,
Captiver les esprits avec des logogriphes.
Ces beaux jours sont passés : de grands événements
Ont d'un siècle nouveau jeté les fondements :
La publique raison, trop long-temps outragée,
D'un sommeil léthargique aujourd'hui soulagée,
Ne peut plus, dans son vol ferme et toujours égal,
Se pâmer aux douceurs d'un fade madrigal,
Ni, sans réflexion, par un travers attique,
Faire un homme d'état de l'auteur d'un distique.
Dédaignant des rimeurs les petits vers bavards,
De plus nobles objets attirent ses regards :
Vers de hauts intérêts sagement élancée,
Le bien-être commun seul remplit sa pensée;
Et, loin des champs féconds en glorieux exploits,
Désormais attentive au maintien de nos lois,
Elle veut honorer, aux yeux de la patrie,
L'écrivain qui défend sa liberté chérie,
Et dont l'heureuse audace, effroi du délateur,
Imprime l'infamie au front de l'imposteur.
Laissez là, croyez-moi, vos bribes littéraires;
Parcourez sur mes pas des sentiers moins vulgaires;
Partageons la puissance, et que tous vos enfants
Suivent à l'avenir mes drapeaux triomphants :
Sous le même étendard une fois réunies,
Nos droits sont assurés, nos querelles finies.

Que par vous mes appuis ne soient plus dédaignés :
Sans moi foible et stérile, avec moi vous régnez.
Grace à d'heureux efforts, je vous ferai connoître
Que vos beaux jours passés sont tout prêts à renaître ;
Mais, si nos différents ne peuvent s'apaiser,
Votre astre pour jamais va bientôt s'éclipser.

LA LITTÉRATURE.

Eh bien ! à vos raisons, malgré ma répugnance,
Je veux, pour un moment, céder par convenance ;
Mais, incertaine encor sur mon destin futur,
Quand sortirai-je enfin de mon état obscur ?
Vous, dès long-temps l'objet de ma constante haine,
Pourrez-vous consentir à voir briser ma chaîne ?
Car, je vous l'avouerai, mon cœur a des soupçons ;
Madame, chacun sait que nous nous haïssons ;
Et je crains, en dépit du nœud qui nous rassemble,
Que nos esprits jaloux s'accordent mal ensemble.

LA POLITIQUE.

Tréve à ces vains soupçons, indignes de nous deux !
La paix forme pour nous d'indissolubles nœuds :
Qu'à ce nouveau traité la bonne foi préside !
Mon nom seul désormais vous servira d'égide,
Et, vous débarrassant de vos fiers ennemis,
Par un triomphe heureux vous rendra tout soumis.
Que chacun des auteurs dont vous avez l'hommage
Vienne au temple des lois embrasser mon image ;

Mon cœur leur est ouvert, et je leur tends la main;
De la gloire pour eux j'aplanis le chemin.
Quelques uns, empruntant l'éclat qui m'environne,
Ont déja d'Apollon mérité la couronne,
Soit que, sur le théâtre, en vers harmonieux,
Contre la tyrannie abhorrée en tous lieux,
La voix d'un peuple entier appelle la vengeance (1);
Soit que, des délateurs, noire et perfide engeance,
L'auguste vérité dénombrant les forfaits,
Étale à nos regards les maux qu'ils nous ont faits (2);
Soit, enfin, qu'animant ses refrains populaires,
Et donnant à ses vers mes couleurs tutélaires,
La chanson, redisant nos immortels combats,
Électrise le cœur de nos jeunes soldats (3).
Un champ vaste est ouvert aux enfants du Parnasse;
J'enflammerai leur verve en guidant leur audace:
Dans le sentier pénible où je les vois ramper,
Au dévorant oubli nul ne peut échapper;
Mais, assis près de moi sur mon char de victoire,
Leurs jours s'écouleront embellis par la gloire.

(1) Les Vêpres Siciliennes, de M. Casimir Delavigne.

(2) Les Délateurs, par M. Émanuel Dupaty.

(3) Les chansons de M. de Béranger, qui, abstraction faite de la politique, sont assurément des chefs-d'œuvre de poésie lyrique.

LA LITTÉRATURE.

Je sens au fond du cœur expirer mon courroux;
Madame, c'en est fait, je cède...

LA POLITIQUE.

Embrassons-nous!

Ce traité met un terme à nos guerres cruelles,
Et nous y gagnerons des forces mutuelles.

M. AUGUSTE MOUFLE.

OBSERVATION.

CHAQUE peuple a ses goûts, son penchant le maîtrise;
Et l'on voit, quel que soit le port
Où son étoile le conduise,
L'*Espagnol* bâtir une église,
L'*Anglois* une taverne, et le *François* un fort.

M. B. D. L. M.

FRISAC,

OU LE PERRUQUIER PHILOSOPHE.

De ses dix doigts propriétaire,
Mon père, honnête perruquier,
Auroit pu, par leur ministère,
Devenir aussi financier;
Mais une soif fort importune
L'empêchant toujours d'entasser,
Il ne me laissa pour fortune
Que le talent d'en amasser.

J'étois seigneur d'une boutique,
Plus riche que bien des rentiers,
Quand on fit une république
Qui fit la barbe aux perruquiers.
Ma main ne fut plus occupée;
Chacun me faisoit aviser
Qu'ayant eu la tête coupée
Il ne se feroit plus raser.

Ne trouvant plus de barbe à faire,
Je fis le petit potentat.
Je faisois la paix et la guerre,
Et les affaires de l'état.
Je passois une savonnette
Sur les fautes, sur les excès;
Je poudrois plus d'une défaite,
Et faisois mousser les succès.

Enfin la discorde sanglante
Déménageant de nos cantons,
On me rendit avec patente
Le monopole des mentons.
Mais des fatigues diaboliques
M'attendoient dans les premiers temps;
J'avois à faire à mes pratiques
Une barbe de vingt-cinq ans.

Qu'épris d'une gloire nouvelle,
Chacun aspire au changement;
Moi, je veux, au rasoir fidèle,
Vivre et mourir en vous rasant.
En vain l'ignorance blasphème
Contre un respectable métier;
Je ferai la barbe quand même,
Car je suis ultrà perruquier.

Au seul penser de l'autre monde,
Plus d'un richard a mal au cœur.
De couler bas en passant l'onde,
Je conçois ce qui leur fait peur.
Mais chez nous ce n'est pas de même :
De ma pauvreté je suis fort;
J'attends en paix l'heure suprême,
Et je fais la barbe à la mort.

Souvent les maîtres de la terre
Font pour se tirer d'embarras
Ce qu'il conviendroit peu de faire,
Même ce qui ne convient pas :
Exempt de ces soins politiques,
A mon gré je pense et j'agis;
Je ne rase que mes pratiques,
Et ne coiffe que mes amis.

Si du sentier le roi s'écarte,
Il faut qu'il dise ses raisons :
Sans chambres, ni conseils, ni charte,
Moi je commande à mes garçons
Avec un pouvoir despotique.
Ce qui me convient, je le fais;
Et je suis roi dans ma boutique
Plus que le roi dans son palais.

Tandis qu'on renversoit les trônes,
Les sceptres, et les souverains,
Tandis qu'on brisoit les couronnes,
Ma trousse me restoit en main.
De ceci j'ai conclu sans peine
Qu'il vaut mieux, qu'il vaut mieux cent fois
Tenir le rasoir à main pleine,
Que le sceptre du bout des doigts.

M. J. Boucher Deperthes.

L'INCONSTANT FIXÉ.

Volage amant de cent beautés volages,
Je fus trompeur et trompé tour-à-tour;
Leurs vains attraits avoient mes vains hommages :
J'ai vu Zelmire, et j'ai connu l'amour.

Oh! que de fois, sur ma lyre sonore,
Des doux printemps célébrant le retour,
Mes vers ont dit Lise, Églé, Léonore!
J'ai vu Zelmire, et j'ai chanté l'amour.

Au sein des jeux, des plaisirs du bel âge,

Vers la plus belle entraîné chaque jour,
Du sentiment j'empruntois le langage;
J'ai vu Zelmire, et j'ai parlé d'amour.

Oui, je l'ai vue… et qui la voit soupire…
Et je l'ai dit aux échos d'alentour,
Heureux et fier de l'aimer, de le dire!
J'ai vu Zelmire, et j'ai connu l'amour.

M. TALAIRAT.

ANECDOTE.

VOLTAIRE, dès son plus jeune âge,
Railleur, caustique, et médisant,
Un jour sur un grand personnage
Lança le trait le plus mordant.
Soudain celui-ci le soufflette :
Voltaire court au même instant
Demander justice au régent,
Qui lui répond : « Mais elle est faite. »

M. H.

FRAGMENT

DU VOYAGE DE M. POUQUEVILLE EN GRÈCE.

. . . .

Lytris m'avoit quitté, et j'étois placé près d'une galerie donnant sur le golfe de Messénie, que la lune éclairoit, lorsqu'une barque, glissant à la surface de la mer, s'arrêta devant moi. J'y faisois peu d'attention, quand les sons d'un tétracorde pareil à celui de Terpandre m'arrachèrent aux réflexions que je faisois sur le proscrit qui venoit de se retirer. Mais quel fut mon étonnement lorsqu'aux accords du nautonier succéda cette messénienne antique! Je crus entendre la voix d'Aristomène, ou celle de Conon, pleurant sur les malheurs de leur patrie.

CHANT D'UN MESSÉNIEN.

ANTISTROPHE.

Comment le peuple fort, qui brilla sur la terre,
Est-il tombé? Réponds, ô pays des héros;

Ithome, séjour du tonnerre,
Réponds! et toi, réponds, champ du Sténycláros.

STROPHE I.

Maintenant veuve et solitaire,
Soumise à des maîtres nouveaux,
O Grèce! deux fois tributaire,
Tu dors du sommeil des tombeaux.
Comment le peuple fort, etc.

II.

Lève-toi, sors de la poussière,
Abjure un indigne repos,
Reprends ton antique bannière,
Et change en lauriers tes pavots.
Comment le peuple fort, etc.

III.

Transforme en lance meurtrière
Les fers dont tes lâches bourreaux
Ont flétri ta valeur guerrière,
Et Mars soutiendra tes travaux.
Comment le peuple fort, etc.

IV.

Renais dans ta gloire première,

Du Parnasse aux mers de Myrtos,
O terre, des dieux nourricière,
Que Tethys baigne de ses flots.
Comment le peuple fort, etc.

V.

O Chersonèse printanière,
Dont Flore embellit les coteaux,
Renais, et que l'humble chaumière
Soit l'ornement de nos hameaux.
Comment le peuple fort, etc.

VI.

Et toi, céleste avant-courrière
Du jour qui verra nos drapeaux
Des Grecs guider la race altière,
Vénus, renais du sein des eaux!
Comment le peuple fort, etc.

VII.

Mais ils sont morts dans la carrière,
Les soldats de Thèbe et d'Argos;
Messène a péri tout entière,
Et mes chants lassent les échos.

ÉPODE.

Deux fois le peuple fort, qui brilla sur la terre,
A succombé; gémis, ô pays des héros!
Ithome, séjour du tonnerre,
Gémis; et toi, gémis, champ du Stényclaros.

Le chant du Messénien fut suivi de quelques accords plaintifs qui finirent, comme la vie de l'homme, par un soupir....

Déployant tout-à-coup ses voiles, ainsi qu'une colombe timide ouvre les ailes et s'envole à l'approche de l'oiseau de proie, la barque qui portoit le rapsode messénien s'éloigna, en entendant les cris des Turcs qui sortoient des mosquées voisines du port. Elle cingla, à la faveur d'une brise légère, vers le fond du golfe de Messénie, où elle disparut au milieu de l'ombre et des vapeurs de la nuit.

L'APOSTAT.

« J'AI déja parcouru la cité tout entière ;
« Sans savoir où je vais, je traîne ma misère.
« Le jour baisse, la nuit vient finir les travaux ;
« O nuit, quand viendras-tu finir aussi mes maux?

« Mais du haut de l'église antique
« Résonne l'airain balancé,
« Et je vois sous le saint portique
« Accourir un peuple empressé.
« Approchons ; qu'au moins je contemple
« Ces chrétiens, que l'on dit heureux.
« Du seuil humide et ténébreux
« Mon œil pénètre dans le temple.

« J'entrevois, il me semble, à travers les vitraux,
« Des cierges de l'autel la tremblante lumière ;
« L'orgue aux tristes soupirs gémit sous les arceaux,
« Et la voûte redit la plaintive prière.

« Hélas ! qu'est devenu le temps

« Où, durant ces cérémonies,
« Enfant je mêlois de doux chants
« A ces pieuses harmonies?
« Dans quel recueillement heureux
« Je priois auprès de ma mère!
« Ainsi qu'une vapeur légère
« Mon ame montoit vers les cieux.

« Depuis... mais est-il vrai? n'est-ce point un vain rêve?
« Quoi! j'ai pu de ma mère abandonner le Dieu!
« Et c'est moi que voilà, quand mon destin s'achéve,
« Assis, vieux criminel, aux portes du saint lieu!

« Si j'entrois!... si dans la poussière,
« Devant l'autel où Dieu m'attend,
« J'allois, victime volontaire,
« Abaisser un front pénitent!
« Peut-être cette plaie ardente,
« Ce feu cuisant de la douleur,
« Soudain se calmeroit, Seigneur,
« A ta parole consolante.

« Ah! plein de cet espoir, je franchis ces degrés;
« Encore un pas, je suis sous les lambris sacrés.
« Mais écoutons: ces chants partis du sanctuaire
« Ne m'annoncent-ils pas l'Éternel irrité?

« Il semble que pour moi l'accent de sa colère
« Par mille voix soit répété :

« Qu'il approche, l'impie !
« Qu'il vienne de sa vie
« Rendre compte au Seigneur.
« Qu'il pleure ses beaux jours : voilà le jour vengeur.
« Il sera comme l'herbe
« Que de la tour superbe
« Arrache l'aquilon,
« Et que foule, en passant, le pâtre du vallon. »

A ces chants, l'apostat, loin du sacré portique,
S'enfuit, en murmurant le terrible cantique;
Il porte aux lieux déserts ses pas retentissants,
Et croit entendre encor les psaumes menaçants.

Lorsque le jour douteux lutte avec la nuit sombre,
Si vous voyez jamais, près de vous, comme une ombre,
Se glisser en silence un homme aux cheveux blancs,
Qui jette autour de lui de longs regards tremblants,
Chrétiens, c'est l'apostat ! Ah ! plaignez sa misère,
Et ne l'oubliez pas le soir à la prière.

M. A. S. Saint-Valry.

ADIEUX A LA VIE.

JADIS au printemps de mon âge,
Tout sembloit combler mes desirs ;
L'amour m'offroit, même au village,
Bien douce moisson de plaisirs.
Bergère, de moi si chérie,
Toi qui fis long-temps mon bonheur,
Quand je te pressois sur mon cœur,
Comme je tenois à la vie !

C'est alors qu'au sein de la France,
Des beaux-arts le digne séjour,
Pour embellir mon existence,
Je les cultivois tour-à-tour.
Mon pinceau, de mon Eugénie
S'exerçoit à rendre les traits ;
Ma lyre chantoit ses attraits,
Que je prisois plus que la vie.

Je fêtai l'amour avec zèle ;
Mais je n'en eus pas moins d'amis,

Et je n'en fus pas moins fidèle
Au culte sacré de Thémis.
Oui, le bonheur de ma patrie
Fut toujours l'objet de mes vœux;
Quand j'y pus faire quelque heureux,
Comme je chérissois la vie !

Ah ! d'une existence inutile
Je traîne aujourd'hui le fardeau;
Aussi je vois d'un œil tranquille
S'entr'ouvrir pour moi le tombeau.
J'aime encor, mais n'ai plus d'amie ,
Et c'est le comble du malheur :
Plus d'amour ! plus de douce erreur !
Non, je ne tiens plus à la vie !

M. Blanchard de la Musse.

ÉPIGRAMME.

L'époux Damis a reçu maint affront ;
Mais Damis vit dans l'opulence :
Que lui font les propos ? les cornes de son front
Sont à ses yeux des cornes d'abondance.

M. Casimir B...

LE RENDEZ-VOUS NOCTURNE.

ROMANCE.

Sur les coteaux qui m'environnent
Que l'ombre descend lentement !
D'un vague et long gémissement
Les échos du vallon résonnent...
Est-il vrai que, sous ces lilas,
Je vais la serrer dans mes bras?

Du soir étoile lumineuse,
Guide ses pas silencieux!
Que tes rayons mystérieux
Protégent sa course amoureuse!
Et bientôt, sous ces frais lilas,
Je vais la serrer dans mes bras.

Jeune reine de Sylphirie,
Titania, seconde-moi!
Éloigne la crainte et l'effroi
Du cœur d'une amante chérie!

Toi-même sous ces frais lilas,
Conduis-la jusque dans mes bras.

O dieux! quelle ivresse brûlante
Circulera dans tous mes sens
Alors que ses attraits naissants
Frémiront sous ma main tremblante!
L'instant vient où, sous ces lilas,
Je vais la serrer dans mes bras.

C'est elle!... ô bonheur! ô surprise!
J'entends son vêtement léger
Que fait mollement voltiger
La douce haleine de la brise!...
Abaissez-vous, discrets lilas!
Je vais la serrer dans mes bras.

M. Auguste Moufle.

A MADAME DE ***.

Ah ! que vous m'enchantez par cet aveu sincère !
Vous ne savez pas à quel point
Je suis heureux de vous déplaire.
Mais de grace, entre nous, ne me flattez-vous point ?
Jugez, si par caprice, ou même par foiblesse,
Votre cœur s'étoit avisé
De me montrer quelque tendresse,
A combien de malheurs je serois exposé !
J'en éprouvois de toute espèce.
D'abord, je me connois, j'aurois perdu l'esprit.
On le perdroit à moins. Moi, vous paroître aimable !
Oui, ce triomphe invraisemblable
M'eût rendu fou sans contredit.
Ensuite ce démon maudit,
Des démons le plus détestable,
L'orgueil, m'alloit saisir, et l'on eût répété :
Sa conquête est inestimable ;
Sans doute il a le droit d'en tirer vanité,
Mais il en est insupportable.
Qui dit amoureux dit jaloux.

Hélas ! bon gré, mal gré, nous le devenons tous ;
Et quand, par malheur, nous le sommes,
Plus de tranquillité pour nous.
Nous voilà, petits ou grands hommes,
Inquiets, tourmentés, veillant ou dormant mal ;
La nuit, le jour, à table, au bal,
Dans les salons, dans les revues,
Au milieu d'un spectacle, au coin même des rues,
Constamment poursuivis de l'ombre d'un rival ;
Encore trop heureux lorsque ce n'est qu'une ombre :
Quelquefois c'est bien pis, c'est un corps très réel ;
C'est un être substantiel.
Souvent ils sont deux, trois; souvent ils sont sans nombre.
On a vu cela : j'en frémis,
Moi qui, suivant la régle antique,
N'adore que les fers d'une maîtresse unique,
Dont je veux, à mon tour, être le seul ami.]
Il me faudroit enfin, pour vaquer aux mystères
Du petit dieu fripon que vous rendez si doux,
Négliger mes devoirs, oublier mes affaires :
Je n'en aurois plus qu'une ; et lorsqu'à vos genoux
Je languirois, plongé dans une molle ivresse,
Que m'importeroit la richesse,
Et la gloire, et le monde, et jusqu'à l'avenir ?
J'aurois vécu; pourquoi ? pour aimer. Ce plaisir
A bien son prix, je le confesse:

On ne peut de ses jours faire un plus doux emploi ;
Mais on pourroit du moins en faire un plus utile.
Ainsi, tout bien pesé, voyez, belle Cécile,
Que votre antipathie est un bienfait pour moi :
Ne la surmontez pas, c'est moi qui vous en prie ;
Songez, si vous m'aimiez, que je perdrois, hélas !
Esprit, bonheur, repos, sagesse, modestie,
Et que je garde tout si vous ne m'aimez pas.

M. Brifaut.

CE QUE J'AIME.

D'attraits ravissants pourvue,
Seule elle réunit tout ;
Ses appas charment la vue,
Et chacun vante son goût.
Sa peau, veloutée et fraîche,
Joint toujours la rose au lis :
Ce pourroit être Philis,
Si ce n'étoit une pêche.

M. V. d'Auverney.

L'INFIDÈLE.

ÉLÉGIE.

TRAHI par Hédelmonde, Edvin, l'ame troublée,
Cherchoit la mort du brave , et la cherchoit en vain :
Un guerrier s'offre à lui dans la noire mêlée ;
Edvin frappe... « Je meurs, dit l'amante d'Edvin »
(Ce casque voiloit la victime),
« Ton glaive s'est plongé dans mon cœur gémissant.
« Il ne me restoit plus de larmes pour mon crime :
« Edvin, je t'ai donné mon sang.
« La mort réconcilie, elle apaise et rassure ;
« C'est un ami qui vient se placer entre nous.
« Je devrois devant toi ne parler qu'à genoux ;
« Mais, Edvin, tu vois ma blessure.
« Oh ! laisse de tes yeux, sur mes yeux expirants,
« Tomber le pardon d'Hédelmonde ;
« Sois l'ange qui console au départ de ce monde,
« Tiens la place du Dieu qui fait grace aux mourants.
« J'ai cherché mon Edvin loin de ces doux rivages
« Où sous la clématite et les jasmins sauvages

« Commença le songe enflammé,
« Des bords de la Durance où nos mains se pressèrent,
« Où nos cœurs brûlants s'enlacèrent;
« J'ai quitté pour mourir les lieux où je t'aimai.
« Sous le saule, où l'écharpe annonçoit ta présence,
« Tu me consacreras le monument des morts.
« Le saule redira mes heures d'innocence;
« Le tombeau, mes jours de remords.
« Là, tu viendras prier pour une pécheresse,
« Si mon pauvre sort t'intéresse,
« Si tu daignes porter mon deuil.
« Là, tu viendras prier, si mon ame est la tienne,
« Si tu veux que je t'appartienne
« De l'autre côté du cercueil.
« C'en est fait... le dernier nuage
« Sur mes regards s'est abaissé;
« A peine dans mon cœur glacé
« Puis-je retenir ton image:
« Adieu; c'est l'adieu sans retour.
« Le vent plaintif du soir, et la feuille qui tombe,
« Le murmureront sur ma tombe;
« Et si mon ame, quelque jour,
« Peut, à force d'aimer, ici-bas redescendre,
» Je viendrai t'apparoître, à côté de ma cendre,
« Sous le saule de notre amour. »

M. Alex. Soumet.

CHANT GALLIQUE.

UN BARDE A CARUL.

Tu dors, Carul ! altérés de carnage,
Les fils d'Odin débarquent sur ces bords.
Jusqu'à l'Ulster ils portent le ravage,
Ils sont vainqueurs, ô Carul, et tu dors !

N'entends-tu pas les hymnes de victoire ?
N'entends-tu pas ces sinistres accords ?
De ton rival ils ont chanté la gloire,
Ils ont chanté ta défaite, et tu dors !

Ils sont entrés sous ton toit solitaire,
Et, sur ta tête invoquant le trépas,
Ils ont brisé la tombe de ton père.
Eh quoi ! Carul, tu ne t'éveilles pas !

Du fier Olgar ils ont rompu la lance,
Au loup cruel ils ont donné son corps ;
Son sang t'appelle, et demande vengeance,
Son ombre crie, ô Carul, et tu dors !

M. J. Boucher Deperthes.

LE DÉSESPOIR D'AMOUR.

CONTE.

Sur son chemin le Temps en fait de belles :
Tout meurt ou change au toucher de ses ailes ;
Sparte n'est plus, Athènes a péri,
Et d'Aglaé l'incarnat est flétri.
Voilà ses jeux ! qu'a-t-il fait d'un usage
Fameux jadis, lorsqu'on étoit plus sage ?
(Vous dire quand, ma foi je n'en sais rien.)
On ne voit plus, c'est ce que je sais bien,
De ces amants qui, dignes de la Grèce,
Savent mourir de rage ou de tendresse ;
On n'en voit plus : l'usage est pourtant beau.
Est-il au monde une seule Sapho ?
Vous trouverez, dans nos modernes flammes,
Peu de Thisbés, moins encor de Pyrames,
Pas un Orphée allant aux sombres bords
Ravir sa femme à l'empire des morts.
Il fut un temps (l'heureux temps pour les belles !)
Où l'on mouroit victime des cruelles ;

Mais aujourd'hui que fait-on dans ce cas?
On pleure, on crie, on jure!.. on ne meurt pas.
J'en vais citer un exemple pour preuve.

Le jeune Albin adoroit une veuve,
Coquette en diable, et qui pour cet amant
Étoit sévère avec ménagement.
A deux genoux, depuis plus d'une année,
Il courtisoit cette belle obstinée,
Qui, parfois tendre et prête à chanceler,
Se redressoit et le faisoit trembler.
Il l'aimoit donc en toute conscience,
Sans désespoir comme sans espérance.

Certaine nuit, Dorval, son compagnon,
Qui partageoit sa table et sa maison,
Le rencontra, dans le coin d'une rue,
Les yeux en pleurs, et la mine éperdue,
Parlant tout seul, marchant sans le savoir.
A cet aspect, l'ami de s'émouvoir :
« D'où venez-vous? lui dit-il. — De chez elle.
« — Hem? de chez qui? — De chez cette infidèle!
« Je l'ai trouvée, ah! quel monstre, Dorval!
« Je l'ai trouvée embrassant mon rival!...
« Allons, allons, la vie est trop amère!
« Adieu, Dorval!... toi, console ma mère. »

Il dit et part, laissant son compagnon
Tout stupéfait. Près de ces lieux, un pont
Coupoit la Seine, et se courboit en voûte.
Dorval frémit du malheur qu'il redoute;
« Arrête, Albin, au nom de l'amitié!
« Conserve-moi ma plus chère moitié! »
Cris superflus! douleur, hélas! trop vaine!
Tout est muet sur les bords de la Seine.
Il se désole, il remplit l'air de cris:
Les lieux voisins se réveillent surpris.
On vient, on court; bientôt, à sa prière,
Vingt matelots plongent dans la rivière:
Mais point d'Albin! les soins sont superflus.
Dorval crioit: « C'en est fait, il n'est plus!
« Mon cher ami, mon ami n'est qu'une ombre! »

Il s'en revint mélancolique et sombre;
De longs soupirs s'échappoient de son cœur;
Ses deux genoux fléchissoient sans vigueur.
« Ciel, disoit-il, fais qu'au plus tôt je meure! »
Tant bien que mal il gagna sa demeure:
Il prit sa lampe et s'approcha du lit.
Mais quel objet... (de joie il en pâlit),
Quel cher objet à ses yeux se présente!
C'est son ami, qui, la tête penchante,
Nonchalamment posé sur le côté,

Dormoit, ronfloit, avec tranquillité.
« Eh! dit Dorval en réveillant notre homme,
« Mon cher ami, vous dormez d'un bon somme :
« Vous n'êtes pas encor noyé, je crois!
« Mais se peut-il? est-ce vous que je vois?
« Vous deviez être au fond de la rivière!
« — Ah! lui dit l'autre en frottant sa paupière,
« Mon cher Dorval, j'ai remis mon dessein...
« Mais j'ai sommeil, bonne nuit... à demain. »

M. J. J. Reda.

QUATRAIN.

Vil intérêt, ennui, fadeurs,
Hommes en qui le vice abonde,
Feinte amitié, serments trompeurs :
En quatre vers voilà le monde.

M. le marquis de M...

STANCES

A UN LABOUREUR.

LIBRE habitant de ces vallons,
Que ton sort est digne d'envie!
Loin de nos fastueux salons,
Tu vois en paix couler ta vie.

L'orgueil, cet enfant des grandeurs,
N'a jamais enivré ton ame.
Près de tes fils et de ta femme,
Tu méprises de vains honneurs.

Dans l'asile où ta main assiste
Le pauvre qui gémit tout bas,
Ta seule ambition consiste
A féconder tes champs ingrats.

De l'intrigue, en détours fertile,
Ton cœur dédaigne les moyens :
Un air pur, un labeur utile,
Sont pour toi le plus cher des biens.

Tranquille sous tes joncs rustiques,
D'aucun souci tu n'es atteint;
Et toi seul de nos mœurs antiques
Entretiens le feu qui s'éteint.

Fier et naïf en ta rudesse,
Tu braves les hommes puissants;
Et tu rougis de la bassesse
De nos avides courtisans.

Quand le ciel répand l'abondance
Sur ton sol des vents respecté,
Tu n'as qu'un vœu, l'indépendance;
Qu'un seul besoin, la liberté.

Heureux aux champs qui t'ont vu naître,
Grace à nos lois, tu ne crains plus
Qu'un avare, un stupide maître
T'impose d'odieux tributs.

Sans jamais envier personne,
Dans tes foyers tu vis en roi,
Et ne moissonnes que pour toi
Les fruits que le travail te donne.

Compare les lois et les temps!

Jadis, flétris par la misère,
De ces lieux les bons habitants
Manquoient, hélas! du nécessaire.

Dès l'aube de leurs jeunes ans,
Pour ouvrir un sillon stérile,
Leur main des taureaux mugissants
Aiguillonnoit le flanc docile.

Ces champs qu'aujourd'hui pour toi seul
Tu cultives d'un soin extrême,
A peine, à leur instant suprême,
Leur procuroient-ils un linceul.

Bénis donc la France nouvelle
Par qui ton sol est enrichi,
Et ces lois qui l'ont affranchi
D'une indigne et basse tutelle.

Tu leur dois ta prospérité;
Rends-en grace à la Providence;
Et souviens-toi que l'abondance
Est fille de la liberté.

M. Auguste Moufle.

LES ESPRITS FOLLETS.

Je ne vois plus que les esprits joyeux de l'ivresse, qui s'échappent en petillant de la mousse frémissante, se poursuivent dans l'air comme des moucherons de feu, ou viennent éblouir de leurs ailes radieuses mes paupières échauffées; semblables à ces insectes agiles que la nature a ornés de feux innocents, et que souvent, dans la silencieuse fraîcheur d'une courte nuit d'été, on voit jaillir en essaim du milieu d'une touffe de verdure, comme une gerbe d'étincelles sous les coups redoublés du forgeron. Ils flottent emportés par une légère brise qui passe, ou appelés par quelque doux parfum dont ils se nourrissent dans le calice des roses. Le nuage lumineux se promène, se berce inconstant, se repose, ou tourne un moment sur lui-même, et tombe tout entier sur le sommet d'un jeune pin qu'il illumine comme une pyramide consacrée aux fêtes publiques, ou à la branche inférieure d'un

grand chêne à laquelle il donne l'aspect d'une girandole préparée pour les veillées de la forêt. Vois comme ils jouent autour de toi, comme ils frémissent dans les fleurs, comme ils rayonnent en reflets de feu sur les vases polis : ce ne sont point des démons ennemis. Ils dansent, ils se réjouissent; ils ont l'abandon et les éclats de la folie. S'ils s'exercent quelquefois à troubler le repos des hommes, ce n'est jamais que pour satisfaire, comme un enfant étourdi, à de riants caprices. Ils se roulent, malicieux, dans le lin confus qui court autour du fuseau d'une vieille bergère, croisent, embrouillent les fils égarés, et multiplient les nœuds contrariants sous les efforts de son adresse inutile. Quand un voyageur qui a perdu sa route cherche d'un œil avide à travers tout l'horizon de la nuit quelque point lumineux qui lui promette un asile, long-temps ils le font errer de sentiers en sentiers, à la lueur d'un feu infidéle, au bruit d'une voix trompeuse, ou de l'aboiement éloigné du chien vigilant qui rôde comme une sentinelle autour de la ferme solitaire : ils abusent ainsi l'espérance du pauvre voyageur, jusqu'à l'instant où, touchés de pitié pour sa fatigue, ils lui présentent tout-à-coup un

gîte inattendu que personne n'avoit jamais remarqué dans ce désert; quelquefois même il est étonné de trouver à son arrivée un foyer petillant dont le seul aspect inspire la gaieté, des mets rares et délicats que le hasard a procurés à la chaumière du pêcheur ou du braconnier, et une jeune fille, belle comme les Graces, qui le sert en craignant de lever les yeux ; car il lui a paru que cet étranger étoit dangereux à regarder. Le lendemain, surpris qu'un si court repos lui ait rendu toutes ses forces, il se léve heureux au chant de l'alouette qui salue un ciel pur; il apprend que son erreur favorable a raccourci son chemin de vingt stades et demi; et son cheval hennissant d'impatience, les naseaux ouverts, le poil lustré, la crinière lisse et brillante, frappe devant lui la terre d'un triple signal de départ. Le lutin bondit de la croupe à la tête du cheval du voyageur, il passe ses doigts subtils dans la vaste crinière, il la roule, la reléve en ondes; il regarde, il s'applaudit de ce qu'il a fait; et il part content, pour aller s'égayer du dépit d'un homme endormi qui brûle de soif, et qui voit fuir, se diminuer, tarir devant ses lévres alongées un breuvage rafraîchissant, qui sonde inutilement

la coupe du regard, qui aspire inutilement la liqueur absente, puis se réveille, et trouve le vase rempli d'un vin de Syracuse qu'il n'a pas encore goûté, et que le follet a exprimé de raisins de choix, tout en s'amusant des inquiétudes de son sommeil.

M. Charles Nodier.

IMITATION

D'UN QUATRAIN DE GUARINI.

Heureux qui voit Zélie et la peut admirer !
Mais plus heureux encor qui pour elle soupire !
Mille fois plus heureux celui qui peut se dire :
Je soupire pour elle, et la fais soupirer.

M. le marquis de M...

VERS

ADRESSÉS A LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE.

QUAND l'amour forma votre corps,
Il lui prodigua ses trésors,
Et se vanta de son ouvrage.
Les muses eurent du dépit;
Elles formèrent votre esprit,
Et s'en vantèrent davantage.
Vous êtes depuis ce beau jour,
Pour le reste de votre vie,
Le sujet de la jalousie
Et des muses et de l'amour.
Comment terminer cette affaire?
Qui vous voit croit que les appas
Sans l'esprit suffisent pour plaire;
Qui vous entend ne pense pas
Que la beauté soit nécessaire.

VOLTAIRE.

PORTRAIT D'AMÉLIE.

AMÉLIE est encore enfant ;
Mais c'est un enfant fort aimable ;
Et peut-être, plus raisonnable
Elle ne nous plairoit pas tant.
Notre belle, pour un moment,
Pourra s'attacher un amant :
Mais un époux, c'est peu croyable.
Elle aime, ou plutôt croit aimer ;
Dans son cœur, guidé par sa tête,
L'amour ressemble à la tempête,
Que soudain on voit se calmer.
Beaucoup de vertus, point de vices ;
Sujette à maints et maints caprices,
Ne comptez que très foiblement
Sur ce que promet Amélie,
Qui le matin vous dit gaiement
Qu'elle vous aime à la folie,
Et qui le soir vous congédie
Tout au moins aussi lestement.
« Mais comment donc est-il possible

« Qu'elle exerce un tel ascendant? »
C'est que parfois elle est sensible:
On l'aime, en vain on s'en défend.

M. Blanchard de la Musse.

ÉPIGRAMME.

Un amant de la vie, au printemps de son âge,
Reçut un matin ce message:
« L'oracle t'en prévient, tu mourras dès ce soir. »
Voilà mon homme au désespoir.
L'Hippocrate du bourg fut appelé de suite.
« Eh quoi! dit-il, tout pleure dans ces lieux!
« Reposez-vous, ami, sur mon puissant mérite;
« J'ai souvent fait mentir les dieux;
« Je puis encor pour vous opérer ce miracle. »
Il eut raison, ce médecin:
En effet le malade attrapa bien l'oracle,
Car il mourut dès le matin.

M. J. J. Reda.

QUINZIÈME SIÈCLE.

L'ABEILLE.

Un jour Antoinette, en passant
Auprès d'un rosier fleurissant,
Se coucha, du sommeil saisie;
 Et l'abeille voloit,
Et de rose en rose elle alloit.

Une fois l'abeille avisa
Une bouche qui l'abusa,
Tant sa couleur étoit pareille;
 Et l'abeille voloit,
Et de rose en rose elle alloit.

A la fin elle vient s'asseoir
Sur la rose qu'elle crut voir.
Ah! si jamais je me repose
 Où l'abeille voloit,
Je ne veux plus chercher de rose;
 Mais l'abeille voloit,
Et de rose en rose elle alloit.

LE CIMETIÈRE DE LUBEN.

Et moi aussi j'ai voyagé aux terres lointaines ; et dans les temps orageux le toit paternel n'a pas toujours abrité ma tête. Dans les gorges brûlantes des montagnes de Léon , j'ai regretté ce vent qui fait si doucement frissonner les flots de la Loire; et, sur les rives du Niéper, j'ai imploré ce soleil de France , qui pouvoit seul ranimer mes membres glacés.

J'écrirai quelque jour ma vie féconde en traverses , les erreurs de ma jeunesse , et de mes vaines amours. Je veux à l'avance vous conter ma promenade au cimetière de Luben.

Près des limites de la ville , sur le chemin qui conduit à Lieberose, s'élève un temple catholique à l'entrée d'une riante vallée.

C'étoit le soir, j'y dirigeai ma course solitaire. J'aperçus à ma gauche un berceau chargé de fleurs : un ruisseau d'eau vive en embrassoit les contours. J'approchai. Ce berceau , ces arbustes

aux rameaux verts et nombreux; ces fleurs, qui ne donnoient que des pensers de jeunesse, de vie, et d'amour, recéloient sous leur ombre, et dans leurs parfums, une pierre tumulaire présentant pour unique inscription les mots de *Ludovic* et de *suicide* tracés en caractères gothiques. En jetant vers la source du ruisseau des yeux désenchantés, mes regards rencontrèrent ceux d'une jeune fille, qui, tandis que plusieurs agneaux paissoient à l'entour d'elle, assise près d'une tombe à demi rompue, balançoit négligemment ses pieds nus sur la surface de l'onde : alors seulement je vis que le tombeau de Ludovic n'étoit point le seul que renfermât cette enceinte.

J'appelai la bergère : son corset étoit paré d'une rose et d'un souci fraîchement détachés du berceau. Ludovic vous étoit-il connu, bergère? — Non, dit-elle; ma naissance date du jour même de sa mort; mais je sais la complainte qu'a inspirée sa triste fin à un étudiant de Weymar; et, s'il vous plaît, je la chanterai. J'acceptai; et la bergère chanta en s'attendrissant par degrés.

« O Ludovic, naguère encore l'orgueil et les « délices du Tyrol, qui t'inspira de quitter le ro-« cher natal? N'avois-tu pas un vieux père à qui « ta main dût fermer les yeux? et les anciens de

« ton hameau ignoroient-ils que l'air des villes
« est mortel à l'enfant des montagnes.

« Lorsque Ludovic apparut dans Luben beau
« comme la première aurore de printemps, toutes
« nos vierges devinrent rêveuses ; et, parmi tant
« de rivales de graces et de jeunesse, Ludovic ne
« put remarquer que Jenny.

« Le cœur du vrai montagnard n'aime qu'une
« fois et à jamais. S'il est sans espérance, cet
« amour lui donne la mort.... Et Jenny devoit à
« quelques jours de là s'unir à son Dieu par des
« liens indissolubles.

« La fiancée du Seigneur est devenue son
« épouse. Le serment nuptial a retenti dans le
« sacré sanctuaire : tout à coup un homme chan-
« celle, il tombe : un poignard est fixé dans son
« sein, et son sang a rougi les degrés de l'autel.

« Jenny s'élance et reconnoît Ludovic ; elle sai-
« sit la main défaillante qui se ranime pour serrer
« la sienne : C'est tout ce que je voulois, dit le
« suicidé. — Ludovic ! s'écrie la vierge éplorée....
« Ludovic ne l'entendoit plus. »

La bergère s'arrêta, et me montra du doigt la tombe de Jenny. Comme celle du Tyrolien, elle avoit été creusée le jour de la naissance de la jeune chanteuse.

LES CYGNES.

Du temps que les cygnes chantoient...
(Ce temps est bien loin, quel dommage !)
Du temps que les cygnes chantoient,
Jeune cygne, un peu fou, comme on l'est à son âge,
Sur l'onde accoutumée où ses chants raisonnoient,
Des amours de Léda, mystère de la veille,
Racontoit ainsi la merveille
Aux oiseaux qui l'environnoient :

« Écoutez romance nouvelle ;
« Air et sujet, tout en est doux.
« Écoutez-la ; mais gardez-vous
« De la redire à Philomèle :
« Rossignols en seroient jaloux.

« Hier (c'étoit le soir), déja Phébé la blonde
« Au sombre azur des nuits mêloit son demi-jour ;
« Tout dormoit et les vents et l'onde :
« Seul, rêvant à l'écart dans ce calme du monde,
« Je méditois hymne d'amour.

« L'aimable épouse de Tyndare,
« Aux bords de l'Eurotas cherchant l'ombre et le frais,
« A quitté les atours dont sa beauté se pare,
« Et les flots caressants ont reçu ses attraits :
« Sans doute, au bain seulette Amour l'amène exprès;
« S'il cache sous les fleurs les piéges qu'il prépare,
« Reine ou bergère n'en peut mais.

« Tout-à-coup (le pourrez-vous croire?..
« En extase je suis encor !)
« Sans bruit fendant les airs sur un nuage d'or,
« Jupiter paroît dans sa gloire;
« Et voilà le maître des dieux,
« Le roi des cygnes et des hommes,
« Qui, pour mieux plaire à deux beaux yeux,
« Se fait cygne... Quoi? cygne, ainsi que nous le sommes?
« Oui, comme nous beau cygne, au chant mélodieux,
« Au plumage d'albâtre... Amour! tels sont tes jeux.

« Vêtu donc d'albâtre et de neige,
« L'oiseau, que sa beauté protége,
« Se glisse vers Léda, d'un air humble et soumis.
« A ses pieds d'abord il s'est mis;
« Sa voix, harmonieux murmure,
« Où se peint langoureux souci,
« Pour le mal charmant qu'il endure

« Implore tendre merci ;
« Et de sa robe argentée
« Qu'on voit mollement frémir,
« Chaque plume est agitée
« Par l'attente du plaisir.

« Des pieds mignons d'une belle,
« Jusqu'à ses genoux, vraiment,
« L'espace est si court! un coup d'aile,
« Aux genoux de Léda porte l'oiseau galant.
« Baigneuse eut peur... cruel moment!
« Car elle étoit chaste et fidèle :
« Tyndare au moins la juroit telle
« Une heure encore auparavant.

« Mais baigneuse enfin se rassure :
« Plus sévère en eût fait autant.
« On peut, dit-on, mourir de peur qui dure ;
« Et puis beau cygne étoit si caressant!
« Tantôt, autour d'un bras qu'on dispute avec grace,
« Son cou flexible en nœuds d'amour s'enlace,
« Et l'effleure sans plus oser ;
« Tantôt, sur un sein pur, entre une double rose,
« Son bec d'ébène et d'or languissamment repose
« Ou l'étonne d'un doux baiser.

« Un peu plus tard, c'est autre chose.
« Las de transir, et l'œil en feu,
« Superbe, il se réveille, et sur son lit de rose
« L'oiseau se souvient qu'il est dieu.
« De la flamme qui le consume
« Au sein même des eaux Léda brûle à son tour;
« Flamme, hélas! que l'amour allume,
« Ne s'éteint donc que par l'amour!
« Léda soupire... l'onde écume,
« Le flot blanchit, bouillonne, et fume
« Sous le cygne voluptueux...
« Mais tandis que Léda, doucement éperdue,
« Croit le flatter encor, le cherche encor des yeux,
« L'heureux ingrat s'envole! et, déja dans la nue,
« Lui fait, en chantant, ses adieux...

« Voilà ma romance nouvelle,
« Fut-il jamais rien de plus doux?
« Retenez-la, mais gardez-vous
« De la redire à Philomèle :
« Rossignols en seroient jaloux. »

Il se tait. Aux accords du jeune coryphée
Peuple cygne applaudit en chœur,
Puis, sur la rive au loin, de son gentil Orphée

Va répétant l'air enchanteur.
Zéphire, aux échos le confie :
Le bruit en monte enfin des mortels jusqu'aux dieux ;
Et de la cantate jolie,
Comme on sourit sur terre, on sourit dans les cieux.
Mais Junon, mais Tyndare, en pareille occurrence,
Le prennent moins gaiement, et parlent de vengeance.
Junon, de Jupiter et la femme et la sœur,
Junon, des immortels reine intraitable et fière,
Quand l'Olympe, complice, absout un suborneur,
Prétend sur Léda même épuiser sa fureur ;
Et, bien que d'humeur moins altière,
Le bon Tyndare, en ses états,
Veut des cygnes, race adultère,
Exterminer l'engeance entière
Pour mieux en purger l'Eurotas.

Adieu donc, beaux oiseaux! si le ciel ne vous aide,
Ce fleuve paternel ne vous reverra plus ;
Et, sur ses bords déserts, demain le deuil succède
A vos folâtres jeux, à vos chants ingénus.
Toi-même, hélas! Léda, peut-être, Io nouvelle,
Tu gémiras ce soir d'avoir été trop belle ;
Et, sous un autre Argus, tes longs mugissements
Aux génisses tes sœurs apprendront tes tourments!...

O bonheur ! le succès a trompé mon attente.
Jupiter a parlé ; Junon même est contente :
A bien peu tenoit son courroux !
« Chère épouse, dit-il, point d'éclats entre nous.
« Un cygne ! ah ! quelle histoire !... Innocent ou coupable,
« Le cygne de Léda redevient votre époux :
« Lui défendez-vous d'être aimable
« A vos genoux ?...
« Vous, cependant, dont le plumage
« De Léda fait l'amour, dit-on ;
« Vous, dont le chant, plus doux que sage,
« Compromit l'auguste Junon :
« De par Vénus, vivez, beaux cygnes ;
« Gardez vos formes, vos attraits :
« De par Junon, jaseurs insignes,
« A l'avenir soyez muets. »

Du puissant Jupiter tel fut l'arrêt suprême
Il fallut en passer par là.
Cygne se tut à l'instant même,
Et pour le dieu l'oiseau paya.
C'est toujours sa blancheur, sa grace, et cœtera...
Mais de sa voix l'antique mélodie
N'est désormais qu'un bruit rauque et confus :
Cygne est encor cher à Vénus,
Il ne l'est plus à Polymnie.

Or, maintenant à qui mieux mieux,
Profitez, jeunes poëtes.
Nouveaux cygnes que vous êtes,
Chantez l'amour et ses jeux :
Mais que vos rimes soient discrètes ;
Ménagez dans vos chansonnettes
Les rois, les belles, et les dieux.

M. de Guerle.

STANCES

SUR LA MORT D'UN NOUVEAU-NÉ.

Pauvre enfant! de ta couche à l'urne où tu reposes,
Je t'ai vu passer sans efforts.
Hier tu t'éveillas; et sur un lit de roses,
Aimable enfant, tu te rendors.

Tes yeux, qu'eût par degrés dessillés la lumière,
Sont fermés pour ne plus s'ouvrir :
Frêle bouton qu'un souffle a penché vers la terre ;
Tu ne dois pas t'épanouir.

Sur ton berceau paré de myrte et d'hyacintes
Ta mère n'a compté qu'un jour.
Tu ne dois plus jouir de ses douces étreintes
Ni de ses baisers pleins d'amour.

Ah ! du moins, pauvre enfant, les chagrins du jeune âge
N'ont point altéré ton front pur ;
Ton cœur des passions n'a pas senti l'orage,
Ni les dégoûts de l'âge mûr.

Que d'épreuves encore attendoient ta vieillesse !
Hélas ! l'homme est fils du malheur ;
Et le premier soupir qu'a poussé ta foiblesse
Fut un tribut à la douleur.

Né pour aimer, bientôt les dédains, la misère,
Peut-être eussent flétri ton cœur ;
La mort t'eût séparé d'une épouse, d'un père,
D'un fils moissonné dans sa fleur.

Oh ! plus heureux cent fois celui qui de la vie
N'a qu'à peine effleuré le seuil,
Qui du berceau témoin de sa douce agonie
N'a fait qu'un pas jusqu'au cercueil !

Ses os dorment en paix ; son ame, ombre légère,

Sur les fleurs erre mollement ;
Et le remords jamais ne s'assied sur la pierre
De son modeste monument.

M. Clovis Michaux.

LE TU ET LE VOUS.

A EUGÉNIE.

Le *tu* te déplaît, *Eugénie!*
Il m'en coûte de dire *vous*
Lorsque j'écris à mon amie.
Le *tu* me paroît bien plus doux ;
Oui, c'est le langage ordinaire
D'un époux, d'un ami, d'un frère ;
De même, entre deux cœurs unis
Qui ne forment plus qu'un seul être,
Le *vous* doit aussi disparoître.
Sans le *vous*, bien des gens peut-être
N'auroient pas cessé d'être amis.

M. Blanchard de la Musse.

LA VISITE AU COLLÈGE.

STANCES.

Ami, j'ai visité cette enceinte chérie
Où l'étude autrefois retint nos premiers ans ;
En la voyant j'ai cru revoir une patrie,
Dont un exil affreux m'auroit privé long-temps.

Grand Dieu ! que ce séjour dans mon ame a fait naître
De touchants souvenirs, de regrets superflus !
L'enfance et ses plaisirs sont venus m'apparoître,
Comme un songe, un ami, qu'on ne reverra plus.

Encore, si le temps faisoit seul des ravages !
Mais les hommes souvent trouvent ses coups trop lents ;
Ils ont, le croirois-tu ? détruit ces beaux ombrages
Si long-temps protecteurs de nos jeux innocents !

Je les ai retrouvés couchés dans la poussière,
Et j'ai mouillé de pleurs leurs troncs nus et flétris ;
Ainsi le Vendéen qui cherchoit sa chaumière

La demandoit en vain à d'informes débris.

Beaux arbres, mes amis, les témoins de nos fêtes,
Qu'êtes-vous devenus, qu'a fait de vous le sort?
Peut-être, ainsi que nous, au milieu des tempêtes,
Vous errez sur les mers sans atteindre le port.

Ah! fussiez-vous jetés sur de lointains rivages,
Et dussé-je habiter quelque jour les palais,
Je n'oublierai jamais votre toit de feuillages
Où j'ai goûté long-temps l'innocence et la paix.

Ainsi lorsque Alexandre aux mains d'Abdolonyme
Restituoit le sceptre, honoroit ses malheurs,
Tout triste du bienfait, le vieillard magnanime
Retrouvoit un empire et regrettoit des fleurs.

M. A. S. Saint-Valry.

LE PETIT ARTHUR DE BRETAGNE

A LA TOUR DE ROUEN.

PAR mon baptême, ô ma mère,
Je voudrois être l'enfant
Qui bondit sur la bruyère
Avec l'agneau qu'il défend.
J'ai soif de l'eau qui murmure
Et fuit là bas dans les fleurs.
L'eau de la tour est moins pure;
Je la trouble avec mes pleurs.

Si le rayon d'une étoile
Glisse au fond de ma prison,
Ses barreaux forment un voile,
Qui tourmentent ma raison.
Quand le fer qui se colore,
M'annonce que le jour luit,
Le petit Arthur encore
Est triste comme la nuit.

Pour bercer ma jeune enfance,

Vous saviez des airs touchants,
Et j'ai reçu la défense
De me rappeler vos chants !
Mais que la flûte lointaine
M'apporte un réveil plus doux,
Je tressaille dans ma chaîne,
Ma mère ! je pense à vous.

Ce vieux gardien, dont l'œil sombre,
Un soir me remplit d'effroi,
Qui, sur mes pas comme une ombre,
Fit peur au pauvre enfant-roi,
J'ai vu son front moins austère,
Vers ses enfants se baisser.
Hélas ! que n'est-il mon père !
Il daigneroit m'embrasser.

Lorsque la fièvre brûlante
Sur lui fit planer la mort,
Sa bouche, pâle et tremblante,
Dit qu'il avoit un remord...
De cette affreuse démence
Cherchant à le secourir,
J'ai chanté votre romance
Pour l'empêcher de souffrir.

Aux sons de la vieille harpe,
Il s'endormit sur mon sein,
Enveloppé de l'écharpe
Dont me para votre main.
Une reine l'a brodée,
Mon geôlier la garde encor :
Je ne l'ai plus demandée,
Et c'étoit mon seul trésor !

eut-être ce sacrifice
En secret l'attendrira,
Et qu'à vos larmes propice,
Un moment il me rendra.
Mes biens, mon sang, ma couronne,
Tout ce qu'ils brûlent d'avoir,
Oui, ma mère, je le donne,
Mais avant je veux vous voir.

Malgré leur veille farouche,
J'appris seul à retracer
Le premier nom que ma bouche
Essaya de prononcer :
Ne pouvant briser la pierre
Où j'ai nommé leur vainqueur,
Ils ont voilé ma paupière...

Mais la mémoire est au cœur.

En vain leurs bandeaux funèbres
Ont puni mes foibles yeux,
A genoux dans les ténèbres,
Ma prière monte aux cieux :
L'épée y dort suspendue ;
Comme vous, en ce séjour,
Mon père, on la croit perdue ;
Mais si je l'atteins un jour !...

MADAME DESBORDES-VALMORE.

A M. GÉRARD,

SUR SON TABLEAU DE CORINNE.

De tes pinceaux le magique pouvoir
T'associe aux honneurs des maîtres de la lyre.
Nous entendons encor ce que tu nous fais voir.
La muse de Lesbos doit te céder l'empire :
Par toi Staël revit, et Corinne respire.

M. P. A. VIEILLARD.

LES PETITS OISEAUX.

Je vous tiens donc, petits oiseaux !
Depuis bien long-temps je vous guette ;
Vifs, semillants, jeunes et beaux,
Vous allez charmer ma retraite.

Je vous apprendrai quelques airs
Que Martin a mis à la mode ;
On aime assez vos doux concerts,
Mais votre chant est sans méthode.

Vous saurez, mes chers nourrissons,
Voltiger autour de ma belle,
Et grimper en battant de l'aile
Sur ses doigts mis en échelons.

Je vous promets une onde claire
Pour le breuvage et pour le bain,
Et du millet pris dans la main
De ma gentille ménagère.

Mais, hélas! beaux petits oiseaux,
Pour vous rendre à jamais fidèles,
Armé d'inflexibles ciseaux,
Faudra-t-il vous rogner les ailes?

Non, restez libres en tout temps,
Je veux être aimé pour moi-même;
C'est ainsi que Lisette m'aime:
Comme elle aussi soyez constants.

Prenez-la toujours pour modèle;
Peu défiant et peu jaloux,
Je n'ai point de cage pour vous,
Je n'ai point de verroux pour elle.

A peine j'achevois ces mots
Que je rentrai dans ma chambrette:
Je n'y trouvai plus ma Lisette,
Je coupai l'aile à mes oiseaux.

M. X. B. Saintine.

HYMNE A VÉNUS.

Vénus, ô volupté des mortels et des dieux,
Ame de tout ce qui respire,
Tu gouvernes la terre, et les mers, et les cieux;
Tout l'univers reconnoît ton empire!
Des êtres différents les germes précieux,
Qui dorment dispersés sous la terre et dans l'onde,
Rassemblés à ta voix féconde,
Courent former les corps que tu veux enfanter.
Les mondes lumineux roulent d'un cours paisible,
L'un vers l'autre attirés, unis sans se heurter,
Par ton influence invisible.

Tu parois, ton aspect embellit l'univers:
Je vois fuir devant toi les vents et les tempêtes;
L'azur éclate sur nos têtes;
Un jour pur et divin se répand dans les airs.

L'onde avec volupté caresse le rivage;
Les oiseaux palpitants sous leur toit de feuillage
Célèbrent leurs plaisirs par de tendres concerts;

Des gouffres de Téthys tous les monstres informes
Font bouillonner les flots amers,
Des élans amoureux de leurs masses énormes;
Les papillons légers se cherchent sur les fleurs,
Et par un doux hymen confondent leurs couleurs;
L'aigle suit dans les cieux sa compagne superbe:
Les serpents en sifflant s'entrelacent sous l'herbe;
Le tigre, dévoré d'une indomptable ardeur,
Terrible, l'œil sanglant et la gueule écumante,
Contemple, en rugissant d'amour et de fureur,
La sauvage beauté de son horrible amante.

Tout ressent de Vénus la puissante chaleur;
Tout produit : les vallons, les fleuves, les montagnes.
La rose se parfume, et le chêne verdit;
Au fond de l'Océan la perle s'arrondit,
Et les palmiers en fleurs fécondent leurs compagnes.

Cependant les Sylvains, brûlés des mêmes feux,
Pressent la nymphe palpitante,
Qui tremble dans leurs bras nerveux
Et de desirs et d'épouvante.

La déesse sourit aux mortels enchantés;
Elle entend s'élever du milieu des cités,
De l'épaisseur des bois, du sein des mers profondes,

Un murmure confus de cent bruits amoureux;
Et ce concert voluptueux
Est l'hommage éternel des êtres et des mondes.
M. Casimir Delavigne.

ODE

SUR LE DÉVOUEMENT DE MALESHERBES.

Soumis aux lois d'un Dieu, dans sa vaste carrière,
L'astre éclatant du jour, de son char de lumière,
Verse la vie au loin sur les mondes divers :
Dans l'espace lancé sans règle et sans mesure,
Ce roi de la nature
Auroit en l'éclairant embrasé l'univers.

Ainsi, fille du ciel, liberté juste et sage,
Le bonheur des humains est ton but, ton ouvrage;
L'homme paroît renaître et grandir à ta voix :
Mais, dans ton noble essor si nul frein ne l'arrête,
Avec toi la tempête
Engloutit les cités, les peuples, et les rois.

Quel est ce monstre ailé qui, du fond des abîmes,

Monte vers nous, le front tout sillonné de crimes,
Et dont l'œil jette au loin une affreuse clarté?
L'anarchie : elle traîne et le meurtre et la guerre,
Et, pour tromper la terre,
Se pare insolemment du nom de liberté.

L'horizon étoit pur, et le ciel sans nuage :
Sur nos têtes soudain éclate un sombre orage;
Louis est dans les fers, la France est dans le deuil;
La révolution, Euménide sanglante,
Marche avec l'épouvante;
Chaque pas qu'elle fait creuse un nouveau cercueil.

Sur les bords étrangers la liberté s'exile;
Loin du trône ébranlé le lis cherche un asile;
Dieu même menacé déserte les saints lieux :
Soixante rois dormoient dans leurs demeures sombres;
Vous profanez leurs ombres!
Profaner les tombeaux c'est outrager les cieux!

L'athéisme s'asseoit au milieu des ruines :
Toi, qu'on veut détrôner des demeures divines,
Viens, le front couronné de soleils éclatants;
Descends du haut des cieux, arme-toi de ta foudre;
Frappe et réduis en poudre
Ces enfants de l'orgueil, ces superbes Titans.

Je ne vois que bourreaux, je ne vois que victimes!
Ange de la patrie, à travers tous ces crimes,
Contemple avec orgueil tes valeureux guerriers;
Oppose à tes cyprès tant de moissons de gloire:
Fière de la victoire,
La France ensanglantée est ceinte de lauriers.

D'un grand peuple opprimé l'affreux aréopage,
Au sein de tant d'horreurs, pour couronner sa rage,
Veut encor se baigner dans le sang de ses rois!
Qui défendra les jours de ce monarque auguste?
Qui viendra pour le juste
En face des bourreaux faire entendre sa voix?

Ton cœur a répondu, généreux Malesherbes.
Lorsqu'en foule on briguoit les dignités superbes,
De son trône Louis jeta les yeux sur toi;
Et quand il faut braver une mort menaçante,
Ta voix reconnoissante
Implore la faveur de parler pour ton roi.

Louis veut épargner une tête si chère;
Le vieillard, près de lui redoublant sa prière,
Est admis au danger de défendre ses jours;
Et Desèze et Tronchet suivent ce noble exemple:

Le prisonnier du Temple
N'implore pas en vain leur éloquent secours.

Devant un vil sénat, tribunal implacable,
Un roi se voit traîner, ainsi qu'un grand coupable ;
Et le ciel peut souffrir un si sanglant affront !
Tremblez devant Louis ; qu'un remords salutaire
Aujourd'hui vous éclaire ;
Songez quel diadème a brillé sur ce front !

Et cet auguste front, rayonnant d'innocence,
Et de ses défenseurs la sublime éloquence,
Sur vos ames d'airain demeurent sans effet !
Rien ne peut adoucir votre haine farouche,
Et vous n'ouvrez la bouche
Que pour glacer les cœurs d'un régicide arrêt !

Souffrez, souffrez du moins que la France prononce :
De la France, cruels, vous craignez la réponse.
Un vieillard devant vous répand des pleurs amers,
Son trouble le trahit, il n'a plus que des larmes :
Trop impuissantes armes !
Un nouveau cri de mort réjouit les enfers.

Avant d'offrir sa tête à la hache fatale,
En vain, de l'échafaud, la victime royale

De son amour pour lui prend le peuple à témoin ;
Sa voix s'éteint et meurt dans le bruit du tonnerre :
Aux foudres de la terre,
Par tes foudres vengeurs, ciel, tu ne réponds point !

Vers le séjour divin le roi-martyr s'envole ;
Je le vois, couronné de la sainte auréole,
Aux pieds de l'Éternel, priant pour ses bourreaux ;
Je vois le lis, vainqueur de nouvelles alarmes,
Arrosé par nos larmes,
Plus brillant que jamais, fleurir sur des tombeaux.

Tu pleures, Lamoignon, dans ton séjour champêtre ;
Tu pleures ! et déja les bourreaux de ton maître,
Pour toi, pour ta famille, ont préparé des fers !
Respectez ses vieux ans et sa douleur profonde,
C'est l'idole du monde !
Vous devez de son sang compte à tout l'univers.

Vous osez profaner la retraite du sage !
Ses vertus sont pour vous un importun ombrage ;
C'est un astre éclatant au milieu de la nuit.
Vous croyez apaiser votre soif sanguinaire ;
Le crime vous altère :
Mais, éternel vautour, le remords vous poursuit !

Atteint avec les siens de l'arrêt exécrable,
Il s'avance à la mort d'un pas inaltérable;
C'est le sage debout sous le monde croulant.
L'anarchie elle-même admire sa victime,
Qui, d'un regard sublime,
Voit les cieux entr'ouverts, de l'échafaud sanglant.

Mais le bourreau saisit sa famille à sa vue!
Malesherbes pâlit; sa grande ame est émue:
Trois générations vont descendre au tombeau!
Bientôt à ses enfants, qu'il excite au courage,
Son céleste visage
Montre un Dieu bienfaisant dans un monde nouveau.

De la vie, à son tour, franchissant la barrière,
Lamoignon en héros achève sa carrière;
Il meurt; le ciel enfin couronne ses vertus.
Vous espériez flétrir sa mémoire chérie,
Barbares! la patrie
Déja pleure sa mort, et ne vous connoît plus.

De l'univers entier ta gloire est l'héritage;
Les peuples à l'envi te rendront leur hommage:
Tu jetas de leurs droits l'immortel fondement.
Tous les arts réunis célèbrent ta mémoire;
La muse de l'histoire

De ses sublimes traits pare ton monument.

Entre les droits du trône et les droits de la France
Malesherbes toujours tint la juste balance ;
L'austère vérité s'exprima par sa voix.
Il mourut en héros pour son roi légitime,
Fidele à la maxime,
Le roi d'un peuple libre est le premier des rois.

Avec tant de grandeur, ô divin Malesherbes,
Ton dédain pour la gloire et tes mépris superbes
Excitent dans mon cœur les plus nobles transports;
Un saint enthousiasme et m'échauffe et m'inspire :
Mais le dieu de la lyre
Peut seul à tes vertus égaler ses accords !

M. F. Côme.

IMITATION DE MARTIAL.

Sur sa porte le barbier Porche
A mis, *L'on rase proprement :*
Le traître ! ah bon dieu ! comme il ment !
Il faut lire : Ici l'on écorche.

M. Talairat.

L'ÉPOUSE DU CROISÉ.

VIERGE dont le sourire apaise la tempête,
Pour mon fils bien-aimé je t'implore aujourd'hui.
Écarte le trépas qui va frapper sa tête,
Et que ton bras puissant devienne son appui.

Sur un fragile esquif que tourmente l'orage,
Seule, avec ce doux fruit d'un hymen malheureux,
Depuis trois jours je veille, et mes pleurs douloureux
De mon fils expirant sont l'unique breuvage.

Aux campagnes d'Enna, sous les yeux maternels,
Paisible, de l'amour j'ignorois les alarmes,
Et le marbre de tes autels
Ne voyoit point couler mes larmes.
Mais à peine au jeune Mainfroi
Par des nœuds solennels j'avois uni mon ame,
Que ce cri belliqueux vint me glacer d'effroi :
Dieu le veut! Dieu le veut! Plein d'une noble flamme
Mon époux arbora l'étendard de la foi.
Il partit; et mon cœur le suivoit avec crainte

Au pied de la montagne sainte,
Et dans le camp de Godefroy.

Au fond d'un vieux moustier je cachai ma misère,
Et sur ce lis timide appelant ton secours,
J'espérois que le ciel, devenu moins sévère,
Des piéges du méchant préserveroit mes jours.
Mais le tyran de la Sicile,
Dont j'avois dédaigné de partager le sort,
Osa, profanant mon asile,
M'offrir ou l'opprobre ou la mort:
Je préférai la mort. Une horde farouche,
De mon fils qui pleuroit étouffant les sanglots,
Par l'ordre du tyran m'arracha de ma couche,
Et sur un frêle esquif, rebut des matelots,
M'abandonna, mourante, à la merci des flots.

Sans espoir et sans nourriture
J'erre, à travers la nuit, au sein des vastes mers;
Le vent siffle; et bientôt ces orageux déserts
Vont devenir ma sépulture.

Éloigne cet affreux moment,
O reine! de mon fils calme la faim cruelle,
Et que ma timide nacelle
Vers le port désiré glisse légèrement.

Tu m'exauces, vierge sacrée!
Sur les eaux descend un jour pur,
Et l'hirondelle rassurée
Effleure leur paisible azur.

Mais sillonnant l'humide plaine,
Quelle nef s'offre à moi, ceinte de verts lauriers?
Le drapeau des Croisés flotte sur sa misaine,
Et le pont est couvert de brillants chevaliers.
A moi, guerriers! sauvez et le fils et la mère!
Ils m'entendent. Vers nous ils ont tendu les bras,
Et leur vaisseau fend l'onde amère.
Mais n'est-ce point une chimère?
Doux songe de mon cœur, ne m'abusez-vous pas?
L'un de ces chevaliers me présente l'image
De ton père, mon fils, du belliqueux Mainfroi;
Arrêtez-vous enfin, mes larmes, laissez-moi,
Laissez-moi contempler son aimable visage.
Oui!... c'est lui! c'est lui-même!... ô fortunés moments!
O mon fils! d'un jour pur je vois briller l'aurore,
Et le ciel prend pitié de nos affreux tourments.
Et toi, qui nous guidois sur les flots écumants,
Toi, qui me rends enfin à l'époux que j'adore,
Patronne des mers, je t'implore;
Garde-moi de mourir dans ses embrassements.

Pour prix de tes soins, ô Marie!
Quand nous reverrons le beau ciel
Et les vallons de la patrie,
Mon fils couvrira ton autel
Des dépouilles de la prairie.
Par un tribut moins indigent,
Jaloux de te montrer son zèle,
Mon époux, mon guide fidèle,
Ornera d'un esquif d'argent
L'humble dôme de ta chapelle.

LA GRÈCE LIBRE.

ODE.

Généreux descendants et de Sparte et d'Athènes,
Peuples long-temps courbés sous le poids de vos chaînes,
Captifs redevenus soldats,
Marchez, ô fils des Grecs! marchez à la victoire.
Imitez, s'il le faut, dans les champs de la gloire,
Et Codrus et Léonidas.

Cinq siécles de malheurs, cinq siécles d'esclavage
N'ont pas encore éteint ce sublime courage
Qui des rois brisoit la fierté :
Que l'amour du pays en redouble les flammes.
Recouvrez deux trésors si chers aux grandes ames,
La vengeance et la liberté.

Liberté! liberté! dont la sainte puissance
Épure les vertus, exalte la vaillance;
Déesse, idole des mortels,
En vain de ta patrie un sort jaloux t'exile :
Tes enfants dans leurs cœurs te gardoient un asile
Pour y relever tes autels.

Le courroux amassé dans leur ame inflexible
Après un long sommeil éclate plus terrible;
Malheur à qui l'a mérité!
Tremble, fier musulman! ton dernier jour s'apprête;
Tremble, leur bras vengeur sur ta coupable tête
Balance le glaive irrité.

Croyois-tu que jamais la valeur de la Gréce
Contre le trône impie où s'assied ta mollesse
Ne leveroit ses étendards?
Croyois-tu, l'accablant du poids de l'esclavage,
Éteindre d'une main le flambeau du courage,

De l'autre le flambeau des arts?

Ton injuste pouvoir, ta stupide ignorance,
D'un peuple de héros ont lassé la constance.
O douleur, ô honte, ô forfait!
Un barbare a régné sur cette noble Athènes,
Où brilloit Périclès, où tonnoit Démosthènes,
Où Miltiade triomphoit!

Combien ont tressailli leurs ombres consolées,
Lorsque la liberté sous leurs froids mausolées
Les a reveillés par ses cris!
Je crois les voir encor de leur antique lance
Agiter les poudreux débris.

O Grecs! entendez-vous cette voix qui vous crie:
Armez-vous, triomphez, delivrez la patrie:
L'audace est maîtresse du sort.
Du fond de leurs tombeaux nos ombres courroucées,
Contre vos ennemis tout-à-coup élancées,
Vont sur eux déchaîner la mort.

Et moi, si je brûlois de l'héroïque flamme
Dont Tyrthée autrefois sentoit battre son ame
Lorsqu'il s'avançoit aux combats,
Je vous dirois: Brisez vos indignes entraves;

Libres si vous mourez, si vous vivez esclaves,
Sachez préférer le trépas.

Rendez au fils d'Othman carnage pour carnage;
Que la rage réponde à l'appel de la rage;
Victimes, frappez vos bourreaux:
Que tout âge et tout sexe aspire à leur ruine;
Que chaque vierge s'arme et devienne héroïne;
Que chaque enfant soit un héros.

Pour qui fut sans pitié soyez sans indulgence;
A l'horreur des forfaits mesurez la vengeance:
Qu'ils tombent partout expirants!
Des flots d'un sang impur inondez le Bosphore;
Que le fer les déchire, et le feu les dévore;
Point de grace pour les tyrans!

Champs sacrés, en succès n'êtes-vous plus fertiles?
Ne renaîtrez-vous point, combats des Thermopyles,
De Platée, et de Marathon?
Portez, portez la mort aux Xerxès de Byzance;
Que l'on cherche la place où siégeoit leur puissance;
Que l'on cherche jusqu'à leur nom!

Honneur au citoyen qui venge sa patrie,
Et, d'un vil oppresseur provoquant la furie,

Présente son sein au trépas !
La vieillesse l'admire, et l'enfance le pleure ;
Son ombre en vain descend dans la sombre demeure,
Sa mémoire n'y descend pas.

Honte au lâche soldat, transfuge des batailles,
Qui vient réfugier au fond de ses murailles
Sa fuite et ses pâles terreurs !
Il vieillit dans l'exil, il meurt dans la misère ;
Il meurt, et ses enfants, au nom seul de leur père,
Rougiroient de verser des pleurs.

Généreux héritiers de généreux ancêtres,
Dans le sang des brigands qui s'appellent vos maîtres
Plongez vos bras victorieux ;
Jurez, jurez-leur tous une éternelle guerre :
Immoler sans remords les tyrans de la terre,
C'est honorer le roi des cieux.

Ce Dieu, qui d'un seul mot donne ou ravit la gloire,
Fera parmi vos rangs descendre la victoire
Sur l'aile de la liberté ;
Dieu défendra les arts contre la barbarie,
L'honneur et la vertu contre la tyrannie,
La foi contre l'impiété.

Oui, que la Gréce, enfin d'un long joug affranchie,
Puissante par les lois, par la paix enrichie,
Remonte aux jours de sa grandeur.
Poëtes et guerriers, illustrez votre mère :
Que le siecle d'Achille et le siècle d'Homère
Unissent leur double splendeur.

Dans vos temples sacrés, dans vos jeux pacifiques,
O vierges! confondez vos voix patriotiques
Pour chanter vos libérateurs ;
Du laurier triomphant parez leurs nobles têtes :
Que l'honneur ait ses droits, le courage ses fêtes,
La gloire ses adorateurs.

Mais avant que la croix, libre et victorieuse,
Renverse du croissant la puissance odieuse,
Quel péril naît de toutes parts!
Ah! s'il est des mortels qu'indigne l'esclavage,
Que touche la pitié, qu'enflamme le courage,
Qu'ils viennent sous ses étendards!

Dans quel profond sommeil languissez-vous encore,
O peuples! levez-vous ; la Grèce vous implore :
Vengez ses maux, rompez ses fers.
Sa cause se rattache à la cause du monde ;
C'est sur sa liberté que désormais se fonde

La liberté de l'univers.

L'arbre du despotisme et de la tyrannie
Léve contre l'Europe une tête impunie:
Que tardez-vous à la briser?
Frappez, le ciel s'unit aux efforts de la terre:
A défaut de vos bras, sa foudre tutélaire
S'élancera pour l'écraser.

M. Bignan.

FIN.

[illegible] de l'opinion.

L'ordre du despotisme et de la tyrannie
Leve contre l'Europe son sceptre impuissant :
Que tardiez-vous à la [illegible]
Tonnez, le ciel s'est [illegible] de la [illegible]
[illegible] de vos [illegible] sa foudre [illegible]
[illegible] pour l'écraser.

M. Lebrun.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

ANONYMES.

Quinzième siécle. L'abeille. page 192

Le Cimetière de Luben. 193

L'Épouse du croisé. 222

MM.

AUVERNEY (V. D').

Achéménide. (Extr. d'une traduction inéd. de l'Énéide.) 21

L'Avarice et l'Envie. Conte. 111

Ce que j'aime. 174

B. (Casimir).

Les deux Baigneuses. 79

Épigramme. 169

B. D. L. M.

Vers placés à l'entrée d'un taillis. 134

Observation. 145

BIGNAN.

La Gréce libre. Ode. 225

BLANCHARD DE LA MUSSE.

Adieux à la vie. 168

Portrait d'Amélie. 190

Le tu et le vous. A Eugénie. 204

BLOT (Sylvain).
Épître à Adolphe sur la vertu dans le malheur. 32
Chant pour le mariage de deux amis. 105

BOUCHER DEPERTHES.
La Folle. 15
Chant de mort d'Halfadan. 97
Frisac, ou le perruquier philosophe. 156
Chant gallique. 177

BRIFAUT.
A Madame de ***. 172

CÔME (F.).
Ode sur le dévouement de Malesherbes. 215

DELAVIGNE (Casimir).
Hymne à Vénus. 213

DELCAMP (P. J.).
Les suites du jeu. 59
Le Pouvoir de l'amour. 103
A une Épingle, imit. de Jean Second. 104

MADAME DESBORDES-VALMORE (Marceline).
Élégie. 77
Le petit Arthur de Bretagne à la tour de Rouen. 207

DUSAUSSOIR.
L'orage. Idylle. 53
Le petit Ruisseau. Stances morales. 98

F... (J. B. D. L. de).

Chant du matin. Idylle. page 61

A Daphné. Idylle. 101

Foucher (P. A. M. V.).

Épître aux Muses. 9

Épître à l'auteur des Apologistes involontaires de la religion. 27

Guerle (de).

Les Cygnes. 196

H.

Anecdote. 160

Héreau (E.).

Épigramme. 110

Le Scorpion, le Nautile, et la Tortue. Fable. 135

Holmondurand (F.).

Le jeune Poëte mourant. Ode. 137

Hugo (V. M.).

La fille d'O-Taïti. Ode. 37

Le Génie. Ode à M. le vicomte de Châteaubriand. 47

Moïse sur le Nil. Ode. 113

La Martine (Alphonse de).

Adieux au collége de Belley. 5

L... x (de).

L'ami de la Tempête. Imit. de lord Byron. 13

M. (Le marquis DE).

Quatrain. page 181
Imitation d'un quatrain de Guarini. 183

MAQUART.

La Mort du Ramier. 130

MARC (J. A.).

Élégie. 142

MAUCROIX (DE).

Épigramme. 4
Épigramme. 42

MICHAUX (Clovis).

Stances sur la mort d'un nouveau-né. 202

MILLEVOIE.

Le pauvre Malade. Romance. 3

MOLLEVAULT (C. L.).

Le Navire. Fable. 96
Le Ver luisant. Fable. 100

MONIÈRES (D.).

Épigramme. 26

MORELLET (A.).

Le Vieillard devenu aveugle. 16
La Vieillesse. 121

MOUFLE (Auguste).

Mirval. Romance. 40

A Isnel. page 63
Le jeune Poëte délaissé par un ami. Ode élégiaque. 88
La Littérature et la Politique. Dialogue. 145
Le Rendez-vous nocturne. Romance. 170
Stances à un laboureur. 182

NODIER (Charles).

Les Esprits follets. 185

POUQUEVILLE (DE).

Chant d'un Messénien. Fragment du Voyage en Grèce. 161

RÉDA (J. J.).

Élégie. 60
Le Désespoir d'amour. Conte. 178
Épigramme. 191

SAINTINE (X. B.).

Les petits Oiseaux. 211

SAINT-MAURICE (Charles DE).

Épître à un Poëte. 69
La Harpe du Scalde. 107

SAINT-VALRY (A. S.).

L'Inconnue. Élégie. 118
L'Apostat. 155
La Visite au collége. Stances. 205

SOUMET (Alex.).

La pauvre fille. 7

L'Infidèle. Élégie. page 175

TALAIRAT.

Le Baptême de S. A. R. Monseigneur le duc de Bordeaux. 1

Le père Hubert. Anecdote. 43

Ma Solitude. Stances. 67

Voyage au Mézin. 82

A Zelmire. 141

L'Inconstant fixé. 159

Imitation de Martial. 221

MADAME TASTU.

La Veille de Noël. Hymne à la Vierge. 56

V. L.

Madrigal. 66

VIEILLARD (P. A.).

A M. Gérard, sur son tableau de Corinne. 210

VOLTAIRE.

Vers adressés à la princesse Ulrique de Prusse. 189

FIN DE LA TABLE.